

Ego infra[...] [p]raefectus
et Rector [...]mum
adolescentem [...]enam
2.um versionis premium esse meritum
in Rhetorica
datum ex benevolentia D. D.
de la Rochefoucauld archiepiscopi
Rothomagensis et [...] Cardi[nali]
Die 23.a aug. anno 1771

Blagé
prof. [...]



De Gouvenain Ch.

LES
PENSÉES
DE
J. J. ROUSSEAU.

LES

PENSÉES

DE

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXIII.

notre consolation, ou notre espérance.

Inutilement l'Auteur du fameux Traité du *Citoyen* s'épuise-t-il à prouver que la méchanceté est inhérente & essentielle aux hommes, il n'entraîne à son opinion que des gens pour qui toutes les singularités sont précieuses, ou des méchants qui s'apperçoivent que cette prétendue découverte protege & sert les vils intérêts dont ils sont animés: le plus grand nombre des hommes pensants, sait qu'il a besoin de sa propre estime, pour l'encourager au bien, & M. *Hume* qui n'a pu s'empêcher de régarder la bienfaisance comme une des premieres dispositions de notre ame, en est cru sans preuves, parce qu'il n'en faut qu'aux choses de calcul matériel & presque jamais à celles qui sont senties.

C'eſt encore une entrepriſe téméraire & dangereuſe de la part des Philoſophes, d'attaquer ouvertement le culte reçu & conſacré par des loix, ſous le bouclier deſquelles on repoſe avec tranquillité. C'eſt détruire les fortifications d'une place qu'on hábite; c'eſt appeller par cette deſtruction tous les brigands qui voudront s'en emparer; c'eſt compromettre à la fois & ſa propriété, & ſa liberté, & ſa ſûreté; c'eſt invoquer l'indépendance, l'anarchie & la licence mere de tous les crimes.

Ce ſeroit donc un ſervice à rendre à la Société d'arracher des Livres qui lui ont été offerts, tout ce qui a élevé le ſcandale & le cri public, & de les réduire aux ſeules vérités utiles qu'ils contiennent. Il faut l'avouer à l'honneur de plus d'un ouvrage que la vigi-

lance du Gouvernement a proſcrits, ils feroient encore avec le retranchement dont je parle & la gloire de leurs Auteurs & celle de leur ſiecle.

Le Recueil que je donne au Public aujourd'hui en ſera la preuve la plus forte. On y va voir combien M. Rouſſeau ajoute à la maſſe de nos idées, on y admirera cette ſagacité profonde, cet amour de la vertu & ces richeſſes de ſtyle qui diſtinguent ſi fort le Citoyen de Geneve : l'humanité, l'honneur & la ſageſſe ont ſouvent dicté les maximes précieuſes qui composeront ce volume. J'ai fait diſparoître autant que j'ai pu le ſophiſte hardi pour n'offrir que l'Ecrivain brillant & mâle, l'homme ſenſible & penſeur.

Le penchant qu'un Auteur de ce mérite peut avoir pour le paradoxe le détourne quelquefois du

vrai, mais alors c'eſt l'Alchimiſte de la Littérature qui, dans la vaine recherche du remede univerſel, trouve en chemin mille ſécrets qui tous ſéparés de leur objet, deviennent de la plus grande utilité.

Je ne finirai point cet Avertiſſement ſans excuſer autant qu'il eſt poſſible, M. Rouſſeau d'avoir ſcandaliſé dans quelques-uns de ſes Ouvrages, & le François Citoyen & le Catholique. Etranger à Paris, il nâquit & fut élevé dans une République & dans le Schiſme.

Fin de l'Avertiſſement.



LES PENSÉES DE J. J. ROUSSEAU, CITOYEN DE GENEVE.

DIEU.

PLUS je m'efforce de connoître ſon eſſence infinie, moins je la conçois; mais elle eſt, cela me ſuffit; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie & lui dis: Être des Êtres, je ſuis, parce que tu es; c'eſt m'élever à ma ſource que de te méditer

ſans ceſſe. Le plus digne uſage de ma raiſon eſt de s'anéantir devant toi : c'eſt mon raviſſement d'eſprit, c'eſt le charme de ma foibleſſe de me ſentir accablé de ta grandeur.

Voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de métaphyſique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à diſputer ſur l'eſſence divine ce temps ſi court qui nous eſt donné pour l'honorer ? Nous ignorons ce qu'elle eſt, mais nous ſavons qu'elle eſt : que cela nous ſuffiſe ; elle ſe fait voir dans ſes œuvres, elle ſe fait ſentir au dedans de nous. Nous pouvons bien diſputer contre elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi.

Rien n'exiſté que par celui qui eſt. C'eſt lui qui donne un but à la juſtice, une baſe à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'eſt lui qui ne ceſſe de crier aux coupables que leurs crimes ſecrets ont été vus, & qui fait dire au juſte oublié, tes vertus ont un témoin ; c'eſt lui, c'eſt

ſa ſubſtance inaltérable qui eſt le vrai modele des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos paſſions ont beau la défigurer ; tous ſes traits, liés à l'eſſence infinie, ſe repréſentent toujours à la raiſon, & lui ſervent à rétablir ce que l'impoſture & l'erreur en ont altéré.

ÉVANGILE.

CE divin Livre, le ſeul néceſſaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le ſeroit pas, n'a beſoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de ſon Auteur, & la volonté d'accomplir ſes préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un ſi doux langage ; jamais la plus profonde ſageſſe ne s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſimplicité. On n'en quitte point la lecture ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant.

La majeſté des Ecritures m'étonne, la ſainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les Livres des Philoſophes avec toute leur pompe : qu'ils ſont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un Livre, à la fois ſi ſublime & ſi ſage, ſoit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'hiſtoire ne ſoit qu'un homme lui-même ? Eſt-ce là le ton d'un enthouſiaſme ou d'un ambitieux ſectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ſes mœurs ! quelle grace touchante dans ſes inſtructions ! quelle élévation dans ſes maximes ! quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours ! quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe & quelle juſteſſe dans ſes réponſes ! quel empire ſur ſes paſſions ! Où eſt l'homme, où eſt le ſage qui ſait agir, ſouffrir & mourir ſans foibleſſe & ſans oſtentation ? Quand Platon peint ſon Juſte imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour

trait Jeſus-Chriſt : la reſſemblance eſt ſi frappante, que tous les Peres l'ont ſentie, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oſer comparer le Fils de Sophroniſque au Fils de Marie ? Quelle diſtance de l'un à l'autre ! Socrate mourant ſans douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon perſonnage ; & ſi cette facile mort n'eût honoré ſa vie, on douteroit ſi Socrate, avec tout ſon eſprit, fut autre choſe qu'un Sophiſte. Il inventa, dit-on, la Morale. D'autres avant lui l'avoient miſe en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Ariſtide avoit été juſte avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que juſtice ; Léonidas étoit mort pour ſon pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer ſa patrie ; Sparte étoit ſobre avant que Socrate eût loué la ſobriété : avant qu'il eût loué la vertu,

la Grece abondoit en hommes vertueux. Mais où Jesus avoit-il pris chez les siens cette Morale élevée & pure, dont lui seul a donné les leçons & l'exemple ? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, & la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jesus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente & qui pleure ; Jesus au milieu d'un supplice affreux, prie pour les bourreaux acharnés. Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un Sage, la vie & la mort de Jesus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente ; & les faits de Socrate,

dont perſonne ne doute, ſont moins atteſtés que ceux de Jeſus-Chriſt. Au fond, c'eſt reculer la difficulté ſans la détruire; il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton, ni cette morale; & l'Evangile a des caracteres de vérité ſi grands, ſi frappants, ſi parfaitement inimitables, que l'Inventeur en ſeroit plus étonnant que le Héros.

ATHÉISME, FANATISME.

LE ſpectacle de la nature, ſi vivant, ſi animé, pour ceux qui reconnoiſſent un Dieu, eſt mort aux yeux de l'Athée; & dans cette grande harmonie des Etres où tout parle de Dieu d'une voix ſi douce, il n'apperçoit qu'un ſilence éternel.

Bayle a très bien prouvé que le Fanatiſme eſt plus pernicieux que l'Athéiſme, & cela eſt inconteſtable ; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'eſt pas moins vrai, c'eſt que le Fanatiſme, quoique ſanguinaire & cruel, eſt pourtant une paſſion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriſer la mort, qui lui donne un reſſort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus ſublimes vertus ; au lieu que l'irréligion, & en général l'eſprit raiſonneur & philoſophique attache à la vie, efféminе, avilit les ames, concentre toutes les paſſions dans la baſſeſſe de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & ſappe ainſi à petit bruit les vrais fondements de toute ſociété ; car ce que les intérêts particuliers ont de commun eſt ſi peu de choſe, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'oppoſé. Si l'Athéiſme ne fait pas verſer le ſang des hommes, c'eſt moins par amour

pour la paix que par indifférence pour le bien : comme que tout aille, peu importe au prétendu Sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes; mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espece, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'Etat sous le despotisme : c'est la tranquillité de la mort, elle est plus destructive que la guerre même.

RELIGION.

DE combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la Religion manque? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines? quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret?

quelle voix peut parler au fond de ſon ame ? quel prix peut-il attendre de ſa vertu ? Comment doit-il enviſager la mort ?

Une derniere reſſource à employer contre l'incrédule, c'eſt de le toucher, c'eſt de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion ſi aimable qu'il ne puiſſe lui réſiſter.

Quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai Chrétien ! Y a-t-il quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Quel tableau pour ſon cœur quand ſes amis, ſes enfants, ſa femme concourront tous à l'inſtruire en l'édifiant ! Quand, ſans lui prêcher Dieu dans leurs diſcours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inſpire, dans les vertus dont il eſt l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! Quand il verra briller l'image du Ciel dans ſa maiſon ! Quand une fois le jour il ſera forcé de ſe dire : non, l'homme n'eſt pas ainſi par lui-

même, quelque chose de plus qu'humain regne ici !

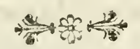
Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'éleve ; elle a sa racine dans le même instinct, que ferai-je pour la détruire ? De la considération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & sa bonté de l'utilité commune ; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien ? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire, & si je suis surpris en faute, on punira comme à Sparte, non le délit, mais la mal-adresse. Enfin, que le caractere & l'amour du beau soit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma regle aussi long-temps qu'il ne sera point défiguré ; mais com-

ment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les Etres sensibles de modele auquel on puisse la comparer ? Ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altere & se modifie insensiblement dans chaque siecle, dans chaque peuple, dans chaque individu, selon l'inconstance & la variété des préjugés ? Adorons l'Etre éternel, d'un souffle nous détruirons ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence & fuient comme une ombre devant l'immuable Vérité.

L'oubli de toute Religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sement dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est une fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs

adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous ſoumettent impérieuſement à leurs déciſions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choſes, les inintelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reſte, renverſant, détruiſant, foulant aux pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la derniere conſolation de leur miſere, aux puiſſants & aux riches le ſeul frein de leurs paſſions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'eſpoir de la vertu, & ſe vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, diſent-ils, la vérité n'eſt nuiſible aux hommes; je le crois comme eux, & c'eſt à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enſeignent n'eſt pas la vérité.



ORAISON, DÉVOTION, DÉVOTS.

L'AME en s'élevant par l'Oraiſon à la ſource du ſentiment & de l'Être, y perd ſa ſéchereſſe & ſa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau reſſort, elle y puiſe une nouvelle vie ; elle y prend une autre exiſtence qui ne tient point aux paſſions du corps, ou plutôt elle n'eſt plus en elle-même ; elle eſt toute dans l'Être immenſe qu'elle contemple, & dégagée un moment de ſes entraves, elle ſe conſole d'y rentrer, par cet eſſai d'un état plus ſublime, qu'elle eſpere être un jour le ſien.

Il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la Dévotion qui tourne en délire. Comment viennent les extaſes des aſcétiques ? En prolongeant le temps qu'on donne à la priere

plus que ne le permet la foibleſſe humaine. Alors l'eſprit s'épuiſe, l'imagination s'allume & donne des viſions; on devient inſpiré, Prophête, & il n'y a plus ni ſens ni génie qui garantiſſe du Fanatiſme.

Si l'on abuſe de l'Oraiſon, & qu'on devienne myſtique, on ſe perd à force de s'élever; en cherchant la grace on renonce à la raiſon; pour obtenir un don du Ciel on en foule aux pieds un autre; en s'obſtinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a données.

Servir Dieu, ce n'eſt point paſſer ſa vie à genoux dans un Oratoire, c'eſt remplir ſur la terre les devoirs qu'il nous impoſe; c'eſt faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis: il faut premiérement faire ce qu'on doit, puis prier quand on le peut.

La dévotion eſt un opium pour l'ame: elle égaie, anime & ſoutient quand on

en prend peu : une trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue.

On ne doit point afficher la Dévotion par un extérieur affecté, & comme une espece d'emploi qui dispense de tout autre. Il faut aussi s'abstenir de ce langage mystique & figuré qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, & substitue au véritable amour de Dieu des sentiments imités de l'amour terrestre, & très propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir ; car enfin, comment voir les rapports de l'objet mystique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel, & comment une honnête femme ose-t-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oseroit regarder ?

Ce qui donne le plus d'éloignement pour les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité, c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié

le reſte du monde : dans leur élévation, s'ils daignent s'abaiſſer à quelque acte de bonté, c'eſt d'une maniere ſi humiliante, ils plaignent les autres d'un ton ſi cruel, leur juſtice eſt ſi rigoureuſe, leur charité eſt ſi dure, leur zele eſt ſi amer, leur mépris reſſemble ſi fort à la haine, que l'inſenſibilité même des gens du monde eſt moins barbare que leur commiſération. L'amour de Dieu leur ſert d'excuſe pour n'aimer perſonne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre ; vit-on jamais d'amitié véritable entre les (faux) dévots ? Mais plus ils ſe détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer ſon autorité ſur la terre.



CONSCIENCE.

LE meilleur de tous les Caſuiſtes eſt la Conſcience, & ce n'eſt que quand on marchande avec elle qu'on a recours aux ſubtilités du raiſonnement.

La Conſcience eſt la voix de l'ame, les paſſions ſont la voix du corps. Eſt-il étonnant que ſouvent ces deux langages ſe contrediſent, & alors lequel faut-il écouter ? Trop ſouvent la raiſon nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuſer ; mais la Conſcience ne trompe jamais, elle eſt le vrai guide de l'homme ; elle eſt à l'ame ce que l'inſtinct eſt au corps ; qui la ſuit obéit à la nature, & ne craint point de s'égarer.

Conſcience ! Conſcience ! Inſtinct divin, immortelle & céleſte voix ; guide aſſuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre ; juge infaillible du

bien & du mal, qui rends l'homme ſemblable à Dieu; c'eſt toi qui fais l'excellence de ſa nature & la moralité de ſes actions; ſans toi je ne ſens rien en moi qui m'éleve au deſſus des bêtes, que le triſte privilege de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement ſans regle, & d'une raiſon ſans principe.

Si la Conſcience parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il ſi peu qui l'entendent? Eh! c'eſt qu'elle nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La Conſcience eſt timide, elle aime la retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvantent; les préjugés dont on la fait naître ſont ſes plus cruels ennemis; elle fuit ou ſe tait devant eux; leur voix bruyante étouffe la ſienne, & l'empêche de ſe faire entendre; le fanatiſme oſe la contrefaire, & dicter le crime en ſon nom. Elle ſe rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne

nous répond plus ; & après de ſi longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

MORALITÉ DE NOS ACTIONS.

TOUTE la Moralité de nos actions eſt dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il eſt vrai que le bien ſoit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres ; & le premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique. Si la bonté morale eſt conforme à notre nature, l'homme ne ſauroit être ſain d'eſprit ni bien conſtitué, qu'autant qu'il eſt bon. Si elle ne l'eſt pas, & que l'homme ſoit méchant naturellement, il ne peut ceſſer de l'être ſans ſe corrompre, & la bonté n'eſt en lui qu'un vice contre nature. Fait pour nuire à ſes ſemblables, comme le loup pour égorger ſa

proie, un homme humain feroit un animal auffi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu feule nous laifferoit des remords.

Rentrons en nous-mêmes : examinons, tout intérêt perfonnel à part, à quoi nos penchants nous portent. Quel fpectacle nous flatte le plus, celui des tourments ou du bonheur d'autrui ? Qu'eft-ce qui nous eft le plus doux à faire, & nous laiffe une impreffion plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaifance ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéreffez-vous fur vos Théâtres ? Eft-ce aux forfaits que vous prenez plaifir ? Eft-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous eft indifférent, difent-ils, hors notre intérêt ; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité nous confolent dans nos peines ; & même dans nos plaifirs, nous ferions trop feuls, trop miférables, fi nous n'avions avec qui les partager.

S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces tranſports d'admiration pour les grandes ames ? Cet enthouſiaſme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ſes entrailles, plutôt que Ceſar triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles paſſions ont étouffé dans ſon ame étroite ces ſentiments délicieux ; celui qui, à force de ſe concentrer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de tranſports, ſon cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendriſſement n'humecte jamais ſes yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne ſent plus, ne vit plus ; il eſt déjà mort.

Jettez les yeux ſur toutes les nations du monde, parcourez toutes les hiſtoires : parmi tant de cultes inhumains & biſarres, parmi cette prodigieuſe diver-

ſité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de juſtice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganiſme enfanta des Dieux abominables qu'on eût puni ici bas comme des ſcélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur ſuprême, que des forfaits à commettre & des paſſions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité ſacrée, deſcendoit en vain du ſéjour éternel, l'inſtinct moral le repouſſoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaſte Lucrece adoroit l'impudique Venus; l'intrépide Romain ſacrifioit à la peur, il invoquoit le Dieu qui mutila ſon pere, & mouroit ſans murmure de la main du ſien: les plus mépriſables divinités furent ſervies par les plus grands hommes. La ſainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, ſe faiſoit reſpecter ſur la terre, & ſem-

bloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il eſt donc au fond de nos ames un principe inné de juſtice & de vertu, ſur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui, comme bonnes ou mauvaiſes.

PASSIONS.

L'ENTENDEMENT humain doit beaucoup aux paſſions, qui, d'un commun aveu lui doivent beaucoup auſſi. C'eſt par leur activité que notre raiſon ſe perfectionne; nous ne cherchons à connoître que parce que nous déſirons de jouir: & il n'eſt pas poſſible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni déſirs, ni craintes, ſe donneroit la peine de raiſonner. Les paſſions, à leur tour, tirent leur origine de nos beſoins, & leur progrès de nos connoiſſances; car on ne peut déſirer ou craindre les choſes,

choſes, que ſur les idées qu'on en peut avoir, ou par la ſimple impulſion de la Nature.

C'eſt une erreur de diſtinguer les Paſſions en permiſes & défendues, pour ſe livrer aux premieres & ſe refuſer aux autres. Toutes ſont bonnes quand on en eſt le maître, toutes ſont mauvaiſes quand on s'y laiſſe aſſujettir.

Les grandes Paſſions uſées dégoûtent des autres ; la paix de l'ame qui leur ſuccede eſt le ſeul ſentiment qui s'accroît par la jouiſſance.

Le ſpectacle des Paſſions violentes de toute eſpece eſt un des plus dangereux qu'on puiſſe offrir aux enfants. Ces Paſſions ont toujours dans leurs excès quelque choſe de puérile qui les amuſe, qui les ſéduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre. Voilà pourquoi nous aimons tous le Théâtre, & pluſieurs d'entre nous les Romans.

Toutes les grandes Paſſions ſe forment dans la ſolitude; on n'en a point

de ſemblables dans le monde, où nul objet n'a le temps de faire une profonde impreſſion, & où la multitude des goûts énerve la force des ſentiments.

Les petites Paſſions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin; mais on peut armer les grandes contre elles-mêmes.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de ſentir, que dans le commerce du monde; les Paſſions autrement modifiées ont auſſi d'autres expreſſions: l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, ſe mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les diſcours des ſolitaires. S'enſuit-il de là que leur langage ſoit fort énergique? Point du tout, il n'eſt qu'extraordinaire. Ce n'eſt que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premiérement, parce qu'il faut toujours dire

autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque inſtant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des ſentiments qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour perſuaſif qui ſupplée à la perſuaſion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment paſſionnés aient ces manieres de parler vives, fortes, coloriées que l'on admire dans les drames & dans les Romans françois ! Non : la Paſſion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force ; elle ne ſonge pas même à perſuader ; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle : quand elle dit ce qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres que pour ſe ſoulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes ; l'y ſent-on mieux que dans les hameaux ?

Liſez une lettre d'amour faite par un auteur dans ſon cabinet, par un bel eſprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait du feu dans la tête, ſa lettre va, com-

me on dit, brûler le papier ; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous ſerez enchanté, même agité peut-être ; mais d'une agitation paſſagere & ſeche, qui ne vous laiſſera que des mots pour tout ſouvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée ; une lettre d'un Amant vraiment paſſionné, ſera lâche, diffuſe, toute en longueurs, en déſordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un ſentiment qui déborde, redit toujours la même choſe, & n'a jamais achevé de dire ; comme une ſource vive qui coule ſans ceſſe & ne s'épuiſe jamais. Rien de ſaillant, rien de remarquable : on ne retient ni mots, ni tours, ni phraſe : on n'admire rien, l'on n'eſt frappé de rien. Cependant on ſe ſent l'ame attendrie : on ſe ſent ému ſans ſavoir pourquoi. Si la force du ſentiment ne nous frappe pas, ſa vérité nous touche, & c'eſt ainſi que le cœur ſait parler au cœur. Mais ceux qui ne ſentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des

paſſions, ne connoiſſent point ces ſortes de beautés, & les mépriſent.

L'enthouſiaſme eſt le dernier degré de la paſſion. Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait; elle en fait alors ſon idole; elle le place dans le ciel. En écrivant à ce qu'on aime, ce ne ſont plus des lettres que l'on écrit, ce ſont des hymnes.

Les grandes paſſions ne germent gueres chez les hommes foibles.

La ſource de nos paſſions, l'origine & le principe de toutes les autres, la ſeule qui naît avec l'homme, & ne le quitte jamais, tant qu'il vit, eſt l'amour de ſoi: Paſſion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne ſont, en un ſens, que des modifications.

Dans le regne des Paſſions, elles aident à ſupporter les tourments qu'elles donnent, elles tiennent l'eſpérance à côté du déſir. Tant qu'on déſire, on peut ſe paſſer d'être heureux; on s'at-

tend à le devenir : si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge, & le charme de l'illusion dure autant que la Passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité.

On étouffe de grandes Passions ; rarement on les épure.

On n'a de prise sur les Passions, que par les Passions ; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'est toujours de la Nature elle-même qu'il faut tirer les instruments propres à la régler.

Que les Passions nous rendent crédules ; & qu'un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit !

On peut vivre beaucoup en peu d'années, & acquérir une grande expérience à ses dépens : c'est alors le chemin des Passions qui conduit à la Philosophie.

La ſource de toutes les Paſſions eſt la ſenſibilité ; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui ſent ſes rapports, doit être affecté quand ces rapports s'alterent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à ſa nature. Ce ſont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les Paſſions de tous les êtres bornés, même des anges, s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connuſſent la nature de tous les êtres, pour ſavoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici le ſommaire de toute la ſageſſe humaine dans l'uſage des Paſſions. 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'eſpece que dans l'individu. 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame ſelon ces rapports.



BONHEUR.

Nous ne ſavons ce que c'eſt que bonheur ou malheur abſolu. Tout eſt mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun ſentiment pur, on n'y reſte pas deux moments dans le même état. Les affections de nos ames, ainſi que les modifications de nos corps, ſont dans un flux continuel. Le bien & le mal nous ſont communs à tous, mais en différentes meſures. Le plus heureux eſt celui qui ſouffre le moins de peines; le plus miſérable eſt celui qui ſent le moins de plaiſirs. Toujours plus de ſouffrances que de jouiſſances : voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici bas n'eſt donc qu'un état négatif, on doit le meſurer par la moindre quantité des maux qu'il ſouffre.

Tout ſentiment de peine eſt inſéparable du déſir de s'en délivrer : toute idée

de plaiſir eſt inſéparable du déſir d'en jouir : tout déſir ſuppoſe privation, & toutes les privations qu'on ſent ſont pénibles ; c'eſt donc dans la diſproportion de nos déſirs & de nos facultés, que conſiſte notre miſere. Un être ſenſible, dont les facultés égaleroient les déſirs, ſeroit un être abſolument heureux.

En quoi donc conſiſte la ſageſſe humaine ou la route du vrai Bonheur ? Ce n'eſt pas précíſément à diminuer nos déſirs ; car s'ils étoient au deſſous de notre puiſſance, une partie de nos facultés reſteroit oiſive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'eſt pas non plus à étendre nos facultés ; car ſi nos déſirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus miſérables : mais c'eſt à diminuer l'excès des déſirs ſur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puiſſance & la volonté. C'eſt alors ſeulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant reſtera paiſi-

ble, & que l'homme ſe trouvera bien ordonné.

Le monde réel a ſes bornes, le monde imaginaire eſt infini : ne pouvant élargir l'un, retreciſſons l'autre ; car c'eſt de leur ſeule différence que naiſſent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la ſanté, le bon témoignage de ſoi, tous les biens de cette vie ſont dans l'opinion : ôtez les douleurs du corps & les remords de la conſcience, tous nos maux ſont imaginaires.

Tous les animaux ont exactement les facultés néceſſaires pour ſe conſerver. L'homme ſeul en a de ſuperflues. N'eſt-ce pas bien étrange que ce ſuperflu ſoit l'inſtrument de ſa miſere ? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que ſa ſubſtance. S'il étoit aſſez ſage pour compter ce ſuperflu pour rien, il auroit toujours le néceſſaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands beſoins, diſoit Favorin, naiſſent des

grands biens, & ſouvent le meilleur moyen de ſe donner les choſes dont on manque eſt de s'ôter celles qu'on a : c'eſt à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en miſere. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux; par conſéquent il vivroit bon, car où ſeroit pour lui l'avantage d'être méchant.

Nous jugeons trop du bonheur ſur les apparences; nous le ſuppoſons où il eſt le moins; nous le cherchons où il ne ſauroit être : la gaieté n'en eſt qu'un ſigne très équivoque. Un homme gai n'eſt ſouvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens ſi riants, ſi ouverts, ſi ſérieux dans un cercle, ſont preſque tous triſtes & grondeurs chez eux, & leurs domeſtiques portent la peine de l'amuſement qu'ils donnent à leurs ſociétés. Le vrai contentement n'eſt ni gai, ni folâtre; jaloux d'un ſen-

timent ſi doux, en le goûtant on y penſe, on le ſavoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle gueres, & ne rit gueres; il reſſerre, pour ainſi dire, le bonheur autour de ſon cœur. Les jeux bruyants, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie eſt amie de la volupté : l'attendriſſement & les larmes accompagnent les plus douces jouiſſances, & l'exceſſive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amuſements paroiſſent contribuer au Bonheur, ſi l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuſe; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame conſiſte dans une modération de jouiſſance, qui laiſſe peu de priſe au déſir & au dégoût. L'inquiétude des déſirs produit la curioſité, l'inconſtance; le vuide des turbulents plaiſirs produit l'ennui.

On a du plaisir quand on en veut avoir ; c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le Bonheur devant nous ; & il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître.

Il n'est point de route plus sûre pour aller au Bonheur, que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide & plus doux par elle ; si on le manque, elle seule peut en dédommager.

Que font ces hommes sensuels qui multiplient si indiscretement leurs douleurs par leurs voluptés ? Ils anéantissent pour ainsi dire leur existence à force de l'étendre sur la terre ; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachements ; ils n'ont point de jouissances qui ne leur préparent mille ameres privations : plus ils sentent & plus ils souffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils sont malheureux.

Tout ce qui tient aux sens & n'est pas

néceſſaire à la vie, change de nature auſſi-tôt qu'il tourne en habitude. Il ceſſe d'être un plaiſir en devenant un beſoin ; c'eſt à la fois une chaîne qu'on ſe donne & une jouiſſance dont on ſe prive, & prévenir toujours les déſirs, n'eſt pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Un objet plus noble qu'on doit ſe propoſer en cela, eſt de reſter maître de ſoi-même, d'accoutumer ſes paſſions à l'obéiſſance, & de plier tous ſes déſirs à la regle. C'eſt un nouveau moyen d'être heureux, car on ne jouit ſans inquiétude que de ce qu'on peu perdre ſans peine ; & ſi le vrai Bonheur appartient au ſage, c'eſt parce qu'il eſt de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Tous les Conquérants n'ont pas été tués ; tous les uſurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entrepriſes ; pluſieurs paroîtront heureux aux eſprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, ſans s'arrêter aux apparences, ne

juge du Bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leur misere dans leurs succès mêmes, il verra leurs désirs & leurs soucis rongeants s'étendre & s'accroître avec leur fortune; il les verra perdre haleine en avançant, sans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra semblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la premiere fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque montage, & quand ils sont au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au devant d'eux.

Celui qui pourroit tout sans être Dieu, seroit une misérable créature; il seroit privé du plaisir de désirer; toute autre privation seroit plus supportable. D'où il suit que tout Prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? Allez toujours direc-

tement au Souverain, ſur-tout s'il eſt très-abſolu. C'eſt bien la peine de faire tant de miſérables ! Ne ſauroit-il s'ennuyer à moindres frais ?

Les gueux ſont malheureux, parce qu'ils ſont toujours gueux, les Rois ſont malheureux, parce qu'ils ſont toujours Rois. Les états moyens dont on ſort plus aiſément offrent des plaiſirs au deſſus & au deſſous de ſoi ; ils étendent auſſi les lumieres de ceux qui les rempliſſent, en leur donnant plus de préjugés à connoître, & plus de degrés à comparer. Voilà, ce me ſemble, la principale raiſon pour quoi c'eſt généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur ſens.

Le ſigne le plus aſſuré du vrai contentement d'eſprit eſt la vie retirée & domeſtique, & l'on peut croire que ceux qui vont ſans ceſſe chercher leur Bonheur chez autrui ne l'ont point chez eux-mêmes.

VERTU.

LE mot de Vertu vient de *force*, la force eſt la baſe de toute Vertu.

L'homme vertueux eſt celui qui ſait vaincre ſes affections.

La Vertu n'appartient qu'à un être foible par ſa nature & fort par ſa volonté; c'eſt en cela que conſiſte le mérite de l'homme juſte.

L'exercice des plus ſublimes Vertus éleve & nourrit le génie.

Les ames d'une certaine trempe transforment, pour ainſi dire, les autres en elles-mêmes; elles ont une ſphere d'activité dans laquelle rien ne leur réſiſte; on ne peut les connoître ſans les vouloir imiter, & de leur ſublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne.

Il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe de renoncer à la Vertu. Elle tourmente

long-temps ceux qui l'abandonnent, & ſes charmes qui ſont les délices des ames pures, ſont le premier ſupplice du méchant, qui les aime encore & n'en ſauroit plus jouir.

L'exercice des Vertus ſociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité; c'eſt en faiſant le bien qu'on devient bon.

La Vertu eſt ſi néceſſaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait enſuite une à ſa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle eſt de notre choix.

Si les ſacrifices à la Vertu coûtent ſouvent à faire, il eſt toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu perſonne ſe repentir d'une bonne action.

Une ame une fois corrompue l'eſt pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle-même; à moins que quelque révolution ſubite, quelque bruſque

changement de fortune & de ſituation ne change tout à coup ſes rapports, & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne aſſiette. Toutes ſes habitudes étant rompues, & toutes ſes paſſions modifiées, dans ce bouleverſement général, on reprend quelquefois ſon caractere primitif, & l'on devient comme un nouvel être ſorti récemment des mains de la Nature. Alors le ſouvenir de ſa précédente baſſeſſe, peut ſervir de préſervatif contre une rechûte. Hier on étoit abject & foible, aujourd'hui l'on eſt fort & magnanime. En ſe contemplant de ſi près dans deux états ſi différents, on en ſent mieux le prix de celui où l'on eſt remonté; & l'on en devient plus attentif à s'y ſoutenir.

La jouiſſance de la Vertu eſt toute intérieure & ne s'apperçoit que par celui qui la ſent: mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui ſache

ce qu'ils lui coûtent. C'eſt peut-être là la clef des faux jugements des hommes ſur les avantages du vice & ſur ceux de la Vertu.

Il n'y a que des ames de feu qui ſachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions ſublimes ſont leur ouvrage ; la froide raiſon n'a jamais rien fait d'illuſtre, & l'on ne triomphe des paſſions qu'en les oppoſant l'une à l'autre. Quand celle de la Vertu vient à s'élever elle domine ſeule & tient tout en équilibre : voilà comme ſe forme le vrai ſage, qui n'eſt pas plus qu'un autre à l'abri des paſſions ; mais qui ſeul ſait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

La vertu eſt un état de guerre, & pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre ſoi.

Si la vie eſt courte pour le plaiſir, qu'elle eſt longue pour la Vertu ! Il faut être inceſſamment ſur ſes gardes.

L'inſtant de jouir paſſe & ne revient plus ; celui de mal faire paſſe & revient ſans ceſſe : on s'oublie un moment, & l'on eſt perdu.

La fauſſe honte & la crainte du blâme inſpirent plus de mauvaiſes actions que de bonnes ; mais la vertu ne fait rougir que de ce qui eſt mal.

L'homme de bien porte avec plaiſir le doux fardeau d'une vie utile à ſes ſemblables : il ſent ce que la vaine ſageſſe des méchants n'a jamais pu croire ; qu'il eſt un bonheur réſervé dès ce monde aux ſeuls amis de la Vertu.

Il vaut mieux déroger à la Nobleſſe qu'à la Vertu, & la femme d'un charbonnier eſt plus reſpectable que la maîtreſſe d'un Prince.

On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour ſon valet de chambre, cela peut être ; mais l'homme juſte a l'eſtime de ſon valet, ce qui montre aſſez, que l'héroïſme n'a qu'une vaine apparence, & qu'il n'y a rien de ſolide que la Vertu.

Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! Ce ne sont point les vicieux au faîte des honneurs, dans le sein des plaisirs qui font envie ; ce sont les vertueux infortunés, & l'on sent au fond de son cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparents. Ce sentiment est commun à tous les hommes, & souvent même en dépit d'eux. Ce divin modele que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons ; si-tôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler, & si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Les Vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même ; & la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'Univers.

La félicité est la fortune du sage, & il n'y en a point sans vertu.

HONNEUR.

ON peut diſtinguer dans ce qu'on appelle Honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée ; le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune, mais il ne pénetre point dans l'ame & n'influe en rien ſur le vrai bonheur. L'Honneur véritable au contraire en forme l'eſſence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieure, qui ſeul peut rendre heureux un Être penſant.



CHASTETÉ, PURETÊ, PUDEUR.

LA Chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même : elle s'éleve dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage : les ſentiments tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes, l'eſtime univerſelle & la ſienne propre, lui payent ſans ceſſe en tribut de gloire les combats de quelques inſtants. Les privations ſont paſſageres, mais le prix en eſt permanent. Quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu joint à la beauté! Réaliſez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopatres; & quand ſa

ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore; elle ſeule ſaura jouir du paſſé.

La Pureté ſe ſoutient par elle-même; les déſirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne ſe multiplient que par l'habitude d'y ſuccomber.

La force de l'ame, qui produit toutes les vertus, tient à la pureté qui les nourrit toutes.

Rien n'eſt mépriſable de ce qui tend à garder la pureté, & ce ſont les petites précautions qui conſervent les grandes vertus.

Les déſirs voilés par la honte n'en deviennent que plus ſéduiſants; en les gênant la Pudeur les enflamme: ſes craintes, ſes détours, ſes réſerves, ſes timides aveux, ſa tendre & naïve fineſſe, diſent mieux ce qu'elle croit taire que la paſſion ne l'eût dit ſans elle: c'eſt elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable

amour poſſede en effet ce que la ſeule Pudeur lui diſpute ; ce mêlange de foibleſſe & de modeſtie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, & c'eſt ainſi qu'il jouit à la fois de ſes privations & de ſes plaiſirs.

Le vice a beau ſe cacher dans l'obſcurité, ſon empreinte eſt ſur les fronts coupables : l'audace d'une femme eſt le ſigne aſſuré de ſa honte ; c'eſt pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus ; & ſi quelquefois la Pudeur ſurvit à la Chaſteté, que doit-on penſer de la Chaſteté, quand la Pudeur même eſt éteinte ?

Douce Pudeur ! Suprême volupté de l'amour ; que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi ! Combien, ſi elles connoiſſoient ton empire, elles mettroient de ſoin à te conſerver, ſinon par honnêteté, du moins par coquetterie ! Mais on ne joue point la Pudeur. Il n'y a point d'arti-

fice plus ridicule que celui qui la veut imiter.

PITIÉ.

LA Pitié eſt une vertu d'autant plus univerſelle, & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précede en lui l'uſage de toute réflexion, & ſi naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des ſignes ſenſibles.

On voit avec plaiſir l'Auteur de la Fable des Abeilles, forcé de reconnoître l'homme comme un Être compâtiſſant & ſenſible, ſortir de ſon ſtyle froid & ſubtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au dehors une bête féroce, arrachant un enfant du ſein de ſa mere, briſant ſous ſa dent meurtriere les foibles membres, & déchirant de ſes ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuſe agitation

n'éprouve pas ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel ? Quelles angoisses ne souffre-t-il pas à cette vue, de ne pouvoir porter aucun secours à la mere évanouie, ni à l'enfant expirant ?

Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale, les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison : mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espece humaine en général ? La bienveillance & l'amitié même sont, à le bien prendre, des production d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose que désirer qu'il soit heureux ?

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne ſe meſure pas ſur la quantité de ce mal, mais ſur le ſentiment qu'on prête à ceux qui le ſouffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il ſe trouve à plaindre.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foibleſſe, il faut la généraliſer, & l'étendre ſur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle eſt d'accord avec la juſtice, parce que de toutes les vertus, la juſtice eſt celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raiſon, par amour pour nous, avoir pitié de notre eſpece, encore plus de notre prochain, & c'eſt une très grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchants.

Pour plaindre le mal d'autrui, ſans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le ſentir. Quand on a ſouffert, ou qu'on craint de ſouffrir, on plaint ceux qui ſouffrent; mais tandis qu'on

ſouffre, on ne plaint que ſoi. Or ſi, tous étant aſſujettis aux miſeres de la vie, nul n'accorde aux autres que la ſenſibilité dont il n'a pas actuellement beſoin pour lui-même, il s'enſuit que la commiſération doit être un ſentiment très doux, puiſqu'elle dépoſe en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur eſt toujours malheureux, puiſque l'état de ſon cœur ne lui laiſſe aucune ſenſibilité ſurabondante qu'il puiſſe accorder aux peines d'autrui.

Il y a des gens qui ne ſavent être émus que par des cris & des pleurs; les longs & ſourds gemiſſements d'un cœur ſerré de détreſſe ne leur ont jamais arraché des ſoupirs; jamais l'aſpect d'une contenance abattue, d'un viſage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'ame ne ſont rien pour eux; ils ſont jugés, la leur ne ſent rien: n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurciſſement,

cruauté. Ils pourront être integres & justes, jamais cléments, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être justes, si toutefois un homme peut l'être quand il n'est pas miséricordieux.

La pitié est douce, parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre, on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amere, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble que l'un nous exempte des maux qu'il souffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.



AMOUR DE LA PATRIE.

LES plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'Amour de la Patrie : ce ſentiment doux & vif qui joint la force de l'amour propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui, ſans la défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les paſſions. C'eſt lui qui produit tant d'actions immortelles dont l'éclat éblouit nos foibles yeux, & tant de grands hommes dont les antiques vertus paſſent pour des fables depuis que l'Amour de la Patrie eſt tourné en dériſion. Ne nous en étonnons pas, les tranſports des cœurs tendres paroiſſent autant de chimeres à quiconque ne les a point ſentis; & l'Amour de la Patrie, plus vif & plus délicieux cent fois que celui d'une maîtreſſe, ne ſe conçoit de même qu'en l'éprouvant : mais il eſt aiſé de remar-

quer dans tous les cœurs qu'il échauffe, dans toutes les actions qu'il inspire, cette ardeur bouillante & sublime dont ne brille pas la plus pure vertu quand elle en est séparée. Osons opposer Socrate même à Caton : l'un étoit plus philosophe, & l'autre plus citoyen. Athenes étoit déjà perdue, & Socrate n'avoit plus de patrie que le monde entier : Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur ; il ne vivoit que pour elle & ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes : mais entre César & Pompée, Caton semble un Dieu parmi des Mortels. L'un instruit quelques Particuliers, combat les Sophistes, & meurt pour la vérité : l'autre défend l'Etat, la liberté, les loix contre les Conquérants du monde, & quitte enfin la terre quand il n'y voit plus de Patrie à servir. Un digne Eleve de Socrate seroit le plus vertueux de ses contemporains : un digne Emule de Caton en seroit le plus

grand. La vertu du premier feroit ſon bonheur, le ſecond chercheroit ſon bonheur dans celui de tous. Nous ſerions inſtruits par l'un & conduits par l'autre, & cela ſeul décideroit de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de ſages, mais il n'eſt pas impoſſible de rendre un peuple heureux.

Voulons-nous que les peuples ſoient vertueux ? commençons donc par leur faire aimer la Patrie : mais comment l'aimeront-ils, ſi la Patrie n'eſt rien de plus pour eux que pour des Etrangers, & qu'elle ne leur accorde que ce qu'elle ne peut refuſer à perſonne ? ce ſeroit bien pis s'ils n'y jouiſſoient pas même de la ſureté civile, & que leurs biens, leur vie ou leur liberté fuſſent à la diſcrétion des hommes puiſſants, ſans qu'il leur fût poſſible ou permis d'oſer reclamer les loix. Alors ſoumis aux devoirs de l'état civil, ſans jouir même des droits de l'état de nature, & ſans pouvoir employer leurs forces pour ſe

défendre, ils ſeroient par conſéquent dans la pire condition où ſe puiſſent trouver des hommes libres, & le mot de *Patrie* ne pourroit avoir pour eux qu'un ſens odieux ou ridicule.

AMOUR PROPRE, AMOUR DE SOI-MÊME.

IL ne faut pas confondre l'Amour propre & l'amour de ſoi-même; deux paſſions très différentes par leur nature & par leurs effets. L'Amour de ſoi-même eſt un ſentiment naturel qui porte tout animal à veiller à ſa propre conſervation, & qui, dirigé dans l'homme par la raiſon & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'Amour propre n'eſt qu'un ſentiment relatif, factice & né dans la ſociété, qui porte chaque individu à faire plus de cas de ſoi que de tout autre, qui inſpire aux hommes tous les maux qu'ils ſe font

mutuellement, & qui eſt la véritable ſource de l'honneur.

Le plus méchant des hommes eſt celui qui s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon cœur en lui-même; le meilleur eſt celui qui partage également ſes affections à tous ſes ſemblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtreſſe que de s'aimer ſeul au monde. Mais quiconque aime tendrement ſes parents, ſes amis, ſa patrie, & le genre humain, ſe dégrade par un attachement déſordonné qui nuit bientôt à tous les autres, & leur eſt infailliblement préféré.

L'Amour de ſoi, qui ne regarde qu'à nous, eſt content quand nos vrais beſoins ſont ſatisfaits; mais l'Amour propre, qui ſe compare, n'eſt jamais content & ne ſauroit l'être, parce que ce ſentiment, en nous préférant aux autres, exige auſſi que les autres nous préferent à eux, ce qui eſt impoſſible. Voilà comment les paſſions douces &

affectueuſes naiſſent de l'Amour de ſoi, & comment les paſſions haineuſes & iraſcibles naiſſent de l'Amour propre. Ainſi ce qui rend l'homme èſſentiellement bon, eſt d'avoir peu de beſoins & de peu ſe comparer aux autres; ce qui le rend eſſentiellement méchant, eſt d'avoir beaucoup de beſoins & de tenir beaucoup à l'opinion.

Les préceptes de la loi naturelle ne ſont pas fondés ſur la raiſon ſeule, ils ont une baſe plus ſolide & plus ſage. L'amour des hommes dérivé de l'amour de ſoi, eſt le principe de la juſtice humaine.

AMOUR.

ON peut diſtinguer le moral du phyſique dans le ſentiment de l'Amour. Le phyſique eſt ce deſir général qui porte un ſexe à s'unir à l'autre: le moral eſt ce qui détermine ce déſir & le fixe

ſur un ſeul objet excluſivement, ou qui, du moins, lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il eſt facile de voir que le moral de l'Amour eſt un ſentiment factice, né de l'uſage de la ſociété, & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de ſoin pour établir leur empire, & rendre dominant le ſexe qui devroit obéir.

On aime bien plus l'image qu'on ſe fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il eſt, il n'y auroit plus d'amour ſur la terre. Quand on ceſſe d'aimer, la perſonne qu'on aimoit reſte la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du preſtige tombe, & l'amour s'évanouit.

Les premieres voluptés ſont toujours myſtérieuſes; la pudeur les aſſaiſonne & les cache: la premiere maîtreſſe ne rend pas effronté, mais timide. Tout abſorbé dans un état ſi nouveau pour

lui, le jeune homme ſe recueille pour le goûter, & tremble de le perdre. S'il eſt bruyant, il n'eſt ni voluptueux ni tendre; tant qu'il ſe vante, il n'a pas joui.

Le véritable amour eſt le plus chaſte de tous les liens. C'eſt lui, c'eſt ſon feu divin qui ſait épurer nos penchants naturels, en les concentrant dans un ſeul objet; c'eſt lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre.

L'argent tue l'amour infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela ſeul qu'il paye, ne peut être long-temps aimé. Bientôt il payera pour un autre, ou plutôt cet autre ſera payé de ſon argent; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, ſans amour, ſans honneur, ſans vrai plaiſir, la femme avide, infidele & miſérable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le ſot qui

donne, reſte ainſi quitte envers tous deux.

Celui qui diſoit : je poſſede Laïs ſans qu'elle me poſſede, diſoit un mot ſans eſprit. La poſſeſſion qui n'eſt pas réciproque n'eſt rien : c'eſt tout au plus la poſſeſſion du ſexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'eſt pas, pourquoi faire une ſi grande affaire du reſte ? Rien n'eſt ſi facile à trouver. Un Muletier eſt là-deſſus plus près du bonheur qu'un Millionnaire.

Le plus grand prix des plaiſirs eſt dans le cœur qui les donne : un véritable Amant ne trouveroit que douleur, rage & déſeſpoir dans la poſſeſſion même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Malgré l'abſence, les privations, les allarmes, malgré le déſeſpoir même, les puiſſants élancements de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté ſecrette ignorée des ames tranquilles.

L'amour, qui rapproche tout; n'éleve point la personne; il n'éleve que les sentiments.

Généralement les hommes sont moins constants que les femmes, & se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, & s'en inquiette; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre pour le garder tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, & rarement avec le même succès. L'attachement & les soins gagnent les cœurs: mais ils ne les recouvrent gueres.

Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole & aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, & vous voulez inspirer des feux constants? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce

que vous l'étiez hier ? Gardez donc le même viſage, le même âge, la même humeur ; ſoyez toujours la même & l'on vous aimera toujours, ſi l'on peut. Mais changer ſans ceſſe & vouloir toujours qu'on vous aime, c'eſt vouloir qu'à chaque inſtant on ceſſe de vous aimer ; ce n'eſt pas chercher des cœurs conſtants, c'eſt en chercher d'auſſi changeants que vous.

L'image de la félicité ne flatte plus les hommes ; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne ſavent plus ſentir ce qui eſt touchant, ni voir ce qui eſt aimable. Vous qui, pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux Amants nageant dans le ſein des délices, que vos tableaux ſont encore imparfaits ! Vous n'en avez que la moitié la plus groſſiere ; les plus doux attraits de la volupté n'y ſont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis ſous d'heureux auſpices ſortant du lit

nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languiſſants & chaſtes l'yvreſſe des doux plaiſirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable ſécurité de l'innocence, & la certitude alors ſi charmante de couler enſemble le reſte de leurs jours ? Voilà l'objet le plus raviſſant qui puiſſe être offert au cœur de l'homme ; voilà le vrai tableau de la volupté ! Vous l'avez vu cent fois ſans le reconnoître ; vos cœurs endurcis ne ſont plus faits pour l'aimer.

J'ai peine à concevoir comment on rend aſſez peu d'honneur aux femmes, pour leur oſer adreſſer ſans ceſſe ces fades propos galants, ces compliments inſultants & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi ; les outrager par ces évidents menſonges, n'eſt-ce pas leur déclarer aſſez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire ? Que l'amour ſe faſſe illuſion ſur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop

ſouvent ; mais eſt-il queſtion d'amour dans tout ce mauſſade jargon ? Ceux mêmes qui s'en ſervent, ne s'en ſervent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne feroient-ils pas au déſeſpoir qu'on les crût ſérieuſement amoureux d'une ſeule ? Qu'ils ne s'inquietent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'eſt plus éloigné de ſon ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette paſſion terrible, ſon trouble, ſes égarements, ſes palpitations, ſes tranſports, ſes brûlantes expreſſions, ſon ſilence plus énergique, ſes inexprimables regards que leur timidité rend téméraires & qui montrent les deſirs par la crainte, il me ſemble qu'après un langage auſſi véhément, ſi l'Amant venoit à dire une ſeule fois, *je vous aime*, l'Amante indignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus*, & ne le reverroit de ſa vie.

L'amour véritable eſt un feu dévorant

qui porte ſon ardeur dans les autres ſentiments, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'eſt pour cela qu'on a dit que l'amour faiſoit des Héros.

Le moment de la poſſeſſion eſt une criſe de l'amour.

Le plus puiſſant de tous les obſtacles à la durée des feux de l'amour, eſt de n'en avoir plus à vaincre, & de ſe nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de paſſion ſoutenir cette épreuve.

Le véritable amour a cet avantage, auſſi-bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui ſacrifie, & qu'on jouit en quelque ſorte des privations qu'on s'impoſe par le ſentiment même de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte.

Quand le bonheur commun devient impoſſible, chercher le ſien dans celui de ce qu'on aime, n'eſt-ce pas tout ce qui reſte à faire à l'amour ſans eſpoir?

L'amour eſt privé de ſon plus grand

charme quand l'honnêteté l'abandonne; pour en ſentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaiſe, & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthouſiaſme; ôtez l'eſtime, & l'amour n'eſt plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui ſe déshonore? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur? Ainſi bientôt ils ſe mépriſeront mutuellement; l'amour ne ſera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur & n'auront pas trouvé la félicité.

On n'eſt point ſans plaiſirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint, effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on poſſede eſt un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

On n'aime point ſi l'on n'eſt aimé;

du moins on n'aime pas long-temps. Ces paſſions ſans retour, qui font, dit-on, tant de malheureux, ne ſont fondées que ſur les ſens. Si quelques-unes pénetrent juſqu'à l'ame, c'eſt par des rapports faux dont on eſt bientôt détrompé. L'amour ſenſuel ne peut ſe paſſer de la poſſeſſion, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut ſe paſſer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître. Quand ces rapports ſont chimériques, il dure autant que l'illuſion qui nous les fait imaginer.

Il n'y a point de paſſion qui nous faſſe une ſi forte illuſion que l'amour : on prend ſa violence pour un ſigne de ſa durée ; le cœur ſurchargé d'un ſentiment ſi doux, l'étend, pour ainſi dire, ſur l'avenir, & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'eſt ſon ardeur même qui le conſume ; il s'uſe avec la jeuneſſe, il s'efface avec la beauté, il s'éteint ſous les glaces de l'âge, & depuis que le

monde exiſte on n'a jamais vu deux Amants en cheveux blancs ſoupirer l'un pour l'autre. On doit compter qu'on ceſſera de s'adorer tôt ou tard ; alors l'idole qu'on ſervoit détruite, on ſe voit réciproquement tels qu'on eſt. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima ; ne le trouvant plus on ſe dépite contre celui qui reſte, & ſouvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit parée ; il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne ſoient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus.

Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuiſement, l'amour ſubjugué lui donne, avec la conſcience de ſa victoire, une élévation nouvelle & un attrait plus vif pour tout ce qui eſt grand & beau.

Périſſe l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercenaire ! C'eſt lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre

mettre. Comment ne feroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois ? Et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misere, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ses faveurs à prix ?

AMANTS.

UNE femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses Amants que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses importantes communes; dans les choses serviles & & graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve & de la modestie; celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime, les

envoye d'un ſigne au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire eſt beau, ce me ſemble, & vaut bien la peine d'être acheté.

Brantome dit que, du temps de François premier, une jeune perſonne ayant un Amant babillard, lui impoſa un ſilence abſolu & illimité, qu'il garda ſi fidélement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine aſſemblée, ſa Maîtreſſe, qui, dans ces temps où l'amour ſe faiſoit avec miſtere, n'étoit point connue pour telle, ſe vanta de le guérir ſur le champ, & le fit avec ce ſeul mot, *parlez*. N'y a-t-il pas quelque choſe de grand & d'héroïque dans cet amour là? Qu'eût fait de plus la philoſophie de Pythagore avec tout ſon faſte? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter ſur un pareil ſilence un ſeul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

Deux Amants s'aiment-ils l'un l'au-

tre ? Non ; *vous* & *moi* ſont des mots proſcrits de leur langue ; ils ne ſont plus deux : ils ſont un.

L'inconſtance & l'amour ſont incompatibles : l'Amant qui change, ne change pas ; il commence ou finit d'aimer.

L'Amant qui loue dans l'objet aimé des perfections imaginaires, les voit en effet telles qu'il les repréſente ; il ne ment point en diſant des menſonges ; il flatte ſans s'avilir, & l'on peut au moins l'eſtimer ſans le croire.

AMI, AMITIÉ.

ON n'achete ni ſon Ami ni ſa Maîtreſſe.

On n'a pas tout perdu ſur la terre quand on y retrouve un fidele Ami.

Un honnête Homme n'aura jamais de meilleur Ami que ſa Femme.

Un cœur plein d'un ſentiment qui

déborde aime à s'épancher; du besoin d'une maîtresse naît bientôt celui d'un Ami.

L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié. Elle est un échange, un contrat comme les autres, mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'*Ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami est très sûrement un fourbe; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

Rien n'a tant de poids sur le cœur humain que la voix de l'amitié bien reconnue; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on résiste à ses conseils, mais on ne les méprise pas.

On peut laisser penser aux indifférents ce qu'ils veulent: mais c'est un crime de souffrir qu'un ami nous fasse un mé-

rite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, eſt incomparablement plus grande que la ſomme de leurs forces particulieres. Divine amitié, c'eſt là ton triomphe!

Les épanchements de l'amitié ſe retiennent devant un témoin quel qu'il ſoit. Il y a mille ſecrets que trois amis doivent ſavoir, & qu'ils ne peuvent ſe dire que deux à deux.

Tout le charme de la ſociété qui regne entre de vrais amis, eſt dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les ſentiments, toutes les penſées, & qui fait que chacun ſe ſentant tel qu'il doit être, ſe montre à tous tel qu'il eſt. Suppoſez un moment quelque intrigue ſecrette, quelque liaiſon qu'il faille cacher, quelque raiſon

de réſerve & de myſtere, à l'inſtant tout le plaiſir de ſe voir s'évanouit, on eſt contraint l'un devant l'autre, on cherche à ſe dérober, quand on ſe raſſemble on voudroit ſe fuir : la circonſpection, la bienſéance amenent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long-temps ceux qu'on craint !

On prétend que la converſation des amis ne tarit jamais. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachements médiocres. Mais amitié ! ſentiment vif & céleſte, quels diſcours ſont dignes de toi ? Quelle langue oſe être ton interprête ? Jamais ce qu'on dit à ſon ami peut-il valoir ce qu'on ſent à ſes côtés ? Mon Dieu ! qu'une main ſerrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le ſoupir qui la ſuit diſent de choſes, & que le premier mot qu'on prononce eſt froid après tout cela !

Le ſilence, l'état de contemplation fait un des grands charmes des hom-

mes ſenſibles. Mais les importuns empêchent de le goûter, & les amis ont beſoin d'être ſans témoin pour pouvoir ne ſe rien dire à leur aiſe. On veut être recueillis, pour ainſi dire, l'un dans l'autre : les moindres diſtractions ſont déſolantes, la moindre contrainte eſt inſupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il eſt ſi doux de pouvoir le prononcer ſans gêne. Il ſemble qu'on n'oſe penſer librement ce qu'on n'oſe dire de même : il ſemble que la préſence d'un ſeul étranger retient le ſentiment & comprime des ames qui s'entendroient ſi bien ſans lui.

La communication des cœurs imprime à la triſteſſe je ne ſais quoi de doux & de touchant que n'a pas le contentement ; & l'amitié a été ſpécialement donnée aux malheureux pour le ſoulagement de leurs maux & la conſolation de leurs peines.

La voix d'un ami peut donner une grande chaleur aux raiſonnements d'un ſage.

Qu'eſt-ce qui rend les amitiés ſi tiédes & ſi peu durables entre les femmes, entre celles mêmes qui ſauroient aimer ? Ce ſont les intérêts de l'amour ; c'eſt l'empire de la beauté ; c'eſt la jalouſie des conquêtes.

SENTIMENT.

TOUT devient ſentiment dans un cœur ſenſible. L'Univers entier ne lui offre que des ſujets d'attendriſſement & de gratitude. Par-tout il apperçoit la bienfaiſante main de la Providence ; il recueille ſes dons dans les productions de la terre ; il voit ſa table couverte par ſes ſoins ; il s'endort ſous ſa protection ; ſon paiſible réveil lui vient d'elle ; il ſent ſes leçons dans les diſgraces, & ſes faveurs dans les plaiſirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui eſt cher, ſont autant de nouveaux ſujets d'hommages. Si le Dieu de l'Univers échappe à ſes

foibles yeux, il voit par-tout le pere commun des hommes. Honorer ainſi ſes bienfaits ſuprêmes, n'eſt-ce pas ſervir autant qu'on peut l'Être infini?

O Sentiment, ſentiment! douce vie de l'ame! quel eſt le cœur de fer que tu n'as jamais touché? Quel eſt l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes! les ſcenes de plaiſir & de joie que produit la vivacité du Sentiment, n'épuiſent un inſtant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle, elles ne ſont jamais dangereuſes.

A meſure qu'on avance en âge, tous les Sentiments ſe concentrent. On perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainſi par degrés, juſqu'à ce que n'aimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir & de vivre avant de ceſſer d'exiſter. Mais un cœur ſenſible ſe défend de toute ſa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrémités, il raſſemble

autour de lui toute ſa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reſte; & il tient, pour ainſi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

NATURE, HABITUDE.

LA Nature, nous dit-on, n'eſt que l'habitude. Que ſignifie cela? N'y a-t-il pas d'habitudes qu'on ne contracte que par force, & qui n'étouffent jamais la Nature? Telle eſt, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante miſe en liberté garde l'inclinaiſon qu'on l'a forcée à prendre: mais la ſéve n'a point changé pour cela ſa direction primitive, & ſi la plante continue à végéter, ſon prolongement redevient vertical. Il en eſt de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reſte dans le même état, on peut garder celles qui réſultent

de l'habitude & qui nous ſont le moins naturelles ; mais ſitôt que la ſituation change, l'habitude ceſſe & le naturel revient. L'éducation n'eſt certainement qu'une habitude. Or, n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation ? D'autres qui la gardent ? D'où vient cette différence ? S'il faut borner le nom de Nature aux Habitudes conformes à la Nature, on peut s'épargner ce galimatias.

Nous naiſſons ſenſibles, & dès notre naiſſance nous ſommes affectés de diverſes manieres par les objets qui nous environnent. Sitôt que nous avons, pour ainſi dire, la conſcience de nos ſenſations, nous ſommes diſpoſés à rechercher ou à fuir les objets qui les produiſent, d'abord ſelon qu'elles nous ſont agréables ou déplaiſantes, puis ſelon la convenance ou diſconvenance que nous trouvons entre nous & ces objets, & enfin ſelon les jugements que nous en portons ſur l'idée de bonheur ou de

perfection que la raiſon nous donne. Ces diſpoſitions s'étendent & s'affermiſſent à meſure que nous devenons plus ſenſibles & plus éclairés : mais, contraintes par nos habitudes, elles s'alterent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles ſont ce que j'appelle en nous la Nature.

VICE.

SI l'on pouvoit développer aſſez les inconſéquences du Vice, combien, lorſqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de ſon compte ! pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de ſe faire une victime d'un jeune objet qu'on eut dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de miſeres dont il ne ſortira qu'à la mort ? Brutalité, vanité, ſotiſe, & rien davantage. Ce plaiſir même n'eſt pas de

la nature, il eſt de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puiſqu'elle tient au mépris de ſoi. Celui qui ſe ſent le dernier des hommes, craint la comparaiſon de tout autre, & veut paſſer le premier pour être moins odieux. Voyez ſi les plus avides de ce ragoût imaginaire ſont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui ſeroient plus excuſables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite & des ſentiments, on craint peu l'expérience de ſa Maîtreſſe; dans une juſte confiance, on lui dit: tu connois les plaiſirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus. Mais un vieux ſatyre uſé de débauche, ſans agrément, ſans ménagement, ſans égard, ſans aucune eſpece d'honnêteté; incapable, indigne de plaire à toute femme qui ſe connoît en gens aimables, croit ſuppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîteſſe ſur l'expérience, & lui donnant la premiere émo-

tion des ſens. Son dernier eſpoir eſt de plaire à la faveur de la nouveauté ; c'eſt inconteſtablement là le motif ſecret de cette fantaiſie : mais il ſe trompe, l'horreur qu'il fait n'eſt pas moins de la nature, que n'en ſont les déſirs qu'il voudroit exciter ; il ſe trompe auſſi dans ſa folle attente ; cette même nature a ſoin de revendiquer ſes droits : toute fille qui ſe vend, s'eſt déjà donnée, & s'étant donnée à ſon choix, elle a fait la comparaiſon qu'il craint. Il achette donc un plaiſir imaginaire, & n'en eſt pas moins abhorré.

MÉCHANCETÉ, MÉCHANT.

TOUTE Méchanceté vient de foibleſſe ; l'enfant n'eſt méchant que parce qu'il eſt foible ; rendez-le fort, il ſera bon : celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute puiſſante, la bonté eſt

celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les Peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, ſans quoi ils auroient fait une ſuppoſition abſurde.

Le Méchant ſe craint & ſe fuit ; il s'égaye en ſe jettant hors de lui-même ; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuſe ; ſans la ſatyre amere, ſans la raillerie inſultante il ſeroit toujours triſte ; le ris moqueur eſt ſon ſeul plaiſir. Au contraire, la ſérénité du juſte eſt intérieure ; ſon ris n'eſt point de malignité, mais de joie : il en porte la ſource en lui-même ; il eſt auſſi gai ſeul qu'au milieu d'un cercle ; il ne tire pas ſon contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.



HYPOCRISIE.

L'HYPOCRISIE eſt un hommage que le vice rend à la vertu ; oui, comme celui des aſſaſſins de Céſar, qui ſe proſternoit à ſes pieds pour l'égorger plus ſûrement. Couvrir ſa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocriſie, ce n'eſt point honorer la vertu, c'eſt l'outrager en profanant ſes enſeignes ; c'eſt ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'eſt ſe fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caracteres élevés qui portent juſques dans le crime je ne ſais quoi de fier & de généreux, qui laiſſe voir au dedans encore quelque étincelle de ce feu céleſte, fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rampante de l'hypocrite eſt ſemblable à un cadavre où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni retour à la vie. J'en appelle à l'expérien-

ce. On a vu de grands ſcélérats rentrer en eux-mêmes, achever ſaintement leur carriere, & mourir en prédeſtinés. Mais ce que perſonne n'a jamais vu, c'eſt un hypocrite devenir homme de bien; on auroit pu raiſonnablement tenter la converſion de Cartouche, jamais un homme ſage n'eût entrepris celle de Cromwvel.

Il n'y a qu'un homme de bien qui ſache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inſpirer le goût à perſonne, & s'il ſavoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même.

CARACTERES.

IL eſt des ames aſſez reſſemblantes pour n'avoir aucun caractere marqué, dont on puiſſe au premier coup d'œil aſſigner les différences; & cet embarras de les définir les fait prendre pour

des ames communes par un obſervateur ſuperficiel. Mais c'eſt cela même qui les diſtingue, qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer, & que les traits du modele commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également en elles. Ainſi chaque épreuve d'une eſtampe a ſes défauts particuliers qui lui ſervent de caractere, & s'il en vient une qui ſoit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la conſidérer long-temps pour la reconnoître.

Comment réprimer la paſſion même la plus foible quand elle eſt ſans contrepoids ? Voilà l'inconvénient des caracteres froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais s'il en ſurvient une qui les atteigne, il ſont auſſi-tôt vaincus qu'attaqués, & la raiſon, qui gouverne tandis qu'elle eſt ſeule, n'a jamais de force pour réſiſter au moindre effort.

Les hommes froids qui conſultent

plus leurs yeux que leur cœur jugent mieux des passions d'autrui, que les gens turbulents & vifs ou vains, qui commencent toujours par se mettre à la place des autres, & ne savent jamais voir ce qu'ils sentent.

Celui qui n'est que bon ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaisir à l'être : la bonté se brise & périt sous le choc des passions humaines ; l'homme qui n'est que bon, n'est bon que pour lui.

L'observation nous apprend qu'il y a des Caracteres qui s'annoncent presque en naissant, & des enfants qu'on peut étudier sur le sein de leur nourrice. Ceux-là font une classe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui se développent moins vîte, vouloir former leur esprit avant de le connoître, c'est s'exposer à gâter le bien que la nature a fait & à faire plus mal à sa place.

Pour changer un esprit, il faudroit changer l'organisation intérieure ; pour

changer un Caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. A-t-on jamais ouï dire qu'un emporté soit devenu flegmatique, & qu'un esprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination ? Pour moi je trouve qu'il seroit tout aussi aisé de faire un blond d'un brun, & d'un sot un homme d'esprit. C'est donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers esprits sur un modele commun. On peut les contraindre & non les changer : on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils sont, mais non les faire devenir autres ; & s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur Caractere originel, & s'y livrer avec d'autant moins de regle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois, il ne s'agit point de changer le Caractere & de plier le naturel ; mais, au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il

ne dégenere ; car c'eſt ainſi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la Nature s'acheve en lui par l'éducation. Or, avant de cultiver le Caractere, il faut l'étudier, attendre paiſiblement qu'il ſe montre, lui fournir les occaſions de ſe montrer, & toujours s'abſtenir de rien faire, plutôt que d'agir mal à propos. A tel génie il faut donner des aîles, à d'autres des entraves ; l'un veut être preſſé, l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide ; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme eſt fait pour porter la connoiſſance humaine juſqu'à ſon dernier terme ; à tel autre, il eſt même funeſte de ſavoir lire. Attendons la premiere étincelle de raiſon ; c'eſt elle qui fait ſortir le Caractere & lui donne ſa véritable forme ; c'eſt par elle auſſi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raiſon de véritable éducation pour l'homme.

Tous les Caracteres ſont bons & ſains

en eux mêmes. Il n'y a point d'erreurs dans la Nature. Tous les vices qu'on impute au naturel ſont l'effet des mauvaiſes formes qu'il a reçues. Il n'y a point de ſcélérat dont les penchants mieux dirigés n'euſſent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'eſprit faux dont on n'eût tiré des talents utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monſtrueuſes qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue.

COQUETTERIE.

LE manege de la Coquetterie exige un diſcernement plus fin que celui de la politeſſe ; car pourvu qu'une femme polie le ſoit envers tout le monde, elle a toujours aſſez bien fait ; mais la Coquette perdroit bientôt ſon empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ſes Amants

elles les rebureroit tous. Dans la ſociété les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laiſſent pas de plaire à chacun ; pourvu qu'on ſoit bien traité, l'on y regarde pas de ſi près ſur les préférences : mais en amour une faveur qui n'eſt pas excluſive eſt une injure. Un homme ſenſible aimeroit cent fois mieux être ſeul mal traité que careſſé avec tous les autres, & ce qui peut arriver de pis eſt de n'être point diſtingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conſerver pluſieurs Amants, perſuade à chacun d'eux qu'elle le préfere, & qu'elle le lui perſuade ſous les yeux de tous les autres, à qui elle en perſuade autant ſous les ſiens.

Voulez-vous voir un perſonnage embarraſſé ? Placez un homme entre deux femmes avec chacune deſquelles il aura des liaiſons ſecrettes, puis obſervez quelle ſotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& ſurement l'exemple ne ſera pas

plus rare,) vous ferez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donne le change à tous deux, & fera que chacun se rira de l'autre. Or, si cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient-ils un instant ses dupes ? En les traitant également ne montreroit-elle pas qu'ils ont le même droit sur elle ? Oh ! qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité ; elle fait si bien que celui qu'elle flatte, croit que c'est par tendresse, & que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Une certaine Coquetterie maligne & railleuse déforiente encore plus les soupirants que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté, se confondre, se troubler,

bler, ſe perdre à chaque repartie; de s'environner contre lui de traits moins brûlants, mais plus aigus que ceux de l'amour; de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid !

COUPS DU SORT.

TOUT ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caracteres ineffaçables que ceux qu'imprime la Nature, & la Nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands ſeigneurs. Que fera donc dans la baſſeſſe ce ſatrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera dans la pauvreté ce Publicain qui ne ſait vivre que d'or ? Que fera dépourvu de tout, ce faſtueux imbécille qui ne ſait point uſer de lui-même, & ne met ſon être que dans ce qui eſt étranger à lui ? Heureux celui qui ſait quitter alors l'état qui le quitte, & reſter homme en dépit

du ſort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux ſous les débris de ſon trône ; moi je le mépriſe ; je vois qu'il n'exiſte que par ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du tout, s'il n'eſt roi : mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au-deſſus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que ſi peu d'hommes ſavent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui ſeul ; & quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul ; il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le Roi de Syracuſe, maître d'Ecole à Corinthe, & le Roi de Macédoine, Greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne ſachant que devenir, s'il ne regne pas ; que l'héritier & le fils d'un Roi des Rois *, jouet de quicon-

* Vonone, fils de Phraates, Roi des Parthes.

que oſe inſulter à ſa miſere, errant de Cour en Cour, cherchant par-tout des ſecours, & trouvant par-tout des affronts, faute de ſavoir faire autre choſe qu'un mériter qui n'eſt plus en ſon pouvoir.

Pour vous ſoumettre la fortune & les choſes, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner ſur elle.

INSTITUTIONS SOCIALES.

L'Homme naturel eſt tout pour lui : il eſt l'unité numérique, l'entier abſolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à ſon ſemblable. L'homme civil n'eſt qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur eſt dans ſon rapport avec l'entier, qui eſt le corps ſocial. Les bonnes Inſtitutions ſociales ſont celles qui ſavent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter ſon exiſtence abſolue pour lui en donner une rela-

tive, & tranſporter le *moi* dans l'unité commune; enſorte que chaque particulier ne ſe croie plus un, mais partie de l'unité, & ne ſoit plus ſenſible que dans le tout. Un Citoyen de Rome n'étoit ni Caïus ni Lucius, c'étoit un Romain : même il aimoit la Patrie incluſivement à lui. Regulus ſe prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ſes Maîtres. En ſa qualité d'étranger, il refuſoit de ſiéger au Senat de Rome; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui ſauver la vie. Il vainquit & s'en retourna triomphant mourir dans les ſupplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me ſemble, aux hommes que nous connoiſſons.

* Le Lacédémonien Pedarete ſe préſente pour être admis au Conſeil des trois cents; il eſt rejetté. Il s'en retourne joyeux de ce qu'il s'eſt trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui. Je ſuppoſe cette démonſtra-

tion ſincere, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit : Voilà le Citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive ; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils ont été tués. Vil eſclave t'ai-je demandé cela ? Nous avons gagné la victoire. La mere court au Temple & rend grace aux Dieux. Voilà la Citoyenne.

PEUPLE.

IL n'y a qu'un pas du ſavoir à l'ignorance ; & l'alternative de l'un à l'autre eſt fréquente chez les Nations : mais on n'a jamais vu de Peuple une fois corrompu, revenir à la vertu.

Tout Peuple qui a des mœurs, & qui par conſéquent reſpecte les loix, & ne veut point rafiner ſur les anciens uſages doit ſe garantir avec ſoin des ſciences, & ſur-tout des ſavants, dont les

maximes ſententieuſes & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriſer ſes uſages & ſes loix ; ce qu'une Nation ne peut jamais faire ſans ſe corrompre.

Le moindre changement dans les coutumes, fut-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes ſont la morale du Peuple ; & dès qu'il ceſſe de les reſpecter, il n'a plus de regle que ſes paſſions, ni de frein que les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchants, mais jamais les rendre bons.

Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes, dont les jeunes ans ont été préſervés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le déſordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer ; & c'eſt ſans doute une des raiſons pourquoi les Peuples qui ont des mœurs ſurpaſſent ordinairement en bon ſens & en courage les Peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent

uniquement par je ne ſais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent eſprit, ſagacité, fineſſe; mais ces grandes & nobles fonctions de ſageſſe & de raiſon qui diſtinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des ſoins véritablement utiles, ne ſe trouvent gueres que dans les premiers.

C'eſt le ſeul moyen de connoître les véritables mœurs d'un Peuple que d'étudier ſa vie privée dans les états les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui repréſentent toujours, c'eſt ne voir que des comédiens.

Toutes les Capitales ſe reſſemblent; tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; ce n'eſt pas là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la même Ville. Leurs habitants ont quelques préjugés différents, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques ſont les mêmes. On ſait quelles

eſpeces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les Cours. On ſait quelles mœurs l'entaſſement du Peuple & l'inégalité des fortunes doivent par-tout produire. Si-tôt qu'on me parle d'une Ville composée de deux cents mille ames, je ſais d'avance comment on y vit. Ce que je ſaurois de plus ſur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre. C'eſt dans les Provinces reculées, où il y a moins de mouvements, de commerce, où les étrangers voyagent moins, dont les habitants ſe déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le Génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en paſſant la Capitale, mais aller obſerver au loin le pays. Les François ne ſont pas à Paris, ils ſont en Touraine; les Anglois ſont plus Anglois en Mercie, qu'à Londres, & les Eſpagnols plus Eſpagnols en Galice qu'à Madrid. C'eſt à ces grandes diſtances qu'un Peuple ſe caractériſe, & ſe mon-

tre tel qu'il eſt ſans mélange : c'eſt-là que les bons & les mauvais effets du gouvernement ſe font mieux ſentir ; comme au bout d'un plus grand rayon la meſure des arcs eſt plus exacte.

C'eſt le Peuple qui compoſe le genre humain ; ce qui n'eſt pas Peuple eſt ſi peu de choſe, que ce n'eſt pas la peine de le compter. L'homme eſt le même dans tous les états : ſi cela eſt, les états les plus nombreux méritent le plus de reſpect. Devant celui qui penſe toutes les diſtinctions civiles diſparoiſſent : il voit les mêmes paſſions, les mêmes ſentiments dans le goujat & dans l'homme illuſtre ; il n'y diſcerne que leur langage & qu'un coloris plus ou moins apprêté, & ſi quelque différence eſſentielle les diſtingue, elle eſt au préjudice des plus diſſimulés. Le Peuple ſe montre tel qu'il eſt, & n'eſt pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde ſe déguiſent ; s'ils ſe montroient tels qu'ils ſont, ils feroient horreur.

GOUVERNEMENT.

Une des regles faciles & ſimples pour juger de la bonté rélative des Gouvernements, eſt la population. Dans tout pays qui ſe dépeuple, l'état tend à ſa ruine, & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, eſt infailliblement le mieux gouverné. Mais il faut pour cela, que cette population ſoit un effet naturel du Gouvernement & des mœurs: car ſi elle ſe faiſoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & paſſageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguſte porta des loix contre le célibat, ces loix montroient déjà le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du Gouvernement porte les Citoyens à ſe marier, & non pas que la loi les y contraigne; il ne faut pas examiner ce qui ſe fait pas force, car

la loi qui combat la conſtitution, s'élude & devient vaine; mais ce qui ſe fait par l'influence des mœurs & par la pente naturelle du Gouvernement, car ces moyens ont ſeuls un effet conſtant. C'étoit la politique du bon Abbé de Saint Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur ſource commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter ſéparément chaque ulcere qui vient ſur le corps d'un malade, mais d'épurer la maſſe du ſang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'Agriculture; je n'en veux pas davantage; cela ſeul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-temps.

Ce n'eſt rien de voir la forme apparente d'un Gouvernement, fardé par l'appareil de l'adminiſtration & par le jargon des Adminiſtrateurs, ſi l'on n'en étudie auſſi la nature par les effets qu'il produit ſur le Peuple, & dans tous les

degrés de l'administration. La différence de la forme au fond, se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des subdélégués, qu'on commence à sentir l'esprit du ministere : dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il est vrai que la Nation soit libre : dans quelque pays que ce soit, il est impossible que, qui n'a vu que les Villes connoisse le Gouvernement, attendu que l'esprit n'en est jamais le même, pour la Ville & pour la Campagne. Or, c'est la campagne qui fait le pays, & c'est le Peuple de la Campagne qui fait la nation.

Il y a des Peuples sans physionomie auxquels ils ne faut point de peintre, il y a des Gouvernements sans caractere, auxquels il ne faut pas d'historiens, & où si-tôt qu'on sait quelle place un homme occupe, on sait d'avance tout ce qu'il y fera.

ROI, ROYAUME.

ARCHIMEDE aſſis tranquillement ſur le rivage & tirant ſans peine à flot un grand vaiſſeau, nous repréſente un Monarque habile gouvernant de ſon cabinet ſes vaſtes Etats, & faiſant tout mouvoir en paroiſſant immobile. Les plus grands Rois qu'ait célébré l'hiſtoire, n'ont point été élevés pour régner; c'eſt une ſcience qu'on ne poſſede jamais moins qu'après l'avoir trop appriſe, & qu'on acquiert mieux en obéiſſant qu'en commandant.

Pour qu'un Etat Monarchique pût être bien gouverné, il faudroit que ſa grandeur ou ſon étendue fût meſurée aux facultés de celui qui gouverne. Il eſt plus aiſé de conquérir que de régir. Avec un levier ſuffiſant, d'un doigt on peut ébranler le monde, mais pour le ſoutenir il faut les épaules d'Hercule.

Le ſeul éloge digne d'un Roi, eſt celui qui ſe fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un Orateur, mais par la voix d'un Peuple libre.

Que les Rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs Conſeils les gens les plus capables de les bien conſeiller; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands, que l'art de conduire les Peuples eſt plus difficile que celui de les éclairer; comme s'il étoit plus aiſé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les ſavants du premier ordre trouvent dans leurs Cours d'honorables aſyles; qu'ils y obtiennent la ſeule récompenſe digne d'eux, celle de contribuer par leur crédit au bonheur des Peuples à qui ils auront enſeigné la ſageſſe; c'eſt alors ſeulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la ſcience & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain.

Mais tant que la Puiſſance ſera ſeule d'un côté, les lumieres & la ſageſſe ſeules d'un autre, les ſavants penſeront rarement de grandes choſes, les Princes en feront plus rarement de belles, & les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

LÉGISLATEUR.

CELUI qui oſe entreprendre d'inſtituer un Peuple doit ſe ſentir en état de changer, pour ainſi dire, la Nature humaine; de transformer chaque individu, qui par lui-même eſt un tout parfait & ſolitaire, en partie d'un plus grand tout dont cet individu reçoive en quelque ſorte ſa vie & ſon être; d'altérer la conſtitution de l'homme pour la renforcer; de ſubſtituer une exiſtence partielle & morale à l'exiſtence phyſique & indépendante que nous avons tous reçue de la Nature. Il faut,

en un mot, qu'il ôte à l'homme ses forces propres pour lui en donner qui lui soient étrangeres, & dont il ne puisse faire usage sans le secours d'autrui. Plus cès forces naturelles sont mortes & anéanties, plus les acquises sont grandes & durables, plus aussi l'institution est solide & parfaite : ensorte que si chaque Citoyen n'est rien, ne peut rien, que par tous les autres, & que la force acquise par tous soit égale ou supérieure à la somme des forces naturelles de tous les individus, on peut dire que la Législation est au plus haut point de perfection qu'elle puisse atteindre.

S'il est vrai qu'un grand Prince est un homme rare, que sera-ce d'un grand Législateur ? Le premier n'a qu'à suivre le modele que l'autre doit proposer. Celui-ci est le méchanicien qui invente la machine, celui-là n'est que l'ouvrier qui la monte & la fait marcher.

Un Peuple ne devient célebre que quand sa Législation commence à dé-

cliner. On ignore durant combien de ſiecles l'inſtitution de Lycurgue fit le bonheur des Spartiates avant qu'il fût queſtion d'eux dans le reſte de la Grece.

LOI.

C'EST à la Loi ſeule que les hommes doivent la juſtice & la liberté. C'eſt cet organe ſalutaire de la volonté de tous, qui rétablit dans le droit l'égalité naturelle entre les hommes. C'eſt cette voix céleſte qui dicte à chaque Citoyen les préceptes de la raiſon publique, & lui apprend à agir ſelon les maximes de ſon propre jugement, & à n'être pas en contradiction avec lui-même. C'eſt elle ſeule auſſi que les chefs doivent faire parler quand ils commandent; car ſi-tôt qu'indépendamment des Loix, un homme en prétend ſoumettre un autre à ſa volonté privée, il ſort à l'inſtant de l'état civil, & ſe met vis-à-vis de lui dans

le pur état de nature où l'obéiſſance n'eſt jamais preſcrite que par la néceſſité.

La Loi dont on abuſe ſert à la fois au puiſſant d'arme offenſive & de bouclier contre le foible ; & le prétexte du bien public eſt toujours le plus dangereux fléau du Peuple. Ce qu'il y a de plus néceſſaire, & peut-être de plus difficile dans le gouvernement, c'eſt une intégrité ſévere à rendre juſtice à tous, & ſur-tout à protéger le pauvre contre la tyrannie du riche. Le plus grand mal eſt déjà fait, quand on a des pauvres à défendre & des riches à contenir. C'eſt ſur la médiocrité ſeule que s'exerce toute la force des Loix ; elles ſont également impuiſſantes contre les tréſors du riche & contre la miſere du pauvre ; le premier les élude, le ſecond leur échappe ; l'un briſe la toile, & l'autre paſſe au travers.



LIBERTÉ.

IL en eſt de la Liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne ſent le prix qu'autant qu'on en jouit ſoi-même, & dont le goût ſe perd ſi-tôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays, diſoit Braſidas à un Satrape, qui comparoit la vie de Sparte à celle de Perſepolis; mais tu ne peux connoître les plaiſirs du mien.

Les eſclaves perdent tout dans leurs fers juſqu'au déſir d'en ſortir : ils aiment leur ſervitude comme les compagnons d'Uliſſe aimoient leur abrutiſſement.

Il eſt inconteſtable, & c'eſt la maxime fondamentale de tout le droit politique que les peuples ſe ſont donné des chefs pour défendre leur liberté, & non pour les aſſervir. Si nous avons un Prince, diſoit Pline à Trajan, c'eſt afin

qu'il nous préſerve d'avoir un maître.

Il n'y a que la force de l'état qui faſſe la liberté de ſes membres.

DÉPENDANCE.

IL y a deux ſortes de dépendances. Celle des choſes, qui eſt de la nature; celle des hommes, qui eſt de la ſociété. La dépendance des choſes n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices: la dépendance des hommes étant déſordonnée les engendre tous, & c'eſt par elle que le maître & l'eſclave ſe dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la ſociété, c'eſt de ſubſtituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle ſupérieure à l'action de toute volonté particuliere. Si les loix des Nations pouvoient avoir comme celles de la Nature une inflexibilité que ja-

mais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choſes, on réuniroit dans la République tous les avantages de l'Etat naturel à ceux de l'Etat civil ; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'éleve à la vertu.

LUXE.

LE luxe corrompt tout, & le riche qui en jouit, & le miſérable qui le convoite.

Ce n'eſt pas la force de l'or qui aſſervit les pauvres aux riches, mais c'eſt qu'ils veulent s'enrichir à leur tour, ſans cela ils ſeroient néceſſairement les maîtres.

La vanité & l'oiſiveté, qui ont engendré nos ſciences, ont auſſi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres ; & le goût

des lettres accompagne ſouvent celui du luxe *.

Le luxe peut être néceſſaire pour donner du pain aux pauvres ; mais s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres.

Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes. L'argent qui circule entre les mains des riches & des artiſtes pour fournir à leur ſuperfluité, eſt perdu pour la ſubſtance du laboureur ; & celui-ci n'a point d'habit, précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaſpillage des matieres qui ſervent à la nourriture des hommes, ſuffit ſeul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Il faut du jus dans nos cui-

* A meſure que le luxe corrompt les mœurs, dit un Auteur moderne, les ſciences les adouciſſent : ſemblables aux prieres dans Homere, qui parcourent toujours la terre à la ſuite de l'injuſtice, pour adoucir les fureurs de cette cruelle divinité.

ſines ; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs ſur nos tables ; voilà pourquoi le payſan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques ; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont pas de pain.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle, il ſembleroit que pour dédaigner l'éclat & le luxe on a moins beſoin de modération que de goût. La ſimétrie & la régularité plaiſent à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en eſt avide : mais un vain appareil qui ne ſe rapporte ni à l'ordre ni au bonheur, & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'eſprit du ſpectateur ? L'idée du goût ? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples que dans celles qui ſont offuſquées de richeſſe ? L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus in-

commode que le faſte ? L'idée de la grandeur ? C'eſt préciſément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſi-tôt pourquoi ce palais n'eſt pas plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaiſſelle d'argent, pourquoi n'eſt-elle pas d'or ? Cet homme qui dore ſon carroſſe, pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris ? Si ſes lambris ſont dorés, pourquoi ſon toît ne l'eſt-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au Ciel ; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il ſe fût arrêté n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain, montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta miſere !



RICHES,

RICHES, RICHESSE.

TOUS les Riches comptent l'or avant le mérite. Dans la mise commune de l'argent & des services, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & pensent qu'on leur en doit de reste quand on a passé sa vie à les servir en mangeant leur pain.

Les pauvres gémissent sous le joug des riches, & les riches sous le joug des préjugés.

Richesse ne fait point riche, dit le Roman de la Rose. Les biens d'un homme ne sont point dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choses qu'on possede que par leur emploi, & les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sait mieux ordon-

ner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer & dire qu'il en a joui: mais quelle comparaiſon entre cette extravagante jouiſſance, & celle qu'un homme ſage eût ſu tirer d'une moindre ſomme?

Il n'y a point de richeſſe abſolue. Ce mot ne ſignifie qu'un rapport de ſurabondance entre les déſirs & les facultés de l'homme riche. Tel eſt riche avec un arpent de terre; tel eſt gueux au milieu de ſes monceaux d'or. Le déſordre & les fantaiſies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais beſoins.

MENDIANTS.

NOURRIR les Mendiants, c'eſt contribuer à multiplier les Gueux & les Vagabonds qui ſe plaiſent à ce lâche métier, & ſe rendant à charge à la ſociété, la privent encore du travail

qu'ils y pourroient faire. Voilà les maximes dont de complaisants raisonneurs aiment à flatter la dureté des riches.

On souffre & l'on entretient à grands frais des multitudes de professions inutiles dont plusieurs ne servent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de Mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentiments d'intérêts & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce Mendiant qui me remue le cœur & me porte à le secourir, comme je paye un Comédien qui me fait verser quelques larmes stériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on sent à la Tragédie s'oublie à l'instant qu'on en sort; mais la mémoire des malheureux

qu'on a ſoulagés donne un plaiſir qui renaît ſans ceſſe. Si le grand nombre des Mendiants eſt onéreux à l'Etat, de combien d'autres profeſſions qu'on encourage & qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant ? C'eſt au Souverain de faire enſorte qu'il n'y ait point de Mendiants : mais pour les rebuter de leur profeſſion faut-il rendre les Citoyens inhumains & dénaturés ? Pour moi, ſans ſavoir ce que les pauvres ſont à l'Etat, je ſais qu'ils ſont tous mes freres, & que je ne puis ſans une inexcuſable dureté leur refuſer le foible ſecours qu'ils me demandent. La plupart ſont des vagabonds, j'en conviens ; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut ſe trouver réduit à leur ſort ; & comment puis-je être ſûr que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon aſſiſtance, & mendier un pauvre morceau de pain, n'eſt pas, peut-être, cet honnête hom-

me prêt à périr de misere, & que mon refus va réduire au désespoir? Quand l'aumône qu'on leur donne ne seroit pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Une petite monnoie ou un morceau de pain ne coûtent gueres plus à donner & sont une réponse plus honnête qu'un, *Dieu vous assiste*; comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers sur la terre que les magasins des riches? Enfin, quoiqu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses miseres.

Nourrir les mendiants, c'est, disent les detracteurs de l'aumône, former des pépinieres de voleurs; & tout au con-

traire, c'eſt empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à ſe faire mendiants; mais quand une fois ils le ſont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne ſe faſſent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profeſſion que de ne pouvoir vivre dans la ſienne : or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiſeux prennent tellement le travail en averſion qu'ils aiment mieux voler & ſe faire pendre, que de reprendre l'uſage de leurs bras. Un liard eſt bientôt demandé & refuſé ; mais vingt liards auroient payé le ſouper d'un pauvre, que vingt refus peuvent impatienter. Qui eſt-ce qui voudroit jamais refuſer une ſi légere aumône s'il ſongeoit qu'elle pût ſauver deux hommes, l'un d'un crime & l'autre de la mort ? J'ai lu quelque part que les mendiants ſont une vermine qui s'attache aux riches. Il eſt naturel que les enfants s'attachent aux peres ; mais ces peres opulents & durs les méconnoiſſent,

& laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

SUICIDE.

TU veux cesser de vivre ; mais je voudrois bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impose-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui demandera compte de ton temps ? Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, & tu dis la vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses

ſi tu y trouves quelques biens qui ne ſoient point mêlés de maux. Eſt-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui eſt mal par ſa nature avec ce qui ne ſouffre le mal que par accident ? La vie paſſive de l'homme n'eſt rien, & ne regarde qu'un corps dont il ſera bientôt délivré ; mais ſa vie active & morale qui doit influer ſur tout ſon être, conſiſte dans l'exercice de ſa volonté. La vie eſt un mal pour le méchant qui proſpere, & un bien pour l'honnête homme infortuné : car ce n'eſt pas une modification paſſagere, mais ſon rapport avec ſon objet qui la rend bonne ou mauvaiſe.

Tu t'ennuies de vivre, & tu dis, la vie eſt un mal. Tôt ou tard tu ſeras conſolé ; & tu diras, la vie eſt un bien. Tu diras plus vrai, ſans mieux raiſonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puiſque c'eſt dans la mauvaiſe diſpoſition de

ton ame qu'eſt tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maiſon pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que ſont dix, vingt, trente ans pour un Être immortel? La peine & le plaiſir paſſent comme une ombre; la vie s'écoule en un inſtant; elle n'eſt rien par elle-même, ſon prix dépend de ſon emploi. Le bien ſeul qu'on a fait demeure, & c'eſt par lui qu'elle eſt quelque choſe. Ne dis donc plus que c'eſt un mal pour toi de vivre, puiſqu'il dépend de toi ſeul que ce ſoit un bien, & que ſi c'eſt un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus, qu'il t'eſt permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'eſt permis de n'être pas homme, qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'Auteur de ton être, & de tromper ta deſtination.

Le Suicide eſt une mort furtive & honteuſe. C'eſt un vol fait au genre

humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien. Je ſuis inutile au monde. Philoſophe d'un jour! ignores-tu que tu ne ſaurois faire un pas ſur la terre ſans trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme eſt utile à l'humanité, par cela ſeul qu'il exiſte?

Jeune inſenſé! s'il te reſte au fond du cœur le moindre ſentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu ſeras tenté d'en ſortir, dis en toi-même: *que je faſſe encore une bonne action avant que de mourir*: puis va chercher quelque indigent à ſecourir, quelque infortuné à conſoler, quelque opprimé à défendre. Si cette conſidération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas; meurs, tu n'es qu'un méchant.

DUEL.

GARDEZ-VOUS de confondre le nom ſacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'eſt propre qu'à faire de braves ſcélérats.

En quoi conſiſte ce préjugé ? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'eſprit humain, ſavoir, que tous les devoirs de la ſociété ſont ſuppléés par la bravoure ; qu'un homme n'eſt plus fourbe, fripon, calomniateur, qu'il eſt civil, humain, poli, quand il ſait ſe battre ; que le menſonge ſe change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, ſi-tôt qu'on ſoutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront eſt toujours bien réparé par un coup d'épée ; & qu'on n'a jamais tort avec un homme,

pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre ſorte d'affaire où la gentilleſſe ſe mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par hazard; c'eſt celle où l'on ſe bat au premier ſang. Au premier ſang! Grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire de ce ſang, bête féroce! Le veux-tu boire?

Les plus vaillants hommes de l'antiquité ſongerent-ils jamais à venger leurs injures perſonnelles par des combats particuliers? Céſar envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à Céſar, pour tant d'affronts réciproques, & le plus grand Capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laiſſé menacer d'un bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le ſais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oſeroit-on s'enquérir ſi les mœurs d'un temps ſont celles qu'exige le ſolide honneur? Non cet honneur n'eſt point variable, il ne dépend ni des préjugés, il ne peut ni paſſer ni renaître, il a ſa ſource éter-

nelle dans le cœur de l'homme juſte & dans la regle inaltérable de ſes devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le Duel, je dis qu'il n'eſt point une inſtitution de l'honneur, mais une mode affreuſe & barbare, digne de ſa féroce origine. Reſte à ſavoir ſi, quand il s'agit de ſa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme ſe regle ſur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la ſuivre ? Que feroit celui qui s'y veut aſſervir, dans des lieux où regne un uſage contraire ? A Meſſine ou à Naples, il iroit attendre ſon homme au coin d'une rue & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y conſiſte pas à ſe faire tuer par ſon ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme droit dont toute la vie eſt ſans tache, & qui ne donna jamais aucun ſigne de lâcheté, refuſera de ſouil-

ler ſa main d'un homicide & n'en ſera que plus honoré. Toujours prêt à ſervir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juſte & honnête ce qui lui eſt cher au prix de ſon ſang, il met dans ſes démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point ſans le vrai courage. Dans la ſécurité de ſa conſcience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche ſon ennemi. On voit aiſément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un inſtant contre lui, tous les jours de ſon honorable vie ſont autant de témoins qui les récuſent, & dans une conduite ſi bien liée on juge d'une action ſur toutes les autres.

Les hommes ſi ombrageux & ſi prompts à provoquer les autres ſont, pour la plupart, de très mal-honnêtes gens qui, de peur qu'on n'oſe leur

montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere.

Tel fait un effort & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte par-tout avec lui; au combat contre l'ennemi; dans un cercle en faveur des absents & de la vérité; dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les temps; elle met toujours la vertu au dessus des événements, & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.



EXCÈS DU VIN.

TOUTE intempérance eſt vicieuſe, & ſur-tout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliéne au moins ſa raiſon pour un temps & l'abrutit à la longue. Mais enfin, le goût du vin n'eſt pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme ſtupide & non pas méchant. Pour une querelle paſſagere qu'il cauſe, il forme cent attachements durables. Généralement parlant, les bûveurs ont de la cordialité, de la franchiſe ; ils ſont preſque tous bons, droits, juſtes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près.

Combien de vertus apparentes cachent ſouvent des vices réels ! Le ſage eſt ſobre par tempérance, le fourbe l'eſt par fauſſeté. Dans le pays de mauvaiſes mœurs, d'intrigues, de trahi-

ſons, d'adulteres, on redoute un état d'indiſcrétion où le cœur ſe montre ſans qu'on y ſonge. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'yvreſſe ſont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suiſſe elle eſt preſque en eſtime, à Naples elle eſt en horreur; mais au fond laquelle eſt le plus à craindre, de l'intempérance du Suiſſe ou de la réſerve de l'Italien.

Ne calomnions point le vice même, n'a-t-il pas aſſez de ſa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la decele. Celui qui tua Clitus dans l'yvreſſe fit mourir Philotas de ſang froid. Si l'yvreſſe a ſes fureurs, quelle paſſion n'a pas les ſiennes? La différence eſt que les autres reſtent au fond de l'ame & que celle-là s'allume & s'éteint à l'inſtant. A cet emportement près, qui paſſe & qu'on évite aiſément, ſoyons ſûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions; couve à jeun de méchants deſſeins.

MALADIES.

L'Extrême inégalité dans la maniere de vivre ; l'excès d'oiſiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres ; la facilité d'irriter & de ſatisfaire nos appétits & notre ſenſualité ; les aliments trop recherchés des riches, qui les nourriſſent de ſucs échauffants, & les accablent d'indigeſtions ; la mauvaiſe nourriture des pauvres, dont ils manquent même le plus ſouvent, & dont le défaut les porte à ſurcharger avidemment leur eſtomac dans l'occaſion ; les veilles, les excès de toute eſpece ; les tranſports immodérés de toutes les paſſions, les fatigues & l'épuiſement d'eſprit, les chagrins & les peines ſans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les ames ſont perpétuellement rongées ; voilà les funeſtes garants que la plupart de nos

maux ſont notre propre ouvrage, & que nous les aurions preſque tous évités en conſervant la maniere de vivre ſimple, uniforme & ſolitaire, qui nous étoit preſcrite par la nature. Si elle nous a deſtiné à être ſains, j'oſe preſque aſſurer que l'état de réflexion eſt un état contre nature, & que l'homme qui médite eſt un animal dépravé.

MÉDECINE, MÉDECINS.

UN corps débile affoiblit l'ame. De là l'empire de la Médecine, Art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne ſais pour moi, de quelle maladie nous guériſſent les Médecins, mais je ſais qu'ils nous en donnent de bien funeſtes; la lâcheté, la puſillanimité, la crédulité, la terreur de la mort: s'ils guériſſent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils faſſent marcher des

cadavres ? ce sont des hommes qu'il nous faut, & l'on n'en voit point sortir de leurs mains.

La Médecine est à la mode parmi nous ; elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs & désœuvrés, qui ne sachant que faire de leur temps le passent à se conserver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils seroient les plus misérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre ne seroit pour eux d'aucun prix Il faut à ces gens là des Médecins qui les menacent pour les flatter, & qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles ; celui de n'être pas morts.

Les hommes font sur l'usage de la Médecine les mêmes sophismes que sur la recherche de la vérité. Ils supposent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve : ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison

que le Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui paſſent en même temps. La Science qui inſtruit & la Médecine qui guérit ſont fort bonnes ſans doute; mais la ſcience qui trompe & la Médecine qui tue ſont mauvaiſes. Apprenez-nous donc à les diſtinguer. Voilà le nœud de la queſtion : ſi nous ſavions ignorer la vérité, nous ne ſerions jamais les dupes du menſonge; ſi nous ſavions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du Médecin. Ces deux abſtinences ſeroient ſages; on gagneroit évidemment à s'y ſoumettre. Je ne diſpute donc pas que la Médecine ne ſoit utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle eſt funeſte au genre humain.

On me dira, comme on fait ſans ceſſe, que les fautes ſont du Médecin, mais que la Médecine en elle-même eſt

infaillible. A la bonne heure ; mais qu'elle vienne donc ſans le Médecin : car tant qu'ils viendront enſemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'Artiſte, qu'à eſpérer du ſecours de l'Art.

Cet Art menſonger, plus fait pour les maux de l'eſprit que pour ceux du corps, n'eſt pas plus utile aux uns qu'aux autres : il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait ſentir d'avance ; il uſe la vie au lieu de la prolonger : & quand il la prolongeroit, ce ſeroit encore au préjudice de l'eſpece ; puiſqu'il nous ôte à la ſociété par les ſoins qu'il nous impoſe, & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'eſt la connoiſſance des dangers qui nous les fait craindre : celui qui ſe croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poëte lui ôte le mérite de la valeur : tout autre à ſa

place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage ? Cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins, où l'on ignore les conséquences des maladies, & où l'on ne songe gueres à la mort. Naturellement l'homme sait souffrir constamment, & meurt en paix. Ce sont les Médecins avec leurs ordonnances, les Philosophes avec leurs préceptes, les Prêtres avec leurs exhortations, qui l'avilissent de cœur & lui font désapprendre à mourir.

La seule partie utile de la Médecine est l'hygiene. Encore l'hygienne est-elle moins une science qu'une vertu. La tempérance & le travail sont les deux vrais Médecins de l'homme : le travail aiguise son appétit, & la tempérance l'empêche d'en abuser.

Vis selon la nature, sois patient, & chasse les Médecins : tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la sentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque

jour dans ton imagination troublée, & que leur Art menſonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ote la jouiſſance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet Art a fait aux hommes ? Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il eſt vrai ; mais des millions qu'il tue reſteroient en vie. Homme ſenſé, ne mets point à cette loterie où trop de chances ſont contre toi. Souffre, meurs ou guéris ; mais ſur-tout vis juſqu'à ta derniere heure.



MORT.

SI nous étions immortels, nous ſerions des êtres très miſérables. Il eſt dur de mourir ; mais il eſt doux d'eſpérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci.

Si l'on nous offroit l'immortalité ſur la terre, qui eſt-ce qui voudroit accepter ce triſte préſent ? Quelle reſſource, quel eſpoir, quelle conſolation nous reſteroit-il contre les rigueurs du ſort & contre les injuſtices des hommes ? L'ignorant, qui ne prévoit rien, ſent peu le prix de la vie & craint peu de la perdre ; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfere à celui-là. Il n'y a que le demi-ſavoir & la fauſſe ſageſſe qui prolongeant nos vues juſqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux.

La néceſſité de mourir n'eſt à l'homme ſage qu'une raiſon pour ſupporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas ſûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conſerver.

On croit que l'homme a un vif amour pour ſa conſervation, & cela eſt vrai; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le ſentons, eſt en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiete pour ſe conſerver qu'autant que les moyens ſont en ſon pouvoir; ſi-tôt que ces moyens lui échappent, il ſe tranquilliſe & meurt ſans ſe tourmenter inutilement. La premiere loi de la réſignation nous vient de la nature. Les Sauvages, ainſi que les bêtes, ſe débattent fort peu contre la mort, & l'endurent preſque ſans ſe plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raiſon; mais peu ſavent l'en tirer, & cette réſignation factice n'eſt jamais auſſi pleine & entiere que la premiere.

Vivre libre & peu tenir aux choſes humaines, eſt le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

Quand on a gâté ſa conſtitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remedes; au mal qu'on ſent on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere; plus on la veut fuir, plus on la ſent; & l'on meurt de frayeur durant toute ſa vie, en murmurant contre la nature, des maux qu'on s'eſt faits en l'offenſant.

ÉTUDE.

QUAND on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de ſoi-même les choſes qu'on trouveroit dans les livres: c'eſt le vrai ſecret de les bien mouler à ſa tête & de ſe les approprier.

La grande erreur de ceux qui étu-

dient eſt de ſe fier trop à leurs livres & de ne pas tirer aſſez de leur fond ; ſans ſonger que de tous les Sophiſtes, notre propre raiſon eſt preſque toujours celui qui nous abuſe le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en ſoi-même, chacun ſent ce qui eſt bien, chacun diſcerne ce qui eſt beau ; nous n'avons pas beſoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impoſe là-deſſus qu'autant qu'on s'en veut impoſer. Mais les exemples du très bon & du très beau ſont plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, méſurant les forces de la nature ſur notre foibleſſe, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne ſentons pas en nous-mêmes ; la pareſſe & le vice s'appuyent ſur cette prétendue impoſſibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'eſt cette erreur qu'il faut détruire. Ce ſont ces

grands objets qu'il faut s'accoutumer à ſentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modeles ; à force de les conſidérer, on cherche à leur devenir ſemblable, & l'on ne ſouffre plus rien de médiocre ſans un dégoût mortel.

ÉTUDE DU MONDE.

L'ÉTUDE du monde eſt remplie de difficultés, & il eſt difficile de ſavoir quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le Philoſophe en eſt trop loin, l'Homme du monde en eſt trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le Philoſophe, il le conſidere à part, & n'en pouvant diſcerner ni les liaiſons ni les rapports avec d'autres objets qui ſont hors de ſa portée,

il ne le voit jamais à ſa place & n'en ſent ni la raiſon ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout, & n'a le temps de penſer à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les obſerver; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reſte du tout que des impreſſions confuſes qui reſſemblent au cahos.

On ne peut pas, non plus, voir & méditer alternativement, parce que le ſpectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviſer ſon temps par intervalles entre le monde & la ſolitude, toujours agité dans ſa retraite & toujours étranger dans le monde, ne ſeroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager ſa vie entiere en deux grands eſpaces, l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même eſt preſque impoſſible ; car la raiſon n'eſt pas un meuble qu'on

poſe & qu'on reprenne à ſon gré, & quiconque a pu vivre dix ans ſans penſer, ne penſera de ſa vie.

C'eſt encore une folie de vouloir étudier le monde en ſimple ſpectateur. Celui qui ne prétend qu'obſerver n'obſerve rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaiſirs, il n'eſt admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit ſoi-même; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

ÉTUDE DES SCIENCES.

PARMI tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des Sciences, nous aurions grand beſoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

Plus nos outils ſont ingénieux, plus

nos organes deviennent groſſiers & maladroits : à force de raſſembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

SCIENCES ET ARTS.

L'Esprit a ſes beſoins ainſi que le corps. Ceux-ci ſont les fondements de la ſociété, les autres en font l'agrément.

Le beſoin éleva les trônes ; les Sciences & les arts les ont affermis.

Puiſſances de la terre, aimez les talents, & protégez ceux qui les cultivent. Peuples policés, cultivez-les ; heureux eſclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez, cette douceur de caractere & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce ſi liant & ſi facile, en un mot les apparences de toutes les vertus ſans en avoir aucune.

Il y a des ames lâches & pusillanimes qui n'ont ni feu, ni chaleur, & qui ne sont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux peuples le goût des lettres.

Plus l'intérieur se corrompt, & plus l'extérieur se compose : c'est ainsi que la culture des lettres engendre insensiblement la politesse.

Que de danger ! que de fausses routes dans l'investigation des Sciences ! par combien d'erreurs mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle ? Le désavantage est visible ; car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une maniere d'être.

C'est un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux pires encore suivent les Lettres & les Arts. Tel est le luxe : né comme eux de l'oisiveté & de la vanité des hommes, le luxe va rare-

ment ſans les Sciences & les Arts, & jamais ils ne vont ſans lui.

Quand les hommes innocents & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient enſemble ſous les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchants, ils ſe laſſèrent de ces incommodes ſpectateurs, & les releguerent dans des temples magnifiques. Il les en chaſſerent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des Dieux ne ſe diſtinguerent plus des maiſons des Citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais pouſſés plus loin que quand on les vit, pour ainſi dire, ſoutenus à l'entrée des palais des Grands ſur des colonnes de marbres, & gravés ſur des chapiteaux corinthiens.

O, Fabricius! qu'eût penſé votre grande ame, ſi, pour votre malheur, rappellé à la vie, vous euſſiez vu la face pompeuſe de cette Rome ſauvée par

votre bras, & que votre nom reſpectable avoit plus illuſtrée que toutes ſes conquêtes? „ Dieux! euſſiez-vous dit, „ que ſont devenus ces toîts de chaume & ces foyers ruſtiques qu'habitoient jadis la modération & la vertu? „ Quelle ſplendeur funeſte a ſuccédé à „ la ſimplicité Romaine? Quel eſt ce „ langage étranger? Quelles ſont ces „ mœurs efféminées? Que ſignifient ces „ ſtatues, ces tableaux, ces édifices? „ Inſenſés, qu'avez-vous fait? Vous, „ les maîtres des Nations, vous vous „ êtes rendus les eſclaves des hommes „ frivoles que vous avez vaincus! Ce „ ſont des Rhéteurs qui vous gouvernent! c'eſt pour enrichir des Architectes, des Peintres, des ſtatuaires & „ des hiſtrions, que vous avez arroſé „ de votre ſang la Grece & l'Aſie! Les „ dépouilles de Carthage ſont la proie „ d'un joueur de flûte! Romains, hâtez-vous de renverſer ces amphithéâtres; briſez ces marbres, brûlez ces

„ tableaux, chaſſez ces eſclaves qui
„ vous ſubjuguent, & dont les funeſtes
„ arts vous corrompent. Que d'autres
„ mains s'illuſtrent par de vains talents :
„ le ſeul talent digne de Rome eſt celui
„ de conquérir le monde & d'y faire
„ régner la vertu. Quand Cynéas
„ prit notre Sénat pour une aſſemblée
„ de Rois, il ne fut ébloui, ni par une
„ pompe vaine, ni par une élégance
„ recherchée. Il n'y entendit point cette
„ éloquence frivole, l'étude & le char-
„ me des hommes futiles. Que vit donc
„ Cynéas de ſi majeſtueux ? O citoyens !
„ il vit un ſpectacle que ne donneront
„ jamais vos richeſſes ni tous vos arts ; le
„ plus beau ſpectacle qui ait jamais paru
„ ſous le Ciel, l'aſſemblée de deux cents
„ hommes vertueux, dignes de com-
„ mander à Rome, & de gouverner
„ la terre. „

Le goût des lettres & des beaux Arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand

une fois les talents ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne se soucie d'être un homme de bien. De là naît encore cette autre inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talents naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance, qui attachent les hommes à la société; & c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le philosophe apprend à les aprécier selon leur valeur; & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables : son mépris

pour les autres tourne au profit de ſon orgueil ; ſon amour propre augmente en même proportion que ſon indifférence pour le reſte de l'univers. La famille, la patrie, deviennent pour lui des mots vuides de ſens : il n'eſt ni parent, ni citoyen, ni homme ; il eſt philoſophe.

En même temps que la culture des Sciences retire en quelque ſorte de la preſſe le cœur du philoſophe, elle y engage en un autre ſens celui de l'homme de lettres, & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talents agréables veut plaire, être admiré ; & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudiſſements publics appartiennent à lui ſeul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faiſoit encore plus pour en priver ſes concurrents. De là naiſſent d'un côté, les rafinements du goût & de la politeſſe, vile & baſſe flatterie, ſoins ſéducteurs, inſidieux, puériles,

qui, à la longue, rapetiſſent l'ame, & corrompent le cœur; & de l'autre les jalouſies, les rivalités, les haines d'artiſtes ſi renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahiſon, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le Philoſophe mépriſe les hommes, l'artiſte s'en fait bientôt mépriſer, & tous deux concourent enfin à les rendre mépriſables.

La Science n'eſt point faite pour l'homme en général. Il s'égare ſans ceſſe dans ſa recherche; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'eſt preſque jamais qu'à ſon préjudice. Il eſt né pour agir & penſer, & non pour réfléchir. La réflexion ne ſert qu'à le rendre malheureux, ſans le rendre meilleur ni plus ſage: elle lui fait regretter les biens paſſés, & l'empêche de jouir du préſent: elle lui préſente l'avenir heureux pour le ſéduire par l'imagination, & le tourmen- par les déſirs; & l'avenir malheureux pour le lui faire ſentir d'avance

L'étude corrompt ses mœurs, altere sa santé, détruit son tempérament, & gâte souvent sa raison : si elle lui apprenoit quelque chose, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes qui savent pénétrer à travers des voiles dont la vérité s'enveloppe, quelques ames privilégiées, capables de résister à la bétise de la vanité, à la basse jalousie & aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, est la lumiere & l'honneur du genre humain ; c'est à eux seuls qu'il convient pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude ; & cette exception même confirme la regle : car si tous les hommes étoient des Socrate, la Science alors ne leur seroit pas nuisible ; mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Les mêmes causes qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à pré-

venir une plus grande corruption : c'eſt ainſi que celui, qui s'eſt gâté le tempérament par un uſage indiſcret de la Médecine, eſt forcé de recourir encore aux Médecins pour ſe conſerver en vie ; & c'eſt ainſi que les Arts & les Sciences, après avoir fait éclore les vices, ſont néceſſaires pour les empêcher de ſe tourner en crimes ; ils les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poiſon de s'exhaler auſſi librement. Elles détruiſent la vertu, mais elles en laiſſent le ſimulacre public, qui eſt toujours une belle choſe. Elles introduiſent à ſa place la politeſſe & les bienſéances ; à la crainte de paroître méchant, elles ſubſtituent celle de paroître ridicule.



TALENT.

La Nature ſemble avoir partagé des Talents divers aux hommes pour leur donner à chacun leur emploi, ſans égard à la condition dans laquelle ils ſont nés.

Il y a deux choſes à conſidérer avant le Talent; ſavoir les mœurs & la félicité. L'homme eſt un être trop noble pour devoir ſervir ſimplement d'inſtrument à d'autres; & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient ſans conſulter auſſi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne ſont pas faits pour les places, mais les places ſont faites pour eux; & pour diſtribuer convenablement les choſes, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme eſt le plus propre, que celui qui eſt le plus propre à chaque homme, pour le rendre bon & heureux autant qu'il eſt poſ-

ſible. Il n'eſt jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un ſcélérat pour le ſervice des honnêtes gens.

Pour ſuivre ſon Talent il faut le connoître. Eſt-ce une choſe aiſée de diſcerner toujours les Talents des hommes? Et à l'âge où l'on prend un parti ſi l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfants qu'on a le mieux obſervés, comment celui dont l'éducation aura été négligée, ſaura-t-il de lui-même diſtinguer les ſiens? Rien n'eſt plus équivoque que les ſignes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'eſprit imitateur y a ſouvent plus de part que le Talent; ils dépendent plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la diſpoſition.

Le vrai Talent, le vrai génie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer qu'un apparent & faux

Talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir. Tel entend un tambour & veut être un général; un autre voit bâtir & ſe croit Architecte.

On n'a des Talents que pour s'élever, perſonne n'en a pour deſcendre; eſt-ce bien là l'ordre de la Nature?

Quand chacun connoîtroit ſon Talent, & voudroit le ſuivre, combien le pourroient? Combien ſurmonteroient d'injuſtes obſtacles? Combien vaincroient d'indignes concurrents? Celui qui ſent ſa foibleſſe appelle à ſon ſecours le manege & la brigue, que l'autre plus ſûr de lui dédaigne.

Tant d'établiſſements en faveur des arts ne font que leur nuire. En multipliant indiſcrettement les ſujets, on les confond; le vrai mérite reſte étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile ſont tous pour le plus intrigant.

S'il exiſtoit une ſociété où les emplois & les rangs fuſſent exactement meſurés ſur les Talents & le mérite perſonnel, chacun pourroit aſpirer à la place qu'il ſauroit le mieux remplir ; mais il faut ſe conduire par des regles plus ſûres & renoncer au prix des Talents, quand le plus vil de tous eſt le ſeul qui mene à la fortune.

Il eſt difficile de croire que tous les Talents divers doivent être développés ; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les poſſedent fût exactement proportionné aux beſoins de la ſociété ; & ſi l'on ne laiſſoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le Talent de l'Agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui ſont plus propres à un autre, il ne reſteroit pas aſſez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre.

Les Talents des hommes ſont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique

ſon intention ſoit que nous n'en ayons pas beſoin. Il y a des plantes qui nous empoiſonnent, des animaux qui nous dévorent, des Talents qui nous ſont pernicieux. S'il falloit toujours employer chaque choſe ſelon ſes principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes.

Les peuples bons & ſimples n'ont pas beſoin de tant de Talents; ils ſe ſoutiennent mieux par leur ſimplicité que les autres par toute leur induſtrie. Mais à meſure qu'ils ſe corrompent, leurs Talents ſe développent comme pour ſervir de ſupplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchants eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

GOUT.

LE bon n'eſt que le beau mis en action; l'un tient intimément à l'autre & ils ont tous deux une ſource commune

dans la nature bien ordonnée. Il s'ensuit que le Goût se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être aussi sensible à tous les genres de beautés.

On s'exerce à voir comme à sentir, ou plutôt une vue exquise n'est qu'un sentiment délicat & fin. C'est ainsi qu'un peintre à l'aspect d'un beau paysage ou devant un beau tableau, s'extasie à des objets qui ne sont pas même remarqués d'un spectateur vulgaire. Combien de choses qu'on n'apperçoit que par sentiment, & dont il est impossible de rendre raison ? Combien de ces je ne sais quoi qui reviennent si fréquemment & dont le goût seul décide ?

Le goût est en quelque maniere le microscope du jugement; c'est lui qui met les petits objets à sa portée, & ses opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver ? S'exercer à voir ainsi qu'à

ſentir, & à juger du beau par inſpection comme du bon par ſentiment.

Le luxe & le mauvais goût ſont inſéparables. Par-tout où le goût eſt diſpendieux, il eſt faux.

C'eſt ſur-tout dans le commerce des deux ſexes que le goût, bon ou mauvais prend ſa forme; ſa culture eſt un effet néceſſaire de l'objet de cette ſociété. Mais quand la facilité de jouir attiédit le déſir de plaire, le goût doit dégénérer; & c'eſt là, ce me ſemble, une raiſon des plus ſenſibles pourquoi le bon Goût tient aux bonnes mœurs.

Le Goût ſe corrompt par une délicateſſe exceſſive, qui rend ſenſible à des choſes que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicateſſe mene à l'eſprit de diſcuſſion; car plus on ſubtiliſe les objets, plus il ſe multiplient : cette ſubtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il ſe forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les diſputes ſur la préférence, la philo-

ſophie

ſophie & les lumieres s'étendent, & c'eſt ainſi qu'on apprend à penſer. Les obſervations fines ne peuvent gueres être faites que par des gens très répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens peu accoutumés aux ſociétés nombreuſes y épuiſent leur attention ſur les grands traits. Il n'y a, peut-être, à préſent un lieu policé ſur la terre, où le goût général ſoit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'eſt dans cette Capitale que le bon goût ſe cultive; & il paroît peu de livres eſtimés dans l'Europe, dont l'Auteur n'ait été ſe former à Paris. Ceux qui penſent qu'il ſuffit de lire les livres qui s'y font, ſe trompent; on apprend beaucoup plus dans la converſation des Auteurs que dans leurs livres; & les Auteurs eux-mêmes ne ſont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'eſt l'eſprit des ſociétés qui développe une tête penſante, & qui porte la vue auſſi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étin-

celle de génie, allez paſſer une année à Paris : bientôt vous ſerez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne ſerez jamais rien.

IMAGINATION.

LE pouvoir immédiat des ſens eſt foible & borné : c'eſt par l'entremiſe de l'Imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'eſt elle qui prend ſoin d'irriter les déſirs en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donnât la nature ; c'eſt elle qui découvre à l'œil avec ſcandale ce qu'il ne voit pas ſeulement comme nu, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement ſi modeſte au travers duquel un regard enflammé par l'Imagination n'aille porter les déſirs. Une jeune Chinoiſe, avançant un bout de pied couvert & chauſſé, fera plus de ravage à Pekin que n'eût fait la plus

belle fille du monde danſant toute nue au bas du Taygete.

Malheur à qui n'a plus rien à déſirer ! il perd pour ainſi dire tout ce qu'il poſſede. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on eſpere, & l'on n'eſt heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du Ciel une force conſolante qui rapproche de lui tout ce qu'il déſire, qui le ſoumet à ſon Imagination, qui le lui rend préſent & ſenſible, qui le lui livre en quelque ſorte, & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de ſa paſſion. Mais tout ce preſtige diſparoît devant l'objet même; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du poſſeſſeur; on ne ſe figure point ce qu'on voit : l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on poſſede : l'illuſion ceſſe où commence la jouiſſance.

En toute choſe l'habitude tue l'Ima-

gination, il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'Imagination qui agit, c'est la mémoire, & voilà la raison de l'axiome *ab assuetis non fit passio*; car ce n'est qu'au feu de l'Imagination que les passions s'allument.

L'odorat est le sens de l'Imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau; c'est pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & l'épuise à la longue. Il a dans l'amour des effets assez connus: le doux parfum d'un cabinet de toilette n'est pas un piége aussi foible qu'on pense; & je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage & peu sensible, que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein ne fit jamais palpiter.

Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus

féduisantes que les objets mêmes, & rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles, il y a des Imaginations fougueuses, qui sur un mot portent tout à l'extrême, avec lesquelles il vaut mieux suivre une route contraire & les accabler d'abord pour leur ménager ensuite des adoucissements.

SIGNES.

UNE des erreurs de notre âge est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des Signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux

bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raiſonnement nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La ſeule raiſon n'eſt point active ; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raiſonner eſt la manie des petits eſprits. Les ames fortes ont bien un autre langage ; c'eſt par ce langage qu'on perſuade & qu'on fait agir.

Dans les ſiecles modernes, les hommes n'ont plus de priſe les uns ſur les autres que par la force & par l'intérêt ; au lieu que les anciens agiſſoient beaucoup plus par la perſuaſion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des Signes. Toutes les conventions ſe paſſoient avec ſolemnité pour les rendre plus inviolables. Dans le gouvernement, l'auguſte appareil de la Puiſſance royale en impoſoit aux ſujets. Des marques de di-

gnités, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces Signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné; sans soldats, sans menaces, si-tôt qu'il parloit, il étoit obéi.

Le Clergé Romain, les a très habilement conservés, & à son exemple quelques republiques, entre autre celle de Venise. Aussi le gouvernement Venitien, malgré la chûte de l'Etat, jouit-il encore sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple; & après le Pape orné de sa tiare, il n'y a peut-être ni roi, ni potentat, ni homme au monde aussi respecté que le doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, & paré sous sa corne ducale, d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les sots, feroit verser à la populace de Venise tout son sang pour le main-

tien de ſon tyrannique gouvernement.

Ce que les anciens on fait avec l'éloquence eſt prodigieux, mais cette éloquence ne conſiſtoit pas ſeulement en beaux diſcours bien arrangés, & jamais elle n'eût plus d'effet que quand l'orateur parloît le moins. Ce qu'on diſoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des Signes; on ne le diſoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expoſe aux yeux ébranle l'imagination, excite la curioſité, tient l'eſprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & ſouvent cet objet ſeul a tout dit. Traſibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant ſon ſceau ſur la bouche de ſon favori, Diogêne marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs diſcours? Quel circuit de paroles eût auſſi-bien rendu les mêmes idées? Darius engagé dans la Scythie avec ſon armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiſeau, une gre-

nouille, une souris & cinq fleches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eût plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces Signes ; plus elle sera menaçante & moins elle effrayera : ce ne sera qu'une fanfaronade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des Signes ! des vêtements divers selon les âges, selon les conditions ; des toges, de sayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaînes, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie, & tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre ; qu'il

vît ou ne vît pas le Capitole ; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat ; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habit, les candidats en changeoient ; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre : Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela ; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique !

IDÉES.

LA maniere de former les Idées est ce qui donne un caractere à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels, est un esprit solide ; celui qui se contente de rap-

ports apparents, eſt un eſprit ſuperficiel : celui qui voit les rapports tels qu'ils ſont, eſt un eſprit juſte; celui qui les apprécie mal, eſt un eſprit faux : celui qui controuve des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité, ni apparence, eſt un fou; celui qui ne compare point eſt un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées & à trouver des rapports, eſt ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'eſprit.

Les idées ſimples ne ſont que des ſenſations comparées. Il y a des jugements dans les ſimples ſenſations, auſſi bien que dans les ſenſations complexes, que j'appelle idées ſimples. Dans la ſenſation, le jugement eſt purement paſſif, il affirme qu'on ſent ce qu'on ſent. Dans la perception ou idée, le jugement eſt actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le ſens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle eſt gran-

de. Jamais la nature ne nous trompe ; c'eſt toujours nous qui nous trompons.

ACCENT.

SE piquer de n'avoir point d'Accent, c'eſt ſe piquer d'ôter aux phraſes leur grace & leur énergie. L'Accent eſt l'ame du diſcours ; il lui donne le ſentiment & la vérité. L'Accent ment moins que la parole. C'eſt peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'eſt de l'uſage de tout dire ſur le même ton qu'eſt venu celui de perſiffler les gens ſans qu'ils le ſentent. A l'Accent proſcrit ſuccedent des manieres de prononcer ridicules, affectées, & ſujettes à la mode, telles qu'on les remarque ſur-tout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affectation de parole & de maintien eſt ce qui rend généralement l'abord du françois

repouſſant & déſagréable aux autres nations. Au lieu de mettre de l'Accent dans ſon parler, il y met de l'air. Ce n'eſt pas le moyen de prévenir en ſa faveur.

THÉATRE.

LE mal qu'on reproche au Théâtre n'eſt pas préciſément d'inſpirer des paſſions criminelles, mais de diſpoſer l'ame à des ſentiments trop tendres qu'on ſatisfait enſuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions qu'on y reſſent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé; mais elle en font naître le beſoin; elles ne donnent pas préciſément de l'amour, mais elles préparent à en ſentir; elles ne choiſiſſent pas la perſonne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix.

Si les héros de quelques piéces ſoumettent l'amour au devoir, en admi-

rant leur force, le cœur se prête à leur foiblesse; on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu; mais qui l'ose exposer à ces combats, mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même prend son masque pour la surprendre; il se pare de son enthousiasme, il usurpe sa force, il affecte son langage, & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour en revenir! Que d'hommes bien nés, séduits par ces apparences, d'Amants tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus par dégrés de vils corrupteurs, sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié! Heureux qui sait se reconnoître au bord du précipice, & s'empêcher d'y tomber! Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la

tendresse ? On triomphe aisément d'un foible penchant ; mais celui qui connut le véritable amour & l'a su vaincre, ah ! pardonnons à ce mortel, s'il existe, d'oser prétendre à la vertu.

MUSIQUE.

TOUTE Musique ne peut être composée que de ces trois choses ; mélodie ou chant, harmonie ou accompagnement, mouvement ou mesure.

L'harmonie n'est qu'un accessoire éloigné dans la Musique imitative ; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai, les intonations ; elle porte témoignage de leur justesse, & rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression & de la grace au chant ; mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accents passionnés ; c'est d'elle que

dérive tout le pouvoir de la Musique sur l'ame; formez les plus savantes successions d'accords sans mélange de mélodie, vous serez ennuyé au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont long-temps à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples, ils seront intéressants. Au contraire, une mélodie qui ne parle point, chante toujours mal, & la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

L'harmonie ayant son principe dans la nature, est la même pour toutes les nations, ou si elle a quelques différences, elles sont introduites par celles de la mélodie; ainsi, c'est de la mélodie seulement qu'il faut tirer le caractere particulier d'une Musique nationale; d'autant plus que le caractere étant principalement donné par la langue, le chant proprement dit, doit ressentir sa plus grande influence,

On peut concevoir des langues plus

propres à la Musique les unes que les autres ; on en peut concevoir qui ne le seroient point du tout. Telle en pourroît être une qui ne seroit composée que de sons mixtes, de syllabes muettes, sourdes ou nazales ; peu de voyelles sonores, beaucoup de consonnes & d'articulations. Que résulteroit-il de la Musique appliquée à une telle langue ? Premiérement, le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes, & parce que la langue seroit sourde, la Musique seroit criarde. En second lieu, la dureté & la fréquence des consonnes forceroit à exclure beaucoup de mots, à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires, & la Musique seroit insipide & monotone, sa marche seroit encore lente & ennuyeuse par la même raison, & quand on voudroit presser un peu le mouvement, sa vîtesse ressembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule sur le pavé.

La mesure, la troisieme partie essentielle à la Musique, est à peu près à la mélodie ce que la sintaxe est au discours : c'est elle qui fait l'enchaînement des mots, qui distingue les phrases, & qui donne un sens, une liaison au tout. Toute Musique dont on ne sent point la mesure, ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, a une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens ; mais si en effet cette musique n'a pas de mesure sensible, ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hazard & écrits sans suite, auxquels le lecteur ne trouve aucuns sens, parce que l'auteur n'y en a point mis. La mesure dépend aussi de la langue, & singuliérement de cet attribut de la langue qu'on appelle *Prosodie* ; ceci est évident, car il est nécessaire que la mésure suive les combinaisons des breves & des longues qui se trouvent toujours dans une langue. Or, supposons une nation dont

la langue n'eût qu'une mauvaise prosodie; c'est-à-dire, une prosodie peu marquée, sans exactitude & sans précision, que les longues & les breves n'eussent pas entr'elles en durées & en nombres des rapports simples & propres à rendre le rythme agréable, exact, régulier; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres, des breves plus ou moins breves, des syllabes ni breves ni longues, & que les différences des unes & des autres fussent indéterminées & presque incommensurables: il est clair que la Musique nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale, & très peu sensible; que le récitatif se sentiroit, sur-tout, de cette irrégularité; qu'on ne sauroit presque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des syllabes; qu'on seroit contraint d'y changer la mesure à tout moment, & qu'on ne

pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé ; que même dans les airs mesurés tous les mouvements seroient peu naturels, & sans précision.

ASSEMBLÉES DE DANSE.

JE n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort de la Danse & des Assemblées qu'elle occasionne : comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que chacun de ces amusements ne fut pas également une inspiration de la nature, & que ce fut un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je pense, au contraire, que toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes tout divertissement public devient innocent par cela même qu'il est public, au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête.

L'homme & la femme ſont deſtinés l'un pour l'autre, la fin de la nature eſt qu'ils ſoient unis par le mariage. Toute fauſſe religion combat la nature, la nôtre ſeule qui la ſuit & la rectifie annonce une inſtitution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter ſur le mariage, aux embarras de l'ordre civil des difficultés que l'Evangile ne preſcrit pas, & qui ſont contraires à l'eſprit du Chriſtianiſme. Mais qu'on me diſe où de jeunes perſonnes à marier auront occaſion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de ſe voir avec plus de décence & de circonſpection que dans une aſſemblée, où les yeux du public inceſſamment tournés ſur elles les forcent à s'obſerver avec le plus grand ſoin? Eh! quoi, Dieu eſt-il offenſé par un exercice agréable & ſalutaire, convenable à la vivacité de la jeuneſſe, qui conſiſte à ſe préſenter l'un à l'autre avec grace & bienſéance, & auquel le ſpectateur impoſe une gra-

vité dont perſonne n'oſeroit ſortir ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper perſonne au moins quant à la figure, & de ſe montrer avec les agréments & les défauts qu'on peut avoir aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer ? Le devoir de ſe chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de ſe plaire, & n'eſt-ce pas un ſoin digne de deux perſonnes vertueuſes & chrétiennes qui ſongent à s'unir, de préparer ainſi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impoſe ?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaité, où les jeunes gens des deux ſexes n'oſent jamais s'aſſembler en public, & où l'indiſcrete ſévérité d'un Paſteur ne ſait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne ſervile, & la triſteſſe & l'ennui ? On élude une tyrannie inſupportable que la nature & la raiſon déſavouent.

Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour, mais le vice est ami des ténebres, & jamais l'innocence & le mystere n'habiterent long-temps ensemble.

DESSEIN.

Pour rendre heureusement un Dessein, l'Artiste ne doit pas le voir tel qu'il sera sur son papier, mais tel qu'il est dans la nature. Le crayon ne distingue pas une blonde d'une brune, mais l'imagination qui le guide doit les distinguer. Le burin marque mal les clairs & les ombres, si le Graveur n'imagine aussi les couleurs. De même dans les

ſigures en mouvement, il faut voir ce qui précede & ce qui ſuit, & donner au temps de l'action une certaine latitude; ſans quoi l'on ne ſaiſira jamais bien l'unité du moment qu'il faut exprimer. L'habileté de l'Artiſte conſiſte à faire imaginer au ſpectateur beaucoup de choſes qui ne ſont pas ſur la planche; & cela dépend d'un heureux choix de circonſtances, dont celles qu'il rend ſont ſuppoſer celles qu'il ne rend pas.

CONVERSATION, POLITESSE, ART DE TENIR MAISON.

LE grand caquet vient néceſſairement, ou de la prétention à l'eſprit, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit ſottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît aſſez de choſes, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car il ſait apprécier auſſi l'attention

l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup, & les gens qui savent beaucoup parlent peu : il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, & le dise à tout le monde. Mais un homme instruit, n'ouvre pas aisément son répertoire : il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui, il se tait.

Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire ; c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit, qui non-seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte ; c'est par la succession des sentiments & des idées qu'il anime & varie la phisionomie ; & c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-temps le même intérêt sur le même objet.

Le ton de la bonne converſation eſt coulant & naturel ; il n'eſt ni peſant, ni frivole ; il eſt ſavant ſans pédanterie, gai ſans tumulte, poli ſans affectation, galant ſans fadeur, badin ſans équivoque. Ce ne ſont ni des diſſertations, ni des épigrammes ; on y raiſonne ſans argumenter ; on y plaiſante ſans jeux de mots ; on y aſſocie avec art l'eſprit & la raiſon, les maximes & les ſaillies, l'ingénieuſe raillerie & la morale auſtere. On y parle de tout pour que chacun ait quelque choſe à dire ; on n'approfondit point les queſtions de peur d'ennuyer : on les propoſe comme en paſſant, on les traite avec rapidité, la préciſion mene à l'élégance ; chacun dit ſon avis, & l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui ! nul ne défend opiniâtrement le ſien ; on diſpute pour s'éclairer, on s'arrête avant la diſpute, chacun s'inſtruit, chacun s'amuſe, tous s'en vont contents : & le ſage même peut rappor-

ter de ces entretiens des ſujets dignes d'être médités en ſilence.

L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement ſimple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fauſſes démonſtrations de la politeſſe, & des dehors trompeurs que l'uſage du monde exige. Il eſt bien à craindre que celui qui, dès la premiere vue, vous traite comme un ami de vingt ans, ne vous traite au bout de vingt ans comme un inconnu, ſi vous avez quelque ſervice important à lui demander. Quand on voit des hommes diſſipés prendre un intérêt ſi tendre à tant de gens, on préſume volontiers qu'ils n'en prennent à perſonne.

En général, la politeſſe des hommes eſt plus officieuſe, celles des femmes plus careſſante.

J'entre dans des maiſons ouvertes, dont le maître & la maîtreſſe font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux

ſont d'une égale politeſſe, tous deux également pourvus de goût & d'eſprit, tous deux animés du même deſir de recevoir leur monde, & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun ſoin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde & ſe donne mille peines ; il voudroit être tout attention. La femme reſte à ſa place ; un petit cercle ſe raſſemble autour d'elle, & ſemble lui cacher le reſte de l'aſſemblée ; cependant il ne s'y paſſe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en ſort perſonne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéreſſer tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fut agréable, & ſans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'eſt pas plus oublié que le premier. On eſt ſervi, l'on ſe met à table ; l'homme, inſtruit des gens qui ſe conviennent, les placera ſelon ce qu'il ſait ; la femme ſans rien ſavoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux,

dans le maintien toutes les convenances, & chacun ſe trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis pas qu'au ſervice perſonne n'eſt oublié. Le maître de la Maiſon en faiſant la ronde aura pu n'oublier perſonne : mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaiſir & en offre ; en parlant à ſon voiſin elle a l'œil au bout de la table ; elle diſcerne qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'oſe ſe ſervir ou demander, parce qu'il eſt mal-adroit ou timide. En ſortant de table, chacun croit qu'elle n'a ſongé qu'à lui ; tous ne penſent pas qu'elle ait eu le temps de manger un ſeul morceau : mais la vérité eſt qu'elle a mangé plus que perſonne. Quand tout le monde eſt parti, l'on parle de ce qui s'eſt paſſé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec leſquels il s'eſt entretenu. Si ce n'eſt pas toujours là-deſſus que la femme eſt la plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'eſt dit

tout bas à l'autre bout de la ſalle ; elle ſait ce qu'un tel a penſé, à quoi tenoit tel propos ou tel geſte ; il s'eſt fait à peine un mouvement expreſſif, qu'elle n'ait l'interprétation toute prête, & preſque toujours conforme à la vérité.

MAITRES, DOMESTIQUES.

TOUTE maiſon bien ordonnée eſt l'image de l'ame du Maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que par-tout où vous verrez régner la regle ſans triſteſſe, la paix ſans eſclavage, l'abondance ſans profuſion, dites avec confiance ; c'eſt un être heureux qui commande ici.

Un pere de famille qui ſe plaît dans ſa maiſon, a pour prix des ſoins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouiſſance des plus doux ſentiments de la nature. Seul entre tous les mortels,

il eſt maître de ſa propre félicité, parce qu'il eſt heureux comme Dieu même, ſans rien déſirer de plus que ce dont il jouit : comme cet être immenſe il ne ſonge pas à amplifier ſes poſſeſſions, mais à les rendre véritablement ſiennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquiſitions, il s'enrichit en poſſédant mieux ce qu'il a. Il ne jouiſſoit que du revenu de ſes terres, il jouit encore de ſes terres mêmes en préſidant à leur culture & les parcourant ſans ceſſe. Son Domeſtique lui étoit étranger ; il en fait ſon bien, ſon enfant, il ſe l'approprie. Il n'avoit droit que ſur les actions, il s'en donne encore ſur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire ſacré de l'eſtime & des bienfaits.

C'eſt une grande erreur dans l'économie domeſtique ainſi que dans la vie civile de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une ſorte

d'équilibre, comme ſi ce qui ſappe les fondements de l'ordre pouvoit jamais ſervir à l'établir; on ne fait par cette mauvaiſe police que réunir enfin tous les inconvénients. Les vices tolérés dans une maiſon n'y regnent pas ſeuls; laiſſez-en germer un, mille viendront à ſa ſuite.

Dans une maiſon où le Maître eſt ſincérement chéri & reſpecté, tous ſes Domeſtiques ſe regardant comme léſés par des pertes qui le laiſſeroient moins en état de récompenſer un bon Serviteur, ſont également incapables de ſouffrir en ſilence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. C'eſt une police bien ſublime que celle qui ſait transformer ainſi le vil métier d'accuſateur en une fonction de zele, d'intégrité, de courage, auſſi noble ou du moins auſſi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

Le précepte de couvrir les fautes de ſon prochain ne ſe rapporte qu'à celles

qui ne font de tort à perſonne; une injuſtice qu'on voit, qu'on tait & qui bleſſe un tiers, on la commet ſoi-même; & comme ce n'eſt que le ſentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons, s'il n'eſt fripon lui-même. Ces principes, vrais en général d'homme à homme, ſont bien plus rigoureux encore dans la relation étroite du Serviteur au Maître.

Que penſer de ces Maîtres indifférents à tout hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien ſervis, ſans s'embarraſſer au ſurplus de ce que font leurs gens. Ceux qui ne veulent qu'être bien ſervis ne ſauroient l'être long-temps. Les liaiſons trop intimes entre les deux ſexes ne produiſent jamais que du mal. C'eſt des conciliabules qui ſe tiennent chez les Femmes de chambre que ſortent la plupart des déſordres d'un ménage. L'accord des hommes entre eux ni des femmes entre elles n'eſt pas aſſez

ſur pour tirer à conſéquence. Mais c'eſt toujours entre hommes & femmes que s'établiſſent ces ſecrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes.

L'inſolence des Domeſtiques annonce plutôt un Maître vicieux que foible : car rien ne leur donne autant d'audace que la connoiſſance de ſes vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui ſont à leurs yeux autant de diſpenſes d'obéir à un homme qu'ils ne ſauroient plus reſpecter.

Les Valets imitent les Maîtres, & les imitant groſſiérement ils rendent ſenſibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres.

Quand celui qui ne s'embarraſſe pas d'être mépriſé & haï de ſes gens s'en croit pourtant bien ſervi, c'eſt qu'il ſe contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, ſans tenir compte de mille maux ſecrets qu'on lui fait

inceſſamment, & dont il n'apperçoit jamais la ſource. Mais où eſt l'homme aſſez dépourvu d'honneur pour pouvoir ſupporter les dédains de tout ce qui l'environne ? Où eſt la femme aſſez perdue pour n'être plus ſenſible aux outrages ? Combien dans Paris & dans Londres, de Dames ſe croient fo t honorées, qui fondroient en larmes ſi elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur anti-chambre ? Heureuſement pour leur repos elles ſe raſſurent en prenant ces argus pour des imbécilles, & ſe flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Auſſi dans leur mutine obéiſſance ne leur cachent-ils gueres à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & Valets ſentent mutuellement que ce n'eſt pas la peine de ſe faire eſtimer les uns des autres.

En toute choſe l'exemple des Maîtres eſt plus fort que l'autorité, & il n'eſt pas naturel que leurs Domeſtiques

veuillent être plus honnêtes gens qu'eux.

Si on examine de près la police des grandes maiſons, on voit clairement qu'il eſt impoſſible à un Maître qui a vingt Domeſtiques de venir jamais à bout de ſavoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne prendre pas pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela ſeul pourroit dégoûter d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaiſirs de la vie, le plaiſir de la confiance & de l'eſtime eſt perdu pour ces malheureux : ils achetent bien cher tout leur or.



CAMPAGNE.

LE travail de la Campagne eſt agréable à conſidérer, & n'a rien d'aſſez pénible en lui-même pour émouvoir à compaſſion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéreſſant; & puis, c'eſt la premiere vocation de l'homme, il rappelle à l'eſprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reſte point froide à l'aſpect du labourage & des moiſſons. La ſimplicité de la vie paſtorale & champêtre a toujours quelque choſe qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement; inſenſiblement on ſe ſent attendrir ſans ſavoir pourquoi. Ainſi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches, & quoiqu'on l'entende avec un regret

inutile, elle eſt ſi douce qu'on ne l'entend jamais ſans plaiſir.

Les gens de ville ne ſavent pas aimer la Campagne ; ils ne ſavent pas même y être : à peine quand ils y ſont ſavent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaiſirs, il les ignorent ; ils ſont chez eux comme en pays étranger, faut-il s'étonner s'ils s'y déplaiſent !

O temps de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient tendres & modeſtes, où les hommes étoient ſimples & vivoient contents ! O Rachel ! fille charmante & ſi conſtamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'eſclavage ! O douce éleve de Noëmi, heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur ! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des ſoins champêtres. C'eſt là que les graces ſont ſur leur trône, que la ſimplicité les pare, que la gaité les

anime, & qu'il faut les adorer malgré ſoi.

C'eſt une impreſſion générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'obſervent pas tous, que ſur les hautes montagnes où l'air eſt pur & ſubtil, on ſe ſent plus de facilité dans la reſpiration, plus de légéreté dans le corps, plus de ſérénité dans l'eſprit, les plaiſirs y ſont moins ardents, les paſſions plus modérées. Les méditations y prennent je ne ſais quel caractere grand & ſublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne ſais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de ſenſuel. Il ſemble qu'en s'élevant au deſſus du ſéjour des hommes on y laiſſe tous les ſentiments bas & terreſtres, qu'à meſure qu'on approche des régions étherées, l'ame contracte quelque choſe de leur inaltérable pureté. On y eſt grave ſans mélancolie, paiſible ſans indolence, content d'être & de penſer: tous les déſirs trop vifs

s'émoussent ; ils perdent cette pointe aigue qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce, & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, & je suis surpris que des bains de l'air salutaire & bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remedes de la Médecine & de la Morale.

TABLEAU DU LEVER DU SOLEIL.

TRANSPORTONS-NOUS sur un lieu élevé avant que le Soleil se leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au devant de lui. L'incendie augmente, l'Orient paroît

tout en flammes : à leur éclat on attend l'Aſtre long-temps avant qu'il ſe montre : à chaque inſtant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit auſſi-tôt tout l'eſpace : le voile des ténebres s'efface & tombe : l'homme reconnoît ſon ſéjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naiſſant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant rezeau de roſée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiſeaux en cœur ſe réuniſſent & ſaluent de concert le pere de la vie ; en ce moment pas un ſeul ne ſe tait. Leur gazouillement foible encore, eſt plus lent & plus doux que dans le reſte de la journée, il ſe ſent de la langueur d'un paiſible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux ſens une impreſſion de fraîcheur qui ſemble pénétrer juſqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure

d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux n'en laisse aucun de sang-froid.

HISTOIRE.

UN des grands vices de l'Histoire est qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons ; comme elle n'est intéressante que par les révolutions, les catastrophes, tant qu'un peuple croît & prospere dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien ; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant-plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part aux siennes ; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin : toutes nos Histoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples

qui ſe détruiſent, ce qui nous manque eſt celle des peuples qui ſe multiplient; ils ſont aſſez heureux & aſſez ſages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet, nous voyons, même de nos jours, que les Gouvernemens qui ſe conduiſent le mieux, ſont ceux dont on parle le moins.

Il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Hiſtoire, ne ſoient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils ſont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'Hiſtorien, ils ſe moulent ſur ſes intérêts, ils prennent la teinte de ſes préjugés. Qui eſt-ce qui ſait mettre exactement le Lecteur au lieu de la ſcene, pour voir un événement tel qu'il s'eſt paſſé? L'ignorance ou la partialité déguiſent tout. Sans altérer même un trait hiſtorique, en étendant ou reſſerrant des circonſtances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner : Mettez un même objet à divers point de vue, à peine paroîtra-

t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du ſpectateur

L'Hiſtoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne ſaiſit ceux-ci que dans certains moments choiſis, dans leurs vetements de parade; elle n'expoſe que l'homme public qui s'eſt arrangé pour être vu. Elle ne le ſuit point dans ſa maiſon, dans ſon cabinet, dans ſa famille, au milieu de ſes amis, elle ne le peint que quand il repréſente; c'eſt bien plus ſon habit que ſa perſonne qu'elle peint.

La lecture des vies particulieres eſt préférable pour commencer l'étude du cœur humain; car alors l'homme a beau ſe dérober, l'Hiſtorien le pourſuit par-tout; il ne lui laiſſe aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du Spectateur, & c'eſt quand l'un croit mieux ſe cacher, que l'autre le fait mieux connoître. " Ceux, ,, dit Montagne, qui écrivent les vies, ,, d'autant qu'ils s'amuſent plus aux

„ conſeils qu'aux événements; plus à ce „ qui ſe paſſe au dedans, qu'à ce qui „ arrive au dehors ; ceux-là me ſont „ plus propres : voilà pourquoi c'eſt „ mon homme que Plutarque „.

Il eſt vrai que le génie des hommes aſſemblés ou des peuples eſt fort différent du caractere de l'homme en particulier, & que ce ſeroit connoître très imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner auſſi dans la multitude ; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchants de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Les anciens Hiſtoriens ſont remplis de vues dont on pourroit faire uſage quand même les faits qui les préſentent ſeroient faux : mais nous ne ſavons tirer aucun vrai parti de l'Hiſtoire ; la critique d'érudition abſorbe tout, com-

me s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai, pouvu qu'on en pût tirer une instruction utile. Les hommes sensés doivent regarder l'Histoire comme un tissu de Fable dont la morale est très appropriée au cœur humain.

VOYAGES.

IL y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet est toujours celui des curieux, l'autre n'est pour eux qu'accessoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philosopher. L'enfant observe les choses, en attendant qu'il puisse observer les hommes. L'homme doit commencer par observer ses semblables, & puis il observe les choses s'il en a le temps.

Quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes ne con-

noît que les gens avec lesquels il a vécu.

Pour étudier les hommes faut-ilp arcourir la terre entiere ? Faut-il aller au Japon observer les Européens ? Pour connoître l'espece faut-il connoître tous les individus ? Non, il y a des hommes qui se ressemblent si fort, que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix François les a tous vus; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque nation a son caractere propre & spécifique qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François connoît les François.

De tous les peuples du monde le François est celui qui voyage le plus; mais plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a

des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe, celui qui en voit le plus les connoît le moins. L'Anglois voyage aussi, mais d'une autre maniere; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La Noblesse Angloise voyage, la Noblesse Françoise ne voyage point: le peuple François voyage, le peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vue d'intérêts dans leurs voyages: mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres nations, si ce n'est par le commerce, & les mains pleines; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent

mieux

mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux; ils en ont même plus que personne; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guere que les Espagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les artistes du pays, qu'un Anglois en fait dessiner quelque antique, & qu'un Allemand porte son *album* chez tous les savants, l'Espagnol étudie en silence le

gouvernement, les mœurs, la police, & il eſt le ſeul des quatre qui de retour chez lui rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à ſon pays.

Les anciens voyageoient peu, liſoient peu, faiſoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous reſtent d'eux, qu'ils s'obſervoient mieux les uns les autres que nous n'obſervons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le ſeul Poëte qui nous tranſporte dans le pays qu'il décrit, on ne peut refuſer à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans ſon hiſtoire, quoiqu'elle ſoit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrits les Germains de ſon temps, qu'aucun écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire ancienne connoiſſent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les

Gaulois, les Perſes, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ſes voiſins.

Il faut avouer auſſi, que les caracteres originaux des peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les peuples ſe confondent, on voit peu-à-peu diſparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque nation reſtoit plus renfermée en elle-même, il y avoit moins de communication, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaiſons politiques & civiles de peuple à peuple; point tant de ces tracaſſeries royales appellées négociations, point d'ambaſſadeurs ordinaires ou réſidents continuellement; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même qui s'y ſervoit d'étrangers, ou par des gens mépriſés qui ne

donnoient le ton à perſonne, & ne rapprochoient point les nations. Il y a cent fois plus de liaiſon maintenant entre l'Europe & l'Aſie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Eſpagne : l'Europe ſeule étoit plus éparſe que la terre entiere ne l'eſt aujourd'hui.

Ajoutez à cela, que les anciens peuples ſe regardant la plupart comme Autocthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis aſſez long-temps, pour avoir perdu la mémoire des ſiecles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laiſſé le temps au climat de faire ſur eux des impreſſions durables; au lieu que parmi nous, après les invaſions des Romains, les récentes émigrations des barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui, ne ſont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois; les Grecs ne ſont plus ces beaux hommes faits pour ſervir de modéles à l'art; la figure des Romains eux-

mêmes a changé de caractere, ainſi que leur naturel : les Perſans originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du ſang Circaſſien. Les Européens ne ſont plus Gaulois, Germains, Iberiens, Allobroges; il ne ſont tous que des Scithes diverſement dégénérés, quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques diſtinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement de peuple à peuple les tempéraments, les figures, les mœurs, les caracteres, que tout cela ne peut ſe marquer de nos jours, où l'inconſtance Européenne ne laiſſe à nulle cauſe naturelle le temps de faire ſes impreſſions, & où les forêts abattues, les marais deſſéchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laiſſent plus, même au phyſique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de ſemblables réflexions ſe preſſeroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctéſias, Pline, pour avoir repréſenté les habitants de divers pays, avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fuſſent reſtés les mêmes. Si nous pouvions conſidérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvaſſions plus variées de ſiecle à ſiecle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation?

En même temps que les obſervations deviennent plus difficiles, elles ſe font plus négligemment & plus mal; c'eſt une autre raiſon du peu de ſuccès de nos recherches dans l'hiſtoire naturelle du Genre Humain. L'inſtruction qu'on retire des Voyages ſe rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet

objet eſt un ſyſtême de philoſophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet eſt l'intérêt, il abſorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce & les arts, qui ſe mêlent & confondent les peuples, les empêchent auſſi de s'étudier. Quand ils ſavent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à ſavoir ?

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes, s'il en a le temps.

Pour parvenir à la connoiſſance des peuples, il faut commencer par tout obſerver dans le premier où l'on ſe trou-

ve, aſſigner enſuite les différences à meſure que l'on parcourt les autres pays, comparer, par exemple, la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier ſur un ſaule, ou le palmier ſur le ſapin, & attendre à juger du premier peuple obſervé qu'on ait obſervé tous les autres.

Les Voyages ne conviennent qu'à très peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les Voyages pouſſent le naturel vers ſa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, eſt, à ſon retour, ce qu'il ſera toute ſa vie.



HOMME.

DANS l'état où ſont déſormais les choſes un homme abandonné dès ſa naiſſance à lui-même parmi les autres, ſeroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la néceſſité, l'exemple, toutes les inſtitutions ſociales dans leſquelles nous nous trouvons ſubmergés, étoufferoient en lui la nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y ſeroit comme un arbriſſeau que le hazard fait naître au milieu d'un chemin, & que les paſſants font bientôt périr en le heurtant de toutes parts, & le pliant dans tous les ſens.

On façonne les plantes par la culture, & les Hommes par l'éducation. Si l'homme naiſſoit grand & fort, ſa taille & ſa force lui ſeroient inutiles, juſqu'à ce qu'il eût appris à s'en ſervir : elles lui ſeroient préjudiciables, en empê-

chant les autres de ſonger à l'aſſiſter ; & abandonné à lui-même, il mourroit de miſere avant d'avoir connu ſes beſoins. On ſe plaint de l'état de l'enfance ; on ne voit pas que la race humaine eût péri, ſi l'homme n'eût commencé par être enfant.

Suppoſons qu'un enfant eût à ſa naiſſance, la ſtature & la force d'un homme fait, qu'il ſortît, pour ainſi dire, du ſein de ſa mere, comme Pallas du cerveau de Jupiter ; cet homme-enfant ſeroit un parfait imbécille, un automate, une ſtatue immobile & preſque inſenſible. Il ne verroit rien, il n'entendroit rien, il ne connoîtroit perſonne, il ne ſauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit beſoin de voir. Non ſeulement il n'appercevroit aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du ſens qui le lui feroit appercevoir ; les couleurs ne ſeroient point dans ſes yeux, les ſons ne ſeroient point dans ſes oreilles, les

corps qu'il toucheroit ne feroient point fur le fien, il ne fauroit pas même qu'il en a un : le contact de fes mains feroit dans fon cerveau ; toutes fes fenfations fe réuniroient dans un feul point ; il n'exifteroit que dans le commun *fenforium*, il n'auroit qu'une feule idée, favoir celle du *moi*, à laquelle il rapporteroit toutes fes fenfations, & cette idée, ou plutôt ce fentiment, feroit la feule chofe qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Le fort de l'homme eft de fouffrir dans tous les temps ; le foin même de fa confervation eft attaché à la peine. Heureux de ne connoître dans fon enfance que des maux phyfiques ! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne fe tue point pour les douleurs de la goutte ; il n'y a guere que celles de l'ame qui produifent le défefpoir. Nous plaignons le fort de l'en-

fance, & c'eſt le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

Tant que les hommes ſe contenterent de leurs cabanes ruſtiques; tant qu'ils ſe bornerent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à ſe parer de plumes & de coquillages, à ſe peindre le corps de diverſes couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs & leurs fleches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs, ou quelques groſſiers inſtruments de muſique; en un mot, tant qu'ils ne s'appliquerent qu'à des ouvrages qu'un ſeul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas beſoin du concours de pluſieurs mains, ils vécurent libres, ſains, bons & heureux, autant qu'ils pouvoient l'être par leur nature, & continuerent à jouir entr'eux des douceurs d'un commerce indépendant: mais dès l'inſtant qu'un Homme eût beſoin du ſecours d'un autre; dès qu'on

s'apperçut qu'il étoit utile à un ſeul d'avoir des proviſions pour deux, l'égalité diſparut, la propriété s'introduiſit, le travail devint néceſſaire; & les vaſtes forêts ſe changerent en des campagnes riantes, qu'il fallut arroſer de la ſueur des Hommes, & dans leſquelles on vit bientôt l'eſclavage & la miſere germer & croître avec les moiſſons.

La métallurgie & l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produiſit cette grande révolution. Pour le poëte c'eſt l'or & l'argent; mais pour le philoſophe, ce ſont le fer & le bled qui ont civiliſé les Hommes, & perdu le genre humain.

Les hommes, ne ſont point faits pour être entaſſés en fourmillieres, mais épars ſur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus il ſe raſſemblent, plus ils ſe corrompent. Les infirmités du corps, ainſi que les vices de l'ame, ſont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme eſt de tous les animaux, celui qui

peut le moins vivre en troupeaux. Des Hommes entassés comme des moutons périroient tous en très peu de temps. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai au propre, qu'au figuré.

S'il ne s'agissoit que de montrer aux jeunes gens l'Homme par son masque, on n'auroit pas besoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reste; mais puisque le masque n'est pas l'Homme, & qu'il ne faut pas que son vernis les séduise, leur peignant les Hommes, peignez-les leur tels qu'ils sont, non pas afin qu'ils les haïssent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas ressembler. C'est, à mon gré, le sentiment le mieux entendu, que l'Homme puisse avoir sur son espece.

L'Être suprême a voulu faire en tout honneur à l'espece humaine; en donnant à l'Homme des penchans sans mesure, il lui donne en même temps la [illegible] qui les regle, afin qu'il soit libre & [illegible]

commande à lui-même ; en le livrant à des paſſions immodérées ; il joint à ces paſſions la raiſon pour les gouverner : en livrant la femme à des déſirs illimités, il joint à ces déſirs la pudeur pour les contenir. Pour ſurcroit, il ajoute encore une récompenſe actuelle au bon uſage de ſes facultés, ſavoir le goût qu'on prend aux choſes honnêtes lorſqu'on en fait la regle de ſes actions.

Les Hommes diſent que la vie eſt courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne ſachant pas l'employer, ils ſe plaignent de la rapidité du temps ; & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en ſépare ; l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain ; l'autre à dix ans de là ; nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'eſt content de l'heure préſente, tous la trouvent trop lente à paſſer.

Mortels, ne ceſſerez-vous jamais de

calomnier la nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré ? S'il est un seul entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses désirs pour ne jamais souhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'estimera pas trop courte : vivre & jouir seront pour lui la même chose ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

ÉTUDE DE L'HOMME.

UN cœur droit est le premier organe de la vérité ; celui qui n'a rien senti ne sait rien apprendre ; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un vain savoir & de stériles connoissances, parce que le vrai rapport des choses à l'homme, qui est sa principale science, lui demeure toujours caché. Mais c'est se borner à la pre-

miere moitié de cette ſcience que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choſes entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'eſt peu de connoître les paſſions humaines, ſi l'on n'en ſait apprécier les objets; & cette ſeconde étude ne peut ſe faire que dans le calme de la méditation.

La jeuneſſe du ſage eſt le temps de ſes expériences, ſes paſſions en ſont les inſtruments; mais après avoir appliqué ſon ame aux objets extérieurs pour les ſentir, il la retire au dedans de lui pour les conſidérer, les comparer, les connoître.

LIBERTÉ DE L'HOMME.

NUL être matériel n'eſt actif par lui-même, & moi je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens, & ce ſentiment qui parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel

les autres agissent, & qui agit sur eux; cette action réciproque n'est pas douteuse; mais ma volonté est indépendante de mes sens, je consens ou je résiste, je succombe ou je suis vainqueur, & je sens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux sensations, j'agis selon l'impulsion des objets externes. Quand je me reproche cette foiblesse, je n'écoute que ma volonté; je suis esclave par mes vices, & libre par mes remords; le sentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.



GRANDEUR DE L'HOMME.

L'HOMME eſt le roi de la terre qu'il habite; car non-ſeulement il domte tous les animaux, non-ſeulement il diſpoſe des éléments par ſon induſtrie; mais lui ſeul ſur la terre en ſait diſpoſer, & il s'approprie encore par la contemplation, les aſtres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal ſur la terre qui ſache faire uſage du feu, & qui ſache admirer le ſoleil. Quoi! je puis obſerver, connoître les êtres & leurs rapports; je puis ſentir ce que c'eſt qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes? Ame abjecte, c'eſt ta triſte philoſophie qui te rend ſemblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'avillir; ton génie dépoſe contre

tes principes, ton cœur bienfaiſant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

FOIBLESSE DE L'HOMME.

QUAND on dit que l'Homme eſt foible, que veut-on dire? Ce mot de foibleſſe indique un rapport; un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force paſſe les beſoins, fût-il un inſecte, un ver, eſt un être fort; celui dont les beſoins paſſent la force, fût-il un éléphant, un lion, fût-il un conquérant, un héros, fût-il un Dieu, c'eſt un être foible. L'Ange rebelle qui méconnut ſa nature, étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix ſelon la ſienne. L'Homme eſt très fort quand il ſe contente d'être ce qu'il eſt: il eſt très foible quand il veut s'élever au deſſus de l'humanité.

N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces; vous les diminuez, au contraire, si votre orgueil s'étend plus qu'elles. Mesurons le rayon de notre sphere, & restons au centre, comme l'insecte au milieu de sa toile : nous nous suffirons toujours à nous-mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foiblesse; car nous ne la sentirons jamais.

SAGESSE HUMAINE.

LE grand défaut de la Sagesse Humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, & par un moment de la vie entiere. On se sent ferme un instant & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit

n'avoir plus à craindre un piége une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est, je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit, je suis brave, ne sait ce qu'il sera demain, & tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raisonnements doivent être insensés devant l'être pour qui les temps n'ont point de succession, ni les lieux de distance ! Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu nos jugements seront tout contraires, & ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui, sans savoir s'il nous conviendra demain ; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui sait, si nous aimerons ce que nous

aimons, ſi nous voudrons ce que nous voulons, ſi nous ſerons ce que nous ſommes, ſi les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & ſi nous ne trouverons pas notre miſere dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur? Montrez-moi la regle de la ſageſſe humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais ſi la meilleure leçon eſt de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point, & faiſons ce qu'elle nous inſpire.

HOMME SAUVAGE.

LES deſirs de l'Homme ſauvage ne paſſent pas ſes beſoins phyſiques : les ſeuls biens qu'il connoiſſe dans l'univers ſont la nourriture, une femelle & le repos; les ſeuls maux qu'il craigne, ſont la douleur & non la mort; car jamais l'animal ne ſaura ce que c'eſt que

mourir ; & la connoiſſance de la mort & de ſes terreurs, eſt une des premieres acquiſitions que l'Homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

Seul, oiſif, & toujours voiſin du danger, l'Homme ſauvage doit aimer à dormir, & avoir le ſommeil leger comme les animaux qui penſant peu, dorment, pour ainſi dire, tout le temps qu'ils ne penſent point. Sa propre conſervation faiſant preſque ſon unique ſoin, ſes facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque & la défenſe, ſoit pour ſubjuguer ſa proie, ſoit pour ſe garantir d'être celle d'un autre animal : au contraire, les organes qui ne ſe perfectionnent que par la molleſſe & la ſenſualité, doivent reſter dans un état de groſſiéreté, qui exclut en lui toute eſpece de délicateſſe ; & ſes ſens ſe trouvant partagés ſur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudeſſe extrême,

la

la vue, l'ouïe & l'odorat de la plus grande ſubtilité. Tel eſt l'état animal en général, & c'eſt auſſi, ſelon le rapport des voyageurs, celui de la plupart des peuples ſauvages.

Le corps de l'Homme ſauvage étant le ſeul inſtrument qu'il connoiſſe, il l'emploie à divers uſages, dont, par le défaut d'exercice, les nôtres ſont incapables; & c'eſt notre induſtrie qui nous ôte la force & l'agilité que la néceſſité oblige d'acquérir. S'il avoit eu une hache, ſon poignet romproit-il de ſi fortes branches? S'il avoit eu une fronde, lanceroit-il de la main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle, grimperoit-il ſi légérement ſur un arbre? S'il avoit eu un cheval, ſeroit-il ſi vîte à la courſe? Laiſſez à l'Homme civiliſé le temps de raſſembler toutes ſes machines autour de lui; on ne peut douter qu'il ne ſurmonte facilement l'Homme ſauvage: mais ſi vous voulez voir un combat plus inégal encore,

mettez-les nus & désarmés vis-à-vis l'un de l'autre ; & vous connoîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout évènement, & de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec soi.

Il y a deux sortes d'Hommes dont les corps sont dans un exercice continuel, & qui sûrement songent aussi peu les uns que les autres à cultiver leur ame ; savoir, les paysans & les sauvages. Les premiers sont rustiques, grossiers, mal-adroits, les autres connus par leur grand sens, le sont encore par la subtilité de leur esprit : généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un paysan, ni rien de plus fin qu'un sauvage. D'où vient cette différence ? C'est que le premier faisant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vu faire à son pere, ou ce qu'il a fait lui-même dès sa jeunesse, ne va jamais que par routine ; & dans sa vie presqu'au-

tomate, occupé ſans ceſſe des mêmes travaux, l'habitude & l'obéiſſance lui tiennent lieu de raiſon.

Pour le ſauvage, c'eſt autre choſe; n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche preſcrite, n'obéiſſant à perſonne, ſans autre loi que ſa volonté, il eſt forcé de raiſonner à chaque action de ſa vie; il ne fait pas un mouvement, pas un pas, ſans en avoir d'avance enviſagé les ſuites. Ainſi, plus ſon corps s'exerce, plus ſon eſprit s'éclaire; ſa force & ſa raiſon croiſſent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

HOMME CIVIL.

LE paſſage de l'état de nature à l'état civil a produit dans l'Homme un changement très remarquable, en ſubſtituant dans ſa conduite la juſtice à l'inſtinct, & donnant à ſes actions la moralité qui leur manquoit auparavant. C'eſt alors

ſeulement que la voix du devoir ſuccédant à l'impulſion phyſique, & le droit à l'appetit, l'Homme, qui juſques-là n'avoit regardé que lui-même, ſe voit forcé d'agir ſur d'autres principes, & de conſulter ſa raiſon avant d'écouter ſes penchants. Quoiqu'il ſe prive dans cet état de pluſieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de ſi grands, ſes facultés s'exercent & ſe développent, ſes idées s'étendent, ſes ſentiments s'ennobliſſent, ſon ame toute entiere s'éleve à tel point, que ſi les abus de cette nouvelle condition ne le dégradoient ſouvent au deſſous de celle dont il eſt ſorti, il devroit benir ſans ceſſe l'inſtant heureux qui l'en arracha pour jamais, & qui, d'un animal ſtupide & borné, fit un être intelligent & un homme.

Où eſt l'Homme de bien qui ne doit rien à ſon pays? Quel qu'il ſoit, il lui doit ce qu'il y a de plus précieux pour l'Homme, la moralité de ſes actions &

l'amour de la vertu. Né dans le fond d'un bois, il eût vécu plus heureux & plus libre ; mais n'ayant rien à combattre pour suivre ses penchants, il eût été bon sans mérite, il n'eût point été vertueux, & maintenant il sait l'être malgré ses passions. La seule apparence de l'ordre le porte à le connoître, à l'aimer. Le bien public, qui ne sert que de prétexte aux autres, est pour lui seul un motif réel. Il apprend à se combattre, à se vaincre, à sacrifier son intérêt à l'intérêt commun. Il n'est pas vrai qu'il ne tire aucun profit des loix ; elles lui donnent le courage d'être juste, même parmi les méchants. Il n'est pas vrai qu'elles ne l'ont pas rendu libre, elles lui ont appris à régner sur lui.



DIFFÉRENCE DE L'HOMME POLICÉ ET DE L'HOMME SAUVAGE.

L'HOMME Sauvage & l'Homme Policé, different tellement par le fond du cœur & des inclinations, que ce qui fait le bonheur ſuprême de l'un, réduiroit l'autre au déſeſpoir. Le premier ne reſpire que le repos & la liberté, il ne veut que vivre & reſter oiſif, & l'ataraxie même du ſtoïcien n'approche pas de ſa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire, le citoyen toujours actif ſue, s'agite, ſe tourmente ſans ceſſe pour chercher des occupations encore plus laborieuſes : il travaille juſqu'à la mort, il y court même pour ſe mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait ſa cour aux grands

qu'il hait, & aux riches qu'il méprise; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir; il se vante orgueilleusement de sa bassesse & de leur protection; & fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles & enviés d'un Ministre Européen! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire?

Le Sauvage vit en lui-même, l'homme sociable toujours hors de lui, ne sait vivre que dans l'opinion des autres; & c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence.

L'Homme sauvage quand il a dîné, est en paix avec toute la nature, & l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas, il

n'en vient jamais au coups ſans avoir auparavánt comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs ſa ſubſiſtance ; & comme l'orgueil ne ſe mêle pas du combat, il ſe termine par quelques coups de poing ; le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, & tout eſt pacifié. Mais chez l'Homme en ſociété, ce ſont bien d'autres affaires ; il s'agit premiérement de pourvoir au néceſſaire & puis au ſuperflu, enſuite viennent les délices, & puis les immenſes richeſſes, & puis des ſujets, & puis des eſclaves ; il n'a pas un moment de relâche ; ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que moins les beſoins ſont naturels & preſſants, plus les paſſions augmentent, & qui pis eſt, le pouvoir de les ſatisfaire, de ſorte qu'après de longues proſpérités, après avoir englouti bien des tréſors & déſolé bien des hommes, mon héros finira par tout égorger, juſqu'à ce qu'il ſoit l'unique maître de l'univers. Tel eſt en

abrégé le tableau moral, ſinon de la vie humaine, au moins des prétentions ſecretes du cœur de tout homme civiliſé.

L'HOMME COMPARÉ À L'ANIMAL.

JE ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuſe, à qui la nature a donné des ſens pour ſe remonter elle-même, & pour ſe garantir, juſqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'apperçois préciſément les mêmes choſes dans la machine humaine, avec cette différence que la nature ſeule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'Homme concourt aux ſiennes, en qualité d'agent libre. L'un choiſit ou rejette par inſtinct, & l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la regle qui lui eſt preſcrite,

même quand il lui feroit avantageux de le faire, & que l'Homme s'en écarte fouvent à fon préjudice. C'eft ainfi qu'un pigeon mourroit de faim près d'un baffin rempli de viandes, & un chat fur un tas de fruits ou de grains, quoique l'un & l'autre pût très bien fe nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'étoit avifé d'en effayer : c'eft ainfi que les Hommes diffolus fe livrent à des excès, qui leur caufent la fievre & la mort; parce que l'efprit déprave les fens, & que la volonté parle encore quand la nature fe tait.

Tout animal a des idées, puifqu'il a des fens; il combine même fes idées, jufqu'à un certain point, & l'Homme ne differe à cet égard de la bête, que du plus au moins. Quelques philofophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel Homme à tel Homme, que de tel Homme à telle Bête; ce n'eft donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la diftinction fpéci-

fique de l'Homme, que ſa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, & la bête obéit. L'Homme éprouve la même impreſſion, mais il ſe reconnoît libre d'acquieſcer, ou de réſiſter; & c'eſt ſur-tout dans la conſiance de cette liberté que ſe montre la ſpiritualité de ſon ame : car la phyſique explique en quelque maniere le méchaniſme des ſens, & la formation des idées : mais dans la puiſſance de vouloir, ou plutôt de choiſir, & dans le ſentiment de cette puiſſance, on ne trouve que des actes purement ſpirituels, dont on n'explique rien par les loix de la méchanique.

Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces queſtions, laiſſeroient quelque lieu de diſputer ſur cette différence de l'Homme & de l'Animal, il y a une autre qualité très ſpécifique qui les diſtingue, & ſur laquelle il ne peut y avoir de conteſtation, c'eſt la faculté de ſe perfectionner; faculté qui,

à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, & réside parmi nous tant dans l'espece, que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, & son espece, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la premiere année de ces mille ans. Pourquoi l'Homme seul est-il sujet à devenir imbécille? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, & que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis & qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'Homme reperdant par la vieillesse ou d'autres accidents, tout ce que la *perfectibilité* lui avoit fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même?



FEMME.

LA Femme eſt faite ſpécialement pour plaire à l'homme : ſi l'homme doit lui plaire à ſon tour, c'eſt d'une néceſſité moins directe : ſon mérite eſt dans ſa puiſſance, il plaît par cela ſeul qu'il eſt fort. Ce n'eſt pas ici la loi de l'amour, j'en conviens ; mais c'eſt celle de la nature, antérieure à l'amour même.

La rigidité des devoirs relatifs des deux ſexes n'eſt, ni ne peut être la même. Quand la Femme ſe plaint là-deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort ; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du préjugé, mais de la raiſon : c'eſt à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfants d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'eſt permis à perſonne de violer ſa foi, & tout mari infidele qui prive ſa

Femme du ſeul prix des auſteres devoirs de ſon ſexe eſt un homme injuſte & barbare : mais la Femme infidele fait plus ; elle diſſout la famille, & briſe tous les liens de la nature ; en donnant à l'homme des enfants qui ne ſont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel déſordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il eſt un état affreux au monde, c'eſt celui d'un malheureux pere, qui, ſans confiance en ſa femme, n'oſe ſe livrer aux plus doux ſentiments de ſon cœur, qui doute en embraſſant ſon enfant s'il n'embraſſe point l'enfant d'un autre, le gage de ſon déshonneur, le raviſſeur du bien de ſes propres enfants. Qu'eſt-ce alors que la famille, ſi ce n'eſt une ſociété d'ennemis ſecrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entre-aimer ?

Les anciens avoient en général un très grand reſpect pour les femmes ;

mais ils marquoient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du public, & croyoient honorer leur modestie, en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le pays, où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on parloit le moins des Femmes; & que la Femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est sur ce principe qu'un Spartiate, entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une dame de sa connoissance, l'interrompit en colere : ne cesseras-tu point, lui dit-il, de médire d'une Femme de bien? De là, venoit encore que, dans leur comédie, les rolles d'amoureuses & de filles à marier ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modestie du sexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille sur la scene, seulement en représentation. En un mot, l'image du

vice à découvert, les choquoient moins que celle de la pudeur offensée.

Chez nous, au contraire, la Femme la plus estimée est celle qui fait le plus de bruit; de qui l'on parle le plus; qu'on voit le plus dans le monde; chez qui l'on dîne le plus souvent; qui donne le plus impérieusement le ton; qui juge, tranche, décide, prononce, assigne aux talents, au mérite, aux vertus, leurs degrés & leurs places; & dont lès humbles savants mendient le plus bassement la faveur. Sur la scene, c'est pis encore. Au fond, dans le monde elles ne savent rien, quoiqu'elles jugent de tout; mais au Théâtre, savantes du savoir des hommes, philosophes, grace aux Auteurs, elles écrasent notre sexe de ses propres talents, & les imbéciles spectateurs vont bonnement apprendre des Femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Tout cela dans le vrai, c'est se moquer d'elles, c'est les taxer d'une vanité puérile; & je ne doute pas que les

plus ſages n'en ſoient indignées. Parcourez la plupart des pieces modernes : c'eſt toujours une Femme qui ſait tout, qui apprend tout aux hommes ; c'eſt toujours la Dame de cour qui fait dire le catéchiſme au petit jean de ſaintré. Un enfant ne ſauroit ſe nourrir de ſon pain, s'il n'eſt coupé par ſa gouvernante. Voilà l'image de ce qui ſe paſſe aux nouvelles piéces. La Bonne eſt ſur le Théâtre, & les enfants ſont dans le Parterre.

La premiere & la plus importante qualité d'une femme eſt la douceur : faite pour obéir à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de vices, & toujours ſi plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à ſouffrir même l'injuſtice, & à ſupporter les torts d'un mari ſans ſe plaindre ; ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des Femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les

mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là, qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point insinuantes & persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce, pour dire des injures, il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent, elles s'oublient ; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop doux peut rendre une Femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une Femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

La Femme a tout contre elle, nos défauts, sa timidité, sa foiblesse ; elle n'a pour elle que son art & sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un & l'autre ? Mais la beauté n'est pas générale ; elle

périt par mille accidents; elle passe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe; non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse; mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre, & de se prévaloir de nos propres avantages.

Les Femmes ont la langue flexible; elles parlent plutôt, plus aisément & plus agréablement que les hommes; on les accuse aussi de parler davantage: cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge: la bouche & les yeux ont chez elles la même activité, & par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la Femme dit ce qui plaît: l'un pour parler a besoin de connoissance, & l'autre de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

Les Femmes ne ſont pas faites pour courir ; quand elles fuyent, c'eſt pour être atteintes. La courſe n'eſt pas la ſeule choſe qu'elles faſſent mal adroitement ; mais c'eſt la ſeule qu'elles faſſent de mauvaiſe grace : leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude riſible, & les hauts talons ſur leſquels elles ſont juchées, les font paroître autant de ſauterelles qui voudroient courir ſans ſauter.

La recherche des vérités abſtraites & ſpéculatives, des principes, des axiomes dans les ſciences, tout ce qui tend à généraliſer les idées n'eſt point du reſſort des Femmes ; leurs études doivent ſe rapporter toutes à la pratique ; c'eſt à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'eſt à elles de faire les obſervations qui ménent l'homme à l'etabliſſement des principes. Toutes les réflexions des Femmes, en ce qui ne tient pas immédiate-

ment à leurs devoirs, doivent tendre a l'étude des hommes ou aux connoiſſances agréables qui n'ont que le goût pour objet ; car quant aux ouvrages de génie ils paſſent leur portée ; elles n'ont pas, non plus, aſſez de juſteſſe & d'attention pour réuſſir aux ſciences exactes, & quant aux connoiſſances phyſiques, c'eſt à celui des deux qui eſt le plus agiſſant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'eſt à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres ſenſibles & des loix de la nature. La Femme, qui eſt foible & qui ne voit rien au dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour ſuppléer à ſa foibleſſe, & ces mobiles ſont les paſſions de l'homme. Sa méchanique à elle eſt plus forte que la nôtre, tous ſes leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que ſon ſexe ne peut faire par lui-même & qui lui eſt néceſſaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le

faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentiments par leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentiments qu'il lui plaît, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'est aux Femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en systême. La Femme a plus d'esprit, & l'homme plus de génie ; la Femme observe, & l'homme raisonne ; de ce concours résultent la lumiere la plus claire & la science la plus complette

que puiſſe acquérir de lui-même l'eſprit humain, la plus ſûre connoiſſance, en un mot, de ſoi & des autres qui ſoit à la portée de notre eſpece.

Le monde eſt le livre des Femmes; quand elles y liſent mal, c'eſt leur faute, ou quelque paſſion les aveugle.

La raiſon des Femmes eſt une raiſon pratique qui leur fait trouver très habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin.

Les Femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes; étant ſur la défenſive preſque dès leur enfance & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur ſont néceſſairement plutôt connus.

Si la raiſon d'ordinaire eſt plus foible & s'éteint plutôt chez les Femmes, elle eſt auſſi plutôt formée, comme un frêle tourneſol croît & meurt avant un chêne.

La préſence d'eſprit, la pénétration,

les obſervations fines ſont la ſcience des Femmes ; l'habileté de s'en prévaloir eſt leur talent.

Femmes! Femmes ! objets chers & funeſtes , que la nature orna pour notre ſupplice , qui puniſſez quand on vous brave , qui pourſuivez quand on vous craint , dont la haine & l'amour ſont également nuiſibles , & qu'on ne peut ni rechercher , ni fuir impunément ! beauté , charme , attrait , ſimpatie ! être ou chimere inconcevable , abîme de douleurs & de voluptés ! beauté , plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître , malheureux qui ſe livre à ton calme trompeur ! c'eſt toi qui produit les tempêtes qui tourmentent le genre humain.



FILLES.

FILLES.

LES Filles doivent être vigilantes & laborieuſes ; ce n'eſt pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, ſi c'en eſt un pour elle, eſt inſéparable de leur ſexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en ſouffrir de bien plus cruels. Elles ſeront toute leur vie aſſervies à la gêne la plus continuelle & la plus ſevere, qui eſt celle des bienſéances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien, à domter toutes leurs fantaiſies pour les ſoumettre aux volontés d'autrui.

Une petite Fille qui aimera ſa mere ou ſa mie, travaillera tout le jour à ſes côtés ſans ennui : le babil ſeul la dédommagera de toute ſa gêne. Mais ſi celle qui la gouverne lui eſt inſupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce

qu'elle fera ſous ſes yeux. Il eſt très-difficile que celles qui ne ſe plaiſent pas avec leurs meres, plus qu'avec perſonne au monde, puiſſent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais ſentiments, il faut les étudier, & non pas ſe fier à ce qu'elles diſent; car elles ſont flatteuſes, diſſimulées, & ſavent de bonne heure ſe déguiſer.

La premiere choſe que remarquent en grandiſſant les jeunes perſonnes, c'eſt que tous les agréments de la parure ne leur ſuffiſent point, ſi elles n'en ont qui ſoient à elles. On ne peut jamais ſe donner la beauté, & l'on n'eſt pas ſi-tôt en état d'acquérir la coquetterie; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ſes geſtes, un accent flatteur à ſa voix, à compoſer ſon maintient, à marcher avec légéreté, à prendre des attitudes gracieuſes & à choiſir par-tout ſes avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre; les bras ſe développent, la démarche s'aſſure,

& l'on s'apperçoit que, de quelque maniere qu'on ſoit miſe, il y a un art de ſe faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus ſeulement d'aiguille & d'induſtrie ; de nouveaux talents ſe préſentent, & font déjà ſentir leur utilité.

En France, les Filles vivent dans des couvents, & les femmes courent le monde. Chez les anciens c'étoit tout le contraire : les Filles avoient beaucoup de jeux & de fêtes publiques : les femmes vivoient retirées. Cet uſage étoit plus raiſonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une ſorte de coquetterie eſt permiſe aux Filles à marier, s'amuſer eſt leur grande affaire. Les femmes ont d'autres ſoins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher ; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureuſement elles donnent le ton.

Il eſt indigne d'un homme d'honneur d'abuſer de la ſimplicité d'une jeune Fille, pour uſurper en ſecret les mêmes

liberté qu'elle peut souffrir devant tout le monde. Car on sait ce que la bienséance peut tolérer en public ; mais on ignore où s'arrête dans l'ombre du mystere, celui qui se fait seul juge de ses fantaisies.

Voulez-vous inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes ? Sans leur dire incessamment, soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, & vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir ; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractere de leurs Amants. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite ; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles ; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison : faites-leur sentir que l'empire de leur sexe & tous-

ſes avantages ne tiennent pas ſeulement à ſa bonne conduite, à ſes mœurs, mais encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de priſe ſur des ames viles & baſſes, & qu'on ne ſait ſervir ſa maîtreſſe que comme on ſait ſervir la vertu. Soyez ſûre qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inſpirerez un dégoût ſincere; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriſer, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, averſion pour leurs ſentiments, dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner ſur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes.

Les femmes ne ceſſent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amuſons ſans ceſſe à des puérilités pour reſter plus facilement les maîtres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur repro-

chons. Quelle folie! & depuis quand ſont-ce les hommes qui ſe mêlent de l'éducation des Filles? Qui eſt-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît? Elles n'ont point de colleges : grand malheur! Eh! plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils ſeroient plus ſenſément & plus honnêtement élevés! Force-t-on vos Filles à perdre leur temps en niaiſeries? Leur fait-on malgré elles paſſer la moitié de leur vie à leur toilette à votre exemple? Vous empêche-t-on de les inſtruire & faire inſtruire à votre gré? Eſt-ce notre faute ſi elles nous plaiſent quand elles ſont belles, ſi leurs minauderies nous ſéduiſent, ſi l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, ſi nous aimons à les voir miſes avec goût, ſi nous leur laiſſons affiler à loiſir les armes dont elles nous ſubjuguent? eh! prenez le parti de les élever comme des hommes; ils y conſentiront de bon cœur! plus elles voudront leur

reſſembler, moins elles les gouverneront; & c'eſt alors qu'ils ſeront vraiment les maîtres.

A force d'interdire aux femmes le chant, la danſe & tous les amuſements du monde, on les rend mauſſades, grondeuſes, inſupportables dans leurs maiſons. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloiſe cultivât avec autant de ſoin les talents agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoiſe les cultive pour le harem d'Iſpahan. Les maris, dira-t-on, ne ſe ſoucient point trop de tous ces talents: vraiment je le crois, quand ces talents, loin d'être employés à leur plaire, ne ſervent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudents qui les déshonorent. Mais penſez-vous qu'une femme aimable & ſage, ornée de pareils talents, & qui les conſacreroit à l'amuſement de ſon mari, n'ajouteroit pas au bonheur de ſa vie, & ne l'empêcheroit pas, ſortant de ſon cabinet la tête épui-

ſée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui ? Perſonne n'a-t-il vu d'heureuſes familles ainſi réunies, où chacun ſait fournir du ſien aux amuſements communs ? Qu'il diſe ſi la confiance & la familiarité qui s'y joint, ſi l'innocence & la douceur des plaiſirs qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaiſirs publics ont de plus bruyant.

SOCIÉTÉ CONJUGALE.

LA relation ſociale des Sexes eſt admirable. De cette Société reſulte une perſonne morale, dont la femme eſt l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'eſt de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme, que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter auſſi bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût auſſi bien qu'elle

l'esprit des détails, toujours indépendants l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, & leur Société ne pourroit subsister. Mais dans l'harmonie qui regne entre eux, tout tend à la fin commune, on ne sait lequel met le plus du sien; chacun suit l'impulsion de l'autre, chacun obéit, & tous deux sont les maîtres.

L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse & de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un Ministre dans l'état, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs menages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits & commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misere, scandale & déshonneur.

Je ne connois pour les deux Sexes

que deux classes réellement distinguées ; l'une de gens qui pensent, l'autre de gens qui ne pensent point, & cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la Société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme, il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; souvent même elle y sert ; souvent on compose avec ses devoirs à force de réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes : on n'a pas besoin de savoir les offices de Ciceron, pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête fait peut-être le

moins ce que c'eſt que l'honnêteté. Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'un eſprit cultivé rend ſeul le commerce agréable, & c'eſt une triſte choſe pour un pere de famille qui ſe plaît dans ſa maiſon, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à perſonne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élévera-t-elle ſes enfants ? Comment diſcernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les diſpoſera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne ſaura que les flatter ou les menacer, les rendre inſolents ou craintifs; elle en fera des ſinges maniérés ou d'étourdis poliſſons, jamais de bons eſprits, ni des enfants aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conſéquent dans un rang où l'on ne ſauroit

en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux fille ſimple & groſſiérement élevée, qu'une fille ſavante & bel eſprit qui viendroit établir dans ma maiſon un tribunal de littérature dont elle ſe feroit la préſidente. Une femme bel eſprit eſt le fléau de ſon mari, de ſes enfants, de ſes amis, de ſes valets, de tout le monde. De la ſublime élévation de ſon beau génie, elle dédaigne tous ſes devoirs de femme, & commence toujours par ſe faire homme à la maniere de Mademoiſelle de l'Enclos. Au dehors elle eſt toujours ridicule & très juſtement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être auſſi-tôt qu'on ſort de ſon état, & qu'on n'eſt point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talents n'en impoſent jamais qu'aux ſots. On ſait toujours quel eſt l'artiſte ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent On ſait quel eſt le diſcret homme de lettres qui leur dicte

en ſecret leurs oracles. Toute cette charlatanerie eſt indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talents, ſa prétention les aviliroit. Sa dignité eſt d'être ignorée; ſa gloire eſt dans l'eſtime de ſon mari; ſes plaiſirs ſont dans le bonheur de ſa famille.

La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'uſe promptement par la poſſeſſion; au bout de ſix ſemaines elle n'eſt plus rien pour le poſſeſſeur; mais ſes dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne ſoit un ange, ſon mari eſt le plus malheureux des hommes; & quand elle ſeroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne ſoit ſans ceſſe entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante; je la préférerois à l'extrême beauté; car en peu de temps l'une & l'autre étant nulles pour le mari, la beauté devient un inconvénient & la laideur un avantage: mais la laideur qui produit

le dégoût est le plus grand des malheurs ; ce ſentiment, loin de s'effacer, augmente ſans ceſſe & ſe tourne en haine. C'eſt un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainſi.

Déſirez en tout la médiocrité, ſans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inſpire pas l'amour, mais la bienveillance, eſt ce qu'on doit préférer ; elle eſt ſans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'uſent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles ſe renouvellent ſans ceſſe ; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces, plaît à ſon mari comme le premier jour.

La diverſité de fortune & d'état s'éclipſe & ſe confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur ; mais celle de caractere & d'humeur demeure, & c'eſt par elle qu'on eſt heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de regle que

l'amour choisit mal, le pere qui n'a de regle que l'opinion choisit plus mal encore.

Peut-on se faire un sort exclusif dans le mariage ? Les biens, les maux n'y sont-ils pas communs malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause ?

Y a-t-il au monde un spectacle aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mere de famille entourée de ses enfants, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, & gouvernant sagement sa maison ? C'est là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme ; & c'est là qu'elle inspire vraiment du respect, & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente est un corps sans ame qui bientôt tombe en corruption ; une femme hors de sa maison perd son plus grand

luſtre, & dépouillée de ſes vrais ornements, elle ſe montre avec indécence.

Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt des époux, mais la cauſe commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne ſoit point altérée. Chaque fois que deux époux s'uniſſent par un nœud ſolemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain, de reſpecter ce lien ſacré, d'honorer en eux l'union conjugale ; & c'eſt, ce me ſemble, une raiſon très forte contre les mariages clandeſtins, qui, n'offrant nul ſigne de cette union, expoſent des cœurs innocents à brûler d'une flamme adultere. Le public eſt en quelque ſorte garant d'une convention paſſée en ſa préſence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique eſt ſous la protection ſpéciale de tous les gens de bien. Ainſi quiconque oſe la corrompre, peche premiérement, parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre ; il peche

encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & sacrée du mariage, sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

L'amour n'est pas toujours nécessaire pour former un heureux mariage. L'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions & d'âges que de caracteres & d'humeurs suffisent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très tendre, qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux & n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance & de paix. On ne s'épouse pas pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment sa maison, bien élever ses enfants. Les

Amants ne voient qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, & la seule chose qu'ils sachent faire, est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des époux qui ont tant d'autres soins à remplir.

Pourquoi les femmes doivent-elles vivre retirées & séparées des hommes ? Ferons-nous cette injure au Sexe, de croire que ce soit par des raisons tirées de sa foiblesse, & seulement pour éviter le danger des tentations ? Non, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mere de famille sans cesse environnée d'objets qui nourrissent en elle des sentiments d'honneur, & livrée aux plus respectables devoirs de la nature. Ce qui les sépare des hommes, c'est la nature elle-même qui leur prescrit des occupations différentes ; c'est cette douce & timide modestie qui, sans songer précisément à la chasteté, en est la plus sûre gardienne ; c'est cette réserve attentive

& piquante, qui, nourriſſant à la fois dans les cœurs des hommes & les déſirs & le reſpect, ſert pour ainſi dire de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne ſont pas exceptés de la regle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conſervent en général le plus d'aſcendant ſur leurs maris; parce qu'à l'aide de cette ſage & diſcrette réſerve, ſans caprice & ſans refus, elles ſavent au ſein de l'union la plus tendre les maintenir à une certaine diſtance, & les empêchent de jamais ſe raſſaſſier d'elles.

Par pluſieurs raiſons tirées de la nature de la choſe, le pere doit commander dans la famille. Premiérement, l'autorité ne doit pas être égale entre le pere & la mere; mais il faut que le gouvernement ſoit un, & que dans les partages d'avis il y ait une voix prépondérante qui décide. 2°. Quelques légeres qu'on veuille ſuppoſer les incommodités particulieres à la femme;

comme elles font toujours pour elle un intervalle d'inaction, c'eſt une raiſon ſuffiſante pour l'exclure de cette primauté : car quand la balance eſt parfaitement égale, une paille ſuffit pour la faire pencher. De plus, le mari doit avoir inſpection ſur la conduite de ſa femme ; parce qu'il lui importe de s'aſſurer que les enfants, qu'il eſt forcé de reconnoître & de nourrir, n'appartiennent pas à d'autres qu'à lui. La femme qui n'a rien de ſemblable à craindre, n'a pas le même droit ſur le mari. 3°. Les enfants doivent obéir au pere, d'abord par néceſſité, enſuite par reconnoiſſance ; après avoir reçu de lui leurs beſoins durant la moitié de leur vie, ils doivent conſacrer l'autre à pourvoir aux ſiens. 4°. A l'égard des domeſtiques, ils lui doivent auſſi leurs ſervices en échange de l'entretien qu'il donne ; ſauf à rompre le marché dès qu'il ceſſe de leur convenir.

DEVOIR DES MERES.

LE Devoir des femmes de nourrir leurs enfants n'eſt pas douteux : mais on diſpute ſi, dans le mépris qu'elles en font, il eſt égal pour les enfants d'être nourris de leur lait ou d'un autre ? Je tiens cette queſtion, dont les Médecins ſont les Juges, pour décidée au ſouhait des femmes ; & pour moi je penſerois bien auſſi qu'il vaut mieux que l'enfant ſuce le lait d'une nourrice en ſanté, que d'une mere gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindc du même ſang dont il eſt formé.

Mais la queſtion doit-elle s'enviſager ſeulement par le côté phyſique, & l'enfant a-t-il moins beſoin des ſoins d'une mere que de ſa mammelle ? D'autres femmes, des bêtes mêmes pourront lui donner le lait qu'elle lui refuſe : la ſollicitude maternelle ne ſe ſupplée point.

Celle qui nourrit l'enfant d'une autre au lieu du ſien, eſt une mauvaiſe mere; comment ſera-t-elle une bonne nourrice? Elle pourra le devenir, mais lentement, il faudra que l'habitude change la nature; & l'enfant mal ſoigné aura le temps de périr cent fois, avant que ſa nourrice ait pour lui une tendreſſe de mere.

De cet avantage même réſulte un inconvénient, qui ſeul devroit ôter à toute femme ſenſible le courage de faire nourrir ſon enfant par une autre: c'eſt celui de partager le droit de mere, ou plutôt de l'aliéner; de voir ſon enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle; de ſentir que la tendreſſe qu'il conſerve pour ſa propre mere, eſt une grace, & que celle qu'il a pour ſa mere adoptive eſt un devoir: car où j'ai trouvé les ſoins d'une mere, ne dois-je pas l'attachement d'un fils?

La maniere dont on remédie à cet inconvénient, eſt d'inſpirer aux enfants

du mépris pour leur nourrice, en les traitant en véritables ſervantes. Quand leur ſervice eſt achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir ſon nourriſſon. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoît plus. La mere qui croit ſe ſubſtituer à elle, & réparer ſa négligence par la cruauté, ſe trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourriſſon dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriſer un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de ſon lait.

Point de mere, point d'enfant. Entr'eux, les devoirs ſont réciproques, & s'ils ſont mal remplis d'un côté, ils ſeront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer ſa mere avant de ſavoir qu'il le doit. Si la voix du ſang n'eſt fortifiée par l'habitude & les ſoins, elle s'éteint dans les premieres années, & le cœur meurt, pour ainſi dire, avant que de

naître. Nous voilà dès le premier pas hors de la nature.

On en ſort encore par une route oppoſée, lorſqu'au lieu de négliger les ſoins de mere, une femme les porte à l'excès; lorſqu'elle fait de ſon enfant ſon idole; qu'elle augmente & nourrit ſa foibleſſe pour l'empêcher de la ſentir, & qu'eſpérant le ſouſtraire aux loix de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, ſans ſonger combien, pour quelques incommodités dont elle le préſerve un moment, elle accumule au loin d'accidents & de périls ſur ſa tête, & combien c'eſt une précaution barbare de prolonger la foibleſſe de l'enfance ſous les fatigues des hommes faits. Thetis, pour rendre ſon fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie eſt belle & claire. Les meres cruelles dont je parle font autrement : à force de plonger leurs enfants dans la molleſſe, elles les préparent à la ſouffrance, elles ouvrent leurs

pores

pores aux maux de toute eſpece, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Du devoir des meres de nourrir les enfants dépend tout l'ordre moral. Voulez-vous rendre chacun à ſes premiers devoirs; commencez par les meres; vous ſerez étonnés des changements que vous produirez. Tout vient ſucceſſivement de cette premiere dépravation: tout l'ordre moral s'altere; le naturel s'éteint dans tous les cœurs; l'intérieur des maiſons prend un air moins vivant; le ſpectacle touchant d'une famille naiſſante n'attache plus les maris, n'impoſe plus d'égards aux étrangers; on reſpecte moins la mere dont on ne voit pas les enfants; il n'y a point de réſidence dans les familles; l'habitude ne renforce plus les liens du ſang; il n'y a plus ni peres, ni meres, ni enfants, ni freres, ni ſœurs; tous ſe connoiſſent à peine, comment s'aimeroient-ils? chacun ne ſonge plus qu'à ſoi. Quand la

maiſon n'eſt plus qu'une triſte ſolitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs enfants, les mœurs vont ſe réformer d'elles-mêmes, les ſentiments de la nature ſe réveiller dans tous les cœurs; l'état va ſe repeupler; ce premier point, ce point ſeul va tout réunir L'attrait de la vie domeſtique eſt le meilleur contrepoiſon des mauvaiſes mœurs. Le tracas des enfants qu'on croit importun devient agréable; il rend le pere & la mere plus néceſſaires, plus chers l'un à l'autre, il reſſerre entr'eux le lien conjugal. Quand la famille eſt vivante & animée, les ſoins domeſtiques font la plus chere occupation de la femme & le plus doux amuſement du mari. Ainſi de ce ſeul abus corrigé, réſulteroit bientôt une réforme générale; bientôt la nature auroit repris ſes droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes redeviendront peres & maris.

DEVOIR DES PERES.

COMME la véritable nourrice de l'enfant eſt la mere, le véritable précepteur eſt le pere. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions, ainſi que dans leur ſyſtême : que des mains de l'un l'enfant paſſe dans celles de l'autre. Il ſera mieux élevé par un pere judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde ; car le zele ſuppléera mieux au talent, que le talent au zele.

Un pere quand il engendre & nourrit des enfans ne fait en cela que le tiers de ſa tâche. Il doit des hommes à ſon eſpece, il doit à la ſociété des hommes ſociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, eſt coupable, & plus coupable, peut-être, quand il la paye à demi. Celui qui ne peut rem-

plir les devoirs de pere, n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfants, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles, & néglige de si saints devoirs, qu'il versera long-temps sur sa faute, des larmes ameres, & n'en sera jamais consolé.

Mais que fait cet homme riche, ce pere de famille si affairé, & forcé selon lui, de laisser ses enfants à l'abandon? Il paye un autre homme pour remplir ses soins qui lui sont à charge. Ame vénale! crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent? Ne t'y trompe point; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes, c'est un valet. Il en formera bientôt un second.

Un pere qui sentiroit tout le prix d'un bon gouverneur, prendroit le parti de s'en passer; car il mettroit plus de peine à l'acquérir, qu'à le devenir lui-

même. Veut-il donc se faire un ami ? Qu'il éleve son fils pour l'être ; le voilà dispensé de le chercher ailleurs, & la nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.

ÉDUCATION.

NOUS naissons foibles, nous avons besoin de forces : nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance, & dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés & de nos organes est l'éducation de la nature : l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes ; & l'acquis de notre propre expérience sur les ob-

jets qui nous affectent, eſt l'éducation des choſes.

Chacun de nous eſt donc formé par trois ſortes de maîtres. Le diſciple, dans lequel leurs diverſes leçons ſe contrarient eſt mal élevé, & ne ſera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes ſur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va ſeul à ſon but & va conſéquemment. Celui-là ſeul eſt bien élevé.

L'éducation de l'enfance eſt celle qui importe le plus ; & cette premiere éducation appartient inconteſtablement aux femmes : ſi l'auteur de la nature eût voulu qu'elle appartint aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfants. Parlez donc toujours aux femmes, par préférence dans vos traités d'éducation ; car, outre qu'elles ſont à portée d'y veiller de plus près que les hommes & qu'elles y influent toujours davantage, le ſuccès les intéreſſe auſſi beaucoup plus, puiſque la plupart des

veuves ſe trouvent preſque à la merci de leurs enfants, & qu'alors ils leur font vivement ſentir, en bien ou en mal, l'effet de la maniere dont elles les ont élevés. Les loix, toujours ſi occupées des biens & ſi peu des perſonnes, parce qu'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnent pas aſſez d'autorité aux meres. Cependant leur état eſt plus ſûr que celui des peres; leurs devoirs ſont plus pénibles; leurs ſoins importent plus au bon ordre de la famille; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfants. Il y a des occaſions où un fils qui manque de reſpect à ſon pere, peut, en quelque ſorte, être excuſé : mais ſi dans quelque occaſion que ce fût, un enfant étoit aſſez dénaturé pour en manquer à ſa mere, à celle qui l'a porté dans ſon ſein, qui l'a nourri de ſon lait, qui, durant des années, s'eſt oubliée elle-même, pour ne s'occuper que de lui, on devroit ſe hâter d'étouffer ce miſérable, comme un

monſtre indigne de voir le jour.

Celui d'entre nous qui ſait le mieux ſupporter les biens & les maux de cette vie eſt le mieux élevé : d'où il ſuit que la véritable éducation conſiſte moins en préceptes qu'en exercices.

Si les hommes naiſſoient attachés au ſol d'un pays, ſi la même ſaiſon duroit toute l'année, ſi chacun tenoit à ſa fortune de maniere à n'en pouvoir jamais changer, la pratique d'éducation établie ſeroit bonne à certain égard; l'enfant élevé pour ſon état, n'en ſortant jamais, ne pourroit être expoſé aux inconvenients d'un autre. Mais vu la mobilité des choſes humaines; vu l'eſprit inquiet & remuant de ce ſiecle qui bouleverſe tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus inſenſée que d'élever un enfant, comme n'ayant jamais à ſortir de ſa chambre, comme devant être ſans ceſſe entouré de ſes gens ? Si le malheureux fait un ſeul pas ſur la terre, s'il deſcend d'un ſeul dégré, il eſt

perdu. Ce n'est pas lui apprendre à supporter la peine; c'est l'exercer à la sentir.

Souvenez-vous toujours que l'esprit d'une bonne institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne laisser jamais entrer dans son cerveau que des idées justes & claires.

La partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus éloignées, c'est de lui bien faire sentir sa misere, sa foiblesse, sa dépendance, & le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme, & cela non-seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais sur-tout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au dessus de sa portée, & que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Appropriez l'éducation de l'homme à

l'homme, & non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre, & que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux.

Mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions, plutôt qu'en discours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enseigner.

Le pédant & l'instituteur disent à peu près les mêmes choses, mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.



ENFANTS.

DANS le commencement de la vie où la mémoire & l'imagination ſont encore inactive, l'enfant n'eſt attentif qu'à ce qui affecte actuellement ſes ſens. Ses ſenſations étant les premiers matériaux de ſes connoiſſances, les lui offrir dans un ordre convenable, c'eſt préparer ſa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à ſon entendement : mais comme il n'eſt attentif qu'à ſes ſenſations, il ſuffit d'abord de lui montrer bien diſtinctement la liaiſon de ces mêmes ſenſations avec les objets qui les cauſent. Il veut tout toucher, tout manier ; ne vous oppoſez point à cette inquiétude : elle lui ſuggere un apprentiſſage très néceſſaire. C'eſt ainſi qu'il apprend à ſentir la chaleur, le froid, la dureté, la molleſſe, la peſanteur, la légéreté des corps, à juger de leur gran-

deur, de leur figure, & de toutes leurs qualités ſenſibles, en regardant, palpant, écoutant, ſur-tout en comparant la vue au toucher, en eſtimant à l'œil la ſenſation qu'ils feroient ſous ſes doigts.

Ce n'eſt que par le mouvement, que nous apprenons qu'il y a des choſes qui ne ſont pas nous; & ce n'eſt que par notre propre mouvement que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'eſt parce-que l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour ſaiſir l'objet qui le touche, ou l'objet qui eſt à un pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un ſigne d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter; & point du tout, c'eſt ſeulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans ſon cerveau, puis ſur ſes yeux, il les voit maintenant au bout de ſes bras; & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc ſoin de le promener ſouvent,

de le tranſporter d'une place à l'autre, de lui faire ſentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à juger des diſtances. Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plaît; car ſi-tôt qu'il n'eſt plus abuſé par les ſens, ſon effort change de cauſe.

Le mal-aiſe des beſoins s'exprime par des ſignes, quand le ſecours d'autrui eſt néceſſaire pour y pourvoir. De là, les cris des enfants. Ils pleurent beaucoup : cela doit être, puiſque toutes leurs ſenſations ſont affectives; quand elles ſont agréables ils en jouiſſent en ſilence, quand elles ſont pénibles ils le diſent dans leur langage, & demandent du ſoulagement. Or, tant qu'ils ſont éveillés, ils ne peuvent preſque reſter dans un état d'indifférence; ils dorment ou ſont affectés.

Toutes nos langues ſont des ouvrages de l'art. On a long-temps cherché s'il y avoit une langue naturelle & com-

mune à tous les hommes : ſans doute ; il y en a une ; & c'eſt celle que les enfants parlent avant de ſavoir parler. Cette langue n'eſt pas articulée, mais elle eſt accentuée, ſonore, intelligible. L'uſage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfants, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices ſont nos maîtres dans cette langue, elles entendent tout ce que diſent leurs nourriſſons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très bien ſuivis, & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots ſont parfaitement inutiles, ce n'eſt point le ſens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il eſt accompagné.

Au langage de la voix ſe joint celui du geſte non moins énergique. Ce geſte n'eſt pas dans les foibles mains des enfants, il eſt ſur leurs viſages. Il eſt étonnant combien ces phyſionomies mal formées ont déjà d'expreſſion : leurs

traits changent d'un inſtant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous voyez le ſourire, le déſir, l'effroi naître & paſſer comme autant d'éclairs; à chaque fois vous croyez voir un autre viſage. Ils ont certainement les muſcles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne diſent preſque rien. Tel doit être le genre de leurs ſignes dans un âge où l'on a que des beſoins corporels; l'expreſſion des ſenſations eſt dans les grimaces, l'expreſſion des ſentiments eſt dans les regards.

Les premiers pleurs des enfants ſont des prieres: ſi on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres; ils commencent par ſe faire aſſiſter, il finiſſent par ſe faire ſervir. Ainſi de leur propre foibleſſe, d'où vient d'abord le ſentiment de leur dépendance, naît enſuite l'idée de l'empire & de la domination; mais cette idée étant moins excitée par leurs beſoins, que par nos ſervi-

ces, ici commencent à se faire appercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature, & l'on voit déjà pourquoi dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention secrete que dicte le geste ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort sans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en estime pas la distance; il est dans l'erreur : mais quand il se plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas portez-le à l'objet lentement & à petit pas : dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'est pas leur maître, ni aux choses, car elles ne l'entendent point. Ainsi, quand un enfant désire quelque chose qu'il voit & qu'on veut lui don-

ner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une conclusion qui est de son âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui suggérer.

Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il casse, il brise tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiseau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe sans savoir ce qu'il fait. Pourquoi cela ? D'abord, la philosophie en va rendre raison par des vices naturels, l'orgueil, l'esprit de domination, l'amour propre, la méchanceté de l'homme ; le sentiment de sa foiblesse, pourra-t-elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de se prouver à lui-même son propre pouvoir ? Mais voyez ce vieillard infirme & cassé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foiblesse de l'enfance ; non-seulement il reste immobile & paisible, il veut encore que tout y reste autour lui ; le moindre changement le

trouble & l'inquiete, il voudroit voir régner un calme universel. Comment la même impuissance jointe aux mêmes passions produiroit-elle des effets si différents dans les deux âges, si la cause primitive n'étoit changée ? Et où peut-on chercher cette diversité de causes, si ce n'est dans l'état physique des deux individus ? Le principe actif commun à tous deux se développe dans l'un & s'éteint dans l'autre ; l'un se forme & l'autre se détruit, l'un tend à la vie, & l'autre à la mort. L'activité défaillante se concentre dans le cœur du vieillard ; dans celui de l'enfant elle est surabondante & s'étend au dehors ; il se sent, pour ainsi dire, assez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il fasse ou qu'il défasse, il n'importe, il suffit qu'il change l'état des choses, & tout changement est une action. Que s'il semble avoir plus de penchant à détruire, ce n'est point par méchanceté ; c'est que l'action qui

forme eſt toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à ſa vivacité.

En même temps que l'Auteur de la nature donne aux enfants ce principe actif, il prend ſoin qu'il ſoit peu nuiſible, en leur laiſſant peu de force pour s'y livrer. Mais ſi-tôt qu'ils peuvent conſidérer les gens qui les environnent comme des inſtruments qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en ſervent pour ſuivre leur penchant, & ſuppléer à leur propre foibleſſe. Voilà comment ils deviennent incommodes, tirans, impérieux, méchants, indomtables; progrès qui ne vient pas d'un eſprit naturel de domination, mais qui le leur donne; car il ne faut pas une longue expérience pour ſentir combien il eſt agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir beſoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers.

En grandiſſant, on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins

remuant, on ſe renferme davantage en ſoi-même. L'ame & le corps ſe mettent, pour ainſi dire, en équilibre, & la nature ne nous demande plus que le mouvement néceſſaire à notre conſervation. Mais le déſir de commander ne s'éteint pas avec le beſoin qui l'a fait naître; l'empire éveille & flatte l'amour propre, & l'habitude le fortifie : ainſi ſuccede la fantaiſie au beſoin : ainſi prennent leurs premieres racines, les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature; voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces ſuperflues, les enfants n'en ont pas même de ſuffiſantes pour tout ce que leur demande la nature : il faut donc leur laiſſer l'uſage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne ſauroient abuſer. Premiere maxime.

Il faut les aider, & ſuppléer à ce qui

leur manque, ſoit en intelligence, ſoit en force, dans tout ce qui eſt du beſoin phyſique. Deuxieme maxime.

Il faut dans les ſecours qu'on leur donne ſe borner uniquement à l'utile réel, ſans rien accorder à la fantaiſie ou au déſir ſans raiſon ; car la fantaiſie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'eſt pas de la nature. Troiſieme maxime.

Il faut étudier avec ſoin leur langage & leurs ſignes, afin que dans un âge où ils ne ſavent pas diſſimuler, on diſtingue dans leurs déſirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

Quand les enfants commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès eſt naturel ; un langage eſt ſubſtitué à l'autre.

Il eſt bien étrange que depuis qu'on ſe mêle d'élever des enfants on n'ait imaginé d'autre inſtrument pour les con-

duire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps soit formé. A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchants pour leur apprendre ce que c'est que bonté; & puis ils nous disent gravement, tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On a essayé tous les instruments, hors un: le seul précisément qui peut réussir; la liberté bien réglée. Il ne faut point se mêler d'élever un enfant quand on ne sait pas le conduire où l'on veut par les seules loix du possible & de l'impossible. La sphere de l'un & de l'autre lui étoit également inconnue, on l'étend, on la resserre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pousse, on

le retient avec le ſeul lien de la néceſſité, ſans qu'il en murmure : on le rend ſouple & docile par la ſeule force des choſes, ſans qu'aucun vice ait l'occaſion de germer en lui : car jamais les paſſions ne s'animent, tant qu'elles ſont de nul effet.

Les premiers mouvements naturels de l'homme étant de ſe meſurer avec tout ce qui l'environne, & d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités ſenſibles qui peuvent ſe rapporter à lui, ſa premiere étude eſt une ſorte de phyſique expérimentale, relative à ſa propre conſervation, & dont on le détourne par des études ſpéculatives, avant qu'il ait reconnu ſa place ici bas. Tandis que ſes organes délicats & flexibles peuvent s'ajuſter aux corps ſur leſquels ils doivent agir, tandis que ſes ſens encore purs ſont exempts d'illuſion, c'eſt le temps d'exercer les uns & les autres aux fonctions qui leur ſont propres, c'eſt le temps d'apprendre

à connoître les rapports ſenſibles que les choſes ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les ſens, la premiere raiſon de l'homme eſt une raiſon ſenſitive; c'eſt elle qui ſert de baſe à la raiſon intellectuelle : nos premiers maîtres de philoſophie ſont nos pieds, nos mains, nos yeux. Subſtituer des livres à tout cela, ce n'eſt pas nous apprendre à raiſonner, c'eſt nous apprendre à nous ſervir de la raiſon d'autrui; c'eſt nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien ſentir.

Les penſées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfants, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamants du plus grand prix ſous leurs mains, ſans que pour cela ni les penſées, ni les diamants leur appartiennent; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choſes que dit un enfant ne ſont pas pour lui ce qu'elles ſont pour nous,

nous, il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, ſi tant eſt qu'il en ait, n'ont dans ſa tête ni ſuite, ni liaiſon; rien de fixe, rien d'aſſuré dans tout ce qu'il penſe. Examinez votre prétendu prodige. En de certains moments, vous lui trouverez un reſſort d'une extrême activité, une clarté d'eſprit à percer les nues. Le plus ſouvent, ce même eſprit vous paroîtra lâche, moite, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il vous devance, & tantôt il reſte immobile. Un inſtant, vous diriez c'eſt un génie, & l'inſtant d'après c'eſt un ſot : vous vous tromperiez toujours; c'eſt un enfant. C'eſt un aiglon qui fend l'air un inſtant, & retombe l'inſtant d'après dans ſon aire.

Des enfants étourdis viennent les hommes vulgaires; je ne ſache point d'obſervation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'eſt plus difficile que de diſtinguer dans l'enfance la ſtupidité réelle, de cette apparente & trompeuſe

ſtupidité qui eſt l'annonce des ames fortes. Il paroît d'abord étrange que les deux extrêmes aient des ſignes ſi ſemblables, & cela doit pourtant être; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées, toute la différence qui ſe trouve entre celui qui a du génie & celui qui n'en a pas, eſt que le dernier n'admet que de fauſſes idées, & que le premier n'en trouvant que de telles n'en admet aucune; il reſſemble donc au ſtupide, en ce que l'un n'eſt capable de rien, & que rien ne convient à l'autre. Le ſeul ſigne qui peut les diſtinguer depend du hazard qui peut offrir au dernier quelque idée à ſa portée, au lieu que le premier eſt toujours le même par-tout. Le jeune Caton, durant ſon enfance, ſembloit un imbécille dans la maiſon. Il étoit taciturne & opiniâtre. Voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'antichambre de Sylla que ſon oncle apprit à le connoître. S'il ne fut

point entré dans cette antichambre, peut-être eût-il passé pour une brute jusqu'à l'âge de raison : si César n'eût point vécu, peut-être eût-on traité de visionnaire ce même Caton, qui pénétra son funeste génie & prévit tous ses projets de si loin. O que ceux qui jugent si précipitamment les enfants sont sujets à se tromper! ils sont souvent plus enfants qu'eux.

L'apparente facilité d'apprendre est cause de la perte des enfants. On ne voit pas que cette facilité même est la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau lice & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui présente ; mais rien ne reste, rien ne pénetre. L'enfant retient les mots, les idées se réfléchissent ; ceux qui l'écoutent les entendent, lui seùl ne les entend point.

Il faut des observations plus fines qu'on ne pense, pour s'assurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ses désirs que ses dis-

poſitions ; & qu'on juge toujours par les premiers, faute de ſavoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'obſerver les enfants. Cet art ſeroit très important à connoître : les peres & les maîtres n'en ont pas encore les éléments.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant ſe développent bien plus rapidement que ſes beſoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'eſt pas encore fait ſentir à lui ; l'organe même en reſte dans l'imperfection, & ſemble pour en ſortir que ſa volonté l'y force. Peu ſenſible aux injures de l'air & des ſaiſons, ſa chaleur naiſſante lui tient lieu d'habit, ſon appetit lui tient lieu d'aſſaiſonnement ; tout ce qui peut nourrir eſt bon à ſon âge ; s'il a ſommeil, il s'étend ſur la terre & dort ; il ſe voit par-tout entouré de tout ce qui lui eſt néceſſaire ; aucun beſoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien ſur lui ;

ſes déſirs ne vont pas plus loin : non-ſeulement il peut ſe ſuffire à lui-même, il a de la force au-delà ce qu'il lui faut ; c'eſt le ſeul temps de ſa vie où il ſera dans ce cas.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés & de forces qu'il a de trop à préſent & qui lui manquera dans un autre âge ? Il tâchera de l'employer à des ſoins qui lui puiſſent profiter au beſoin. Il jettera, pour ainſi dire, dans l'avenir le ſuperflu de ſon être actuel : l'enfant robuſte, fera des proviſions pour l'homme foible : mais il n'établira ſes magaſins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui ſont étrangeres ; pour s'approprier véritablement ſon acquis, c'eſt dans ſes bras, dans ſa tête, c'eſt dans lui qu'il le logera. Voici donc le temps des travaux, des inſtructions, des études.

Il ne s'agit point d'enſeigner les ſciences à l'enfant, mais de lui donner du goût pour les aimer & des métho-

des pour les apprendre quand ce goût sera mieux développé.

ADOLESCENCE.

NOUS naissons pour ainsi dire, en deux fois : l'une pour exister, & l'autre pour vivre ; l'une pour l'espece & l'autre pour le sexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort, sans doute ; mais l'analogie extérieure est pour eux. Jusqu'à l'âge nubile, les enfants des deux sexes n'ont rien d'apparent qui les distingue ; même visage, même figure, même teint, même voix, tout est égal ; les filles sont des enfants, le même nom suffit à des êtres si semblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du sexe gardent cette conformité toute leur vie ; ils sont toujours de grands enfants : & les femmes ne perdant point cette même conformité,

ſemblent, à bien des égards, ne jamais être autre choſe.

Mais l'homme en général n'eſt pas fait pour reſter toujours dans l'enfance. Il en ſort au temps preſcrit par la nature, & ce moment de criſe, bien qu'aſſez court, a de longues influences.

Comme le mugiſſement de la mer précede de loin la tempête, cette orageuſe révolution s'annonce par le murmure des paſſions naiſſantes: une fermentation ſourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportements fréquents, une continuelle agitation d'eſprit, rendent l'enfant preſque indiſciplinable. Il devient ſourd à la voix qui le rendoit docile: C'eſt un lion dans ſa fiévre: il méconnoît ſon guide, il ne veut plus être gouverné. Aux ſignes moraux d'une humeur qui s'altere, ſe joignent des changements ſenſibles dans la figure. Sa phyſionomie ſe développe & s'empreint d'un caractere; le coton

rare & doux qui croît au bas de ſes joues brunit, & prend de la conſiſtance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd : il n'eſt ni enfant ni homme & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, les organes de l'ame, qui n'ont rien dit juſqu'ici, trouvent un langage & de l'expreſſion ; un feu naiſſant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une ſainte innocence, mais ils n'ont plus leur premiere imbécillité : il ſent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à ſavoir les baiſſer & rougir ; il devient ſenſible avant de ſavoir ce qu'il ſent ; il eſt inquiet ſans raiſon de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laiſſer du temps encore ; mais ſi ſa vivacité ſe rend trop impatiente, ſi ſon emportement ſe change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un inſtant à l'autre, s'il verſe des pleurs ſans ſujets, ſi, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, ſon pouls s'éleve & ſon œil s'enflamme, ſi la main d'une

femme ſe poſant ſur la ſienne le fait friſſonner, s'il ſe trouble ou s'intimide auprès d'elle: Ulyſſe, ô ſage Ulyſſe! prends garde à toi; les outres que tu fermois avec tant de ſoin ſont ouvertes: les vents ſont déchaînés, ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout eſt perdu.

La puberté & la puiſſance du ſexe ſont toujours plus hâtives chez les peuples inſtruits & policés, que chez les peuples ignorants & barbares. Les enfants ont une ſagacité ſinguliere pour démêler à travers toutes les ſingeries de la décence, les mauvaiſes mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du myſtere qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, ſont autant d'aiguillons à leur curioſité.

Les inſtructions de la nature ſont tardives & lentes, celles des hommes ſont preſque toujours prématurées. Dans le premier cas, les ſens éveillent l'imagi-

nation; dans le ſecond, l'imagination éveille les ſens; elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'eſpece même à la longue.

Le premier ſentiment dont un jeune homme élevé ſoigneuſement eſt ſuſceptible n'eſt pas l'amour, c'eſt l'amitié. Le premier acte de ſon imagination naiſſante eſt de lui apprendre qu'il a des ſemblables, & l'eſpece l'affecte avant le ſexe.

J'ai toujours vû que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels; la fougue du tempérament les rendoit impatients, vindicatifs, furieux : leur imagination pleine d'un ſeul objet, ſe refuſoit à tout le reſte; ils ne connoiſſoient ni pitié, ni miſéricorde; ils auroient ſacrifié pere, mere & l'univers entier, au moindre de leurs plaiſirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuſe ſimpli-

cité, eſt porté par les premiers mouvements de la nature vers les paſſions tendres & affectueuſes : ſon cœur compatiſſant s'émeut ſur les peines de ſes ſemblables ; il treſſaille d'aiſe quand il revoit ſes camarades, ſes yeux ſavent verſer des larmes d'attendriſſement ; il eſt ſenſible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offenſé. Si l'ardeur d'un ſang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit le moment d'après toute la bonté de ſon cœur dans l'éfuſion de ſon repentir ; il pleure, il gémit ſur la bleſſure qu'il a faite, il voudroit au prix de ſon ſang racheter celui qu'il a verſé ; tout ſon emportement s'éteint, toute ſa fierté s'humilie devant le ſentiment de ſa fureur, un mot le déſarme ; il pardonne les torts d'autrui d'auſſi bon cœur qu'il répare les ſiens. L'Adolcſcence n'eſt l'âge ni de la vengeance, ni de la haine, elle eſt celui de la commiſération, de la clémence, de la généroſité. Oui, je le ſoutiens, & je

ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'eſt pas mal né, & qui a conſervé juſqu'à vingt ans ſon innocence, eſt, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes.

Introduiſez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il ſera dans un an plus aimable & plus judicieuſement poli, que celui qui y aura été nourri dès ſon enfance; car le premier étant capable de ſentir les raiſons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au ſexe qui conſtituent cet uſage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus, au lieu que l'autre n'ayant que ſa routine pour toute regle, eſt embarraſſé ſi-tôt qu'on l'en ſort. Les jeunes Demoiſelles françoiſes ſont toutes élevées dans les couvents juſqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre les manieres qui leur ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de

Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir pas été miſes dès leur enfance? Ce préjugé vient des gens du monde, qui ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir. Il eſt vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a paſſé toute ſa jeuneſſe loin du grand monde, y porte le reſte de ſa vie un air embarraſſé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'expoſer au ſcandale des mœurs du ſiecle! ces précautions ſont pénibles, mais elles ſont indiſpenſables: c'eſt la négligence en ce point qui perd

toute la jeuneſſe ; c'eſt par le déſordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils ſont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps uſés ont été corrompus de bonne heure ; à peine leur reſte-t-il aſſez de vie pour ſe mouvoir. Leurs ſubtiles penſées marquent des eſprits ſans étoffes, ils ne ſavent rien ſentir de grand & de noble ; ils n'ont ni ſimplicité ni vigueur. Abjects en toutes choſes, & baſſement méchants, ils ne ſont que vains, fripons, faux ; ils n'ont pas même aſſez de courage pour être d'illuſtres ſcélérats.



PORTRAIT ET CARACTERE D'ÉMILE,

Ou de l'Eleve de M. ROUSSEAU, à l'âge de dix à douze ans.

SA figure, ſon port, ſa contenance annoncent l'aſſurance & le contentement; la ſanté brille ſur ſon viſage; ſes pas affermis lui donnent un air de vigueur; ſon teint délicat encore, ſans être fade n'a rien d'une molleſſe efféminée, l'air & le ſoleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de ſon ſexe; ſes muſcles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une phyſionomie naiſſante; ſes yeux que le feu du ſentiment n'anime point encore, ont au moins toute leur ſérénité native: de longs chagrins ne les ont point obſcurcis, des pleurs ſans fin n'ont point ſillonné ſes joues. Voyez dans ſes mouve-

ments prompts, mais sûrs, la vivacité de son âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas insolent, ni vain ; son visage qu'on n'a pas collé sur des livres ne tombe pas sur son estomach : on n'a pas besoin de lui dire, *levez la tête*, la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baisser.

Faisons-lui place au milieu de l'assemblée ; Messieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance ; ne craignez ni ses importunités, ni son babil, ni ses questions indiscrettes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui seul, & que vous ne puissiez plus vous en défaire.

N'attendez pas, non plus, de lui des propos agréables, ni qu'il vous dise ce que je lui aurai dicté ; n'en attendez que la vérité naïve & simple, sans ornement, sans apprêt, sans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui

qu'il penſe, tout auſſi librement que le bien, ſans s'embarraſſer en aucune ſorte de l'effet que fera ſur vous ce qu'il aura dit; il uſera de la parole dans toute la ſimplicité de ſa premiere inſtitution.

L'on aime à bien augurer des enfants, & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient preſque toujours renverſer les eſpérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuſe rencontre, qui par hazard leur tombe ſur la langue. Si le mien donne rarement de telles eſpérances, il ne donnera jamais ce regret; car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuiſe pas ſur un babil qu'il ſait qu'on n'écoute point. Ses idées ſont bornées, mais nettes; s'il ne ſait rien par cœur, il ſait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature; ſon eſprit n'eſt point dans ſa langue, mais dans ſa tête; il a moins de mémoire que de jugement; il ne ſait parler qu'un langage, mais il

entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas si bien que les autres disent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne sait ce que c'est que routine, usage, habitude; ce qu'il fit hier n'influe point sur ce qu'il fait aujourd'hui : il ne suit jamais de formule, ne cede point à l'autorité ni à l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il le lui convient. Ainsi n'attendez pas de lui des discours dictés ni des manieres étudiées, mais toujours l'expression fidelle de ses idées, & la conduite qui naît de ses penchants.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui se rapportent à son état actuel, aucune sur l'état relatif des hommes : & de quoi lui serviroient-elles, puisqu'un enfant n'est pas encore membre actif de la société ? Parlez-lui de liberté, de propriété, de convention même : il peut en savoir jusques-là ; il sait pourquoi ce qui est à lui est à lui, & pourquoi ce qui n'est pas à lui n'est

pas à lui. Paſſé cela, il ne ſait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéiſſance, il ne ſait ce que vous voulez dire; commandez-lui quelque choſe, il ne vous entendra pas; mais dites-lui; ſi vous me faiſiez tel plaiſir, je vous le rendrois dans l'occaſion: à l'inſtant il s'empreſſera de vous complaire; car il ne demande pas mieux que d'étendre ſon domaine, & d'acquérir ſur vous des droits qu'il ſait être inviolables. Peut-être même n'eſt-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque choſe; mais s'il a ce dernier motif, le voilà déjà ſorti de la nature, & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De ſon côté, s'il a beſoin de quelque aſſiſtance, il la demandera indifféremment au premier qu'il rencontre, il la demanderoit au Roi comme à ſon laquais: tous les hommes ſont encore égaux à ſes yeux. Vous voyez à l'air

dont il prie, qu'il ſent qu'on ne lui doit rien. Il ſait que ce qu'il demande eſt une grace, il ſait auſſi que l'humanité porte à en accorder. Ses expreſſions ſont ſimples & laconiques. Sa voix, ſon regard, ſon geſte, ſont d'un être également accoutumé à la complaiſance & au refus. Ce n'eſt ni la rampante & ſervile ſoumiſſion d'un eſclave, ni l'impérieux accent d'un maître; c'eſt une modeſte confiance en ſon ſemblable, c'eſt la noble & touchante douceur d'un être libre, mais ſenſible & foible, qui implore l'aſſiſtance d'un être libre, mais fort & bienfaiſant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas, mais il ſentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refuſez, il ne ſe plaindra point, il ſait que cela ſeroit inutile: il ne ſe dira point; on m'a refuſé: mais il ſe dira; cela ne pouvoit pas être; & on ne ſe mutine gueres contre la néceſſité bien reconnue.

Laiſſez-le ſeul en liberté, voyez-le agir ſans lui rien dire; conſidérez ce qu'il fera & comme il s'y prendra. N'ayant pas beſoin de ſe prouver qu'il eſt libre, il ne fait jamais rien par étourderie, & ſeulement pour faire un acte de pouvoir ſur lui-même; ne ſait-il pas qu'il eſt toujours maître de lui? Il eſt alerte, léger, diſpos; ſes mouvements ont toute la vivacité de ſon âge, mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoiqu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui ſoit au deſſus de ſes forces, car il les a bien éprouvées & les connoît; ſes moyens ſont toujours appropriés à ſes deſſeins, & rarement il agira ſans être aſſuré du ſuccès. Il aura l'œil attentif & judicieux; il n'ira pas niaiſement interrogeant les autres ſur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-même, & ſe fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre, avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il ſe troublera

moins qu'un autre ; s'il y a du risque il s'effrayera moins aussi. Comme son imagination reste encore inactive & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui est, n'estime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours son sang froid. La nécessité s'appesantit trop souvent sur lui pour qu'il regimbe encore contre elle ; il en porte le joug dès sa naissance, l'y voilà bien accoutumé ; il est toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un & l'autre est égal pour lui, ses jeux sont ses occupations, il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire, & une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de son esprit & la sphere de ses connoissances. N'est-ce pas le spectacle de cet âge, un spectacle charmant & doux de voir un joli enfant, l'œil vif & gai, l'air content & serein, la physionomie ouverte & riante, faire en se jouant les choses les plus sérieuses, ou profondé-

ment occupé des plus frivoles amusements ?

Voulez-vous à présent le juger par comparaison ? Mêlez-le avec d'autres enfants, & laissez-le faire. Vous verrez bientôt lequel est le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection de leur âge. Parmi les enfants de la ville, nul n'est plus adroit que lui, mais il est plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes paysans, il les égale en force, & les passe en adresse. Dans tout ce qui est à portée de l'enfance, il juge, il raisonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Est-il question d'agir, de courir, de sauter, d'ébranler des corps, d'enlever des masses, d'estimer des distances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix ? On diroit que la nature est à ses ordres, tant il fait aisément plier toutes choses à ses volontés. Il est fait pour guider, pour gouverner ses égaux : le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le

nom qu'il vous plaira, peu importe; il primera par-tout, il deviendra par-tout le chef des autres; ils sentiront toujours sa supériorité sur eux. Sans vouloir commander il sera le maître, sans croire obéir ils obéiront.

Il est parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté sa perfection aux dépens de son bonheur: Au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raison de son âge, il a été heureux & libre autant que sa constitution lui permet de l'être. Si la fatale faux vient moissonner en lui la fleur de nos espérances, nous n'avons point à pleurer à la fois sa vie & sa mort, nous n'aigrirons pas nos douleurs du souvenir de celles que nous lui aurons causées; nous nous dirons; au moins il a joui de son enfance; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.

PORTRAIT

PORTRAIT ET CARACTERE DU MÊME ELEVE

Dans un âge plus avancé ; de ſon entrée dans le monde, & comment il s'y comporte.

DANS quelque rang qu'il puiſſe être né, dans quelque ſociété qu'il commence à s'introduire, ſon début ſera ſimple & ſans éclat ; à Dieu ne plaiſe qu'il ſoit aſſez malheureux pour y briller : les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne ſont pas les ſiennes, il ne les a, ni les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugements des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne ſe ſoucie point qu'on l'eſtime avant que de le connoître. Sa maniere de ſe préſenter n'eſt ni modeſte, ni vaine, elle eſt naturelle & vraie ; il ne connoît ni gêne, ni déguiſement, & il eſt au mi-

lieu d'un cercle, ce qu'il est seul & sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne? Tout au contraire, si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien vivant avec eux? Il ne les préfere point à lui dans ses manieres, parce qu'il ne les préfere point à lui dans son cœur; mais il ne montre pas, non plus, une indifférence qu'il est bien éloigné d'avoir: s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne, il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie; car il en coûtera moins à mon jeune homme de rester debout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

Quoiqu'en général Emile n'estime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint

& s'attendrit ſur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laiſſe les biens de l'opinion dont ils ſe contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'eſt donc pas diſputeur, ni contrediſant; il n'eſt pas, non plus, complaiſant & flatteur; il dit ſon avis ſans combattre celui de perſonne, parce qu'il aime la liberté par deſſus toute choſe, & que la franchiſe en eſt un des plus beaux droits. Il parle peu parce qu'il ne ſe ſoucie gueres qu'on s'occupe de lui; par la même raiſon, il ne dit que des choſes utiles; autrement, qu'eſt-ce qui l'engageroit à parler? Emile eſt trop inſtruit pour être jamais babillard.

Loin de choquer les manieres des autres, Emile s'y conforme aſſez volontiers, non pour paroître inſtruit des uſages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne le diſtingue, pour éviter d'ê-

tre apperçu ; & jamais il n'eſt plus à ſon aiſe, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoi qu'entrant dans le monde, il en ignore abſolument les manieres : il n'eſt pas pour cela timide & craintif ; s'il ſe dérobe, ce n'eſt point par embarras, c'eſt que pour bien voir il faut n'être pas vu : car ce qu'on penſe de lui, ne l'inquiete gueres, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de ſang froid, il ne ſe trouble point par la mauvaiſe honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de ſon mieux ce qu'il fait & toujours tout à lui pour bien obſerver les autres, il ſaiſit les uſages avec une aiſance que ne peuvent avoir les eſclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'uſage du monde, préciſément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, ſur ſa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréa-

bles. Il eſt ferme, & non ſuffiſant, ſes manieres ſont libres & non dédaigneuſes : l'air inſolent n'appartient qu'aux eſclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté.

Quand on aime on veut être aimé; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raiſon, il veut plaire aux femmes. Son âge, ſes mœurs, ſon projet de trouver une compagne eſtimable, tout concourt à nourrir en lui ce déſir. Je dis ſes mœurs, car elles y font beaucoup; les hommes qui en ont, ſont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas comme les autres, je ne ſais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empreſſement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raiſons d'y réſiſter! pour au-

près d'elles, je crois qu'il ſera quelquefois timide & embarraſſé ; mais ſurement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop ſouvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reſte, ſon empreſſement changera ſenſiblement de forme ſelon les états. Il ſera plus modeſte & plus reſpectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier.

Perſonne ne ſera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la nature, & même ſur le bon ordre de la ſociété ; mais les premiers ſeront toujours préférés aux autres, & il reſpectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un magiſtrat de ſon âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des ſociétés où il ſe trouvera, il ſera toujours un des plus modeſtes, non par la vanité de paroître humble, mais par un ſentiment naturel & fondé ſur la raiſon. Il n'aura point l'impertinent ſavoir vivre d'un

jeune fat, qui, pour amuſer la compagnie, parle plus haut que les ſages, & coupe la parole aux anciens : il n'autoriſera point, pour ſa part, la réponſe d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de ſon ſiecle, ou de celui-ci : *Sire, j'ai paſſé ma jeuneſſe à reſpecter les vieillards, & il faut que je paſſe ma vieilleſſe à reſpecter les enfants.*

Ayant une ame tendre & ſenſible, mais n'appréciant rien ſur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il ſe ſouciera peu d'en être conſidéré. D'où il ſuit qu'il ſera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faſte, & qu'il ſera plus touché d'une careſſe, que de mille éloges. Par les mêmes raiſons, il ne négligera ni ſes manieres, ni ſon maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans ſa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre ſa figure plus agréable.

Aimant les hommes parce qu'ils ſont ſes ſemblables, il aimera ſur-tout ceux qui lui reſſemblent le plus, parce qu'il ſe ſentira bon, & jugeant de cette reſſemblance par la conformité des goûts dans les choſes morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il ſera fort aiſe d'être approuvé. Il ne ſe dira pas préciſément, je me réjouis, parce qu'on m'approuve; mais je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent ſe font honneur; tant qu'ils jugeront auſſi ſainement, il ſera beau d'obtenir leur eſtime.



PORTRAIT ET CARACTERE DE SOPHIE,

Ou de la Compagne future d'EMILE.

SOPHIE eſt bien née, elle eſt d'un bon naturel; elle a le cœur très ſenſible, & cette extrême ſenſibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'eſprit moins juſte que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable; une phyſionomie qui promet une ame & qui ne ment pas; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter ſans émotion. D'autres ont des bonnes qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande meſure celles qu'elle a; mais nulle n'a des qualités mieux aſſorties pour faire un heureux caractere. Elle ſait tirer parti de ſes

défauts mêmes, & si elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect, mais plus on la voit & plus elle s'embellit; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir, elle intéresse, elle charme, & l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît; sa mere n'a point d'autre femme de chambre qu'elle: elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillements;

on voit toujours dans le ſien la ſimplicité jointe à l'élégance ; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui ſied. Elle ignore quelles ſont les couleurs à la mode, mais elle ſait à merveille celles qui lui ſont favorables. Il n'y a pas une jeune perſonne qui paroiſſe miſe avec moins de recherche, & dont l'ajuſtement ſoit plus recherché ; pas une piéce du ſien n'eſt priſe au hazard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure eſt très modeſte en apparence & très coquette en effet ; elle n'étale pas ſes charmes, elle les couvre, mais en les couvrant elle ſait les faire imaginer. En la voyant, on dit : voilà une fille modeſte & ſage ; mais tant qu'on reſte auprès d'elle les yeux & le cœur errent ſur toute ſa perſonne, ſans qu'on puiſſe les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajuſtement ſi ſimple n'eſt mis à ſa place, que pour en être ôté piéce à piéce par l'imagination.

Sophie a des talents naturels ; elle les

ſent & ne les a pas négligés ; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'eſt contenté d'exercer ſa jolie voix à chanter juſte & avec goût, ſes petits pieds à marcher légérement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes ſortes de ſituations ſans gêne & ſans mal-adreſſe.

Ce que Sophie ſait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de ſoin, ce ſont les travaux de ſon ſexe, même ceux dont on ne s'aviſe point comme de tailler & coudre ſes robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne ſache faire & qu'elle ne faſſe avec plaiſir ; mais le travail qu'elle préfere à tout autre eſt la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légéreté. Elle s'eſt appliquée auſſi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuiſine & l'office ; elle ſait les prix des den-

rées, elle en connoît les qualités ; elle sait fort bien tenir les comptes, elle sert de maître d'hôtel à sa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle, elle apprend à gouverner la sienne ; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques & le fait toujours volontiers. On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-même : c'est la raison de sa mere pour l'occuper ainsi ; pour Sophie, elle ne va pas si loin. Son premier devoir est celui de fille, & c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vue est de servir sa mere & de la soulager d'une partie de ses soins.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, & solide sans être profond, un esprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort orné, selon l'idée que nous

avons de la culture de l'esprit des femmes : car le sien ne s'est pas formé par la lecture ; mais seulement par les conversations de son pere & de sa mere, par ses propres réflexions, & par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté ; elle étoit même folâtre dans son enfance ; mais peu-à-peu sa mere a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisit du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste & reservée même avant le temps de l'être ; & maintenant que ce temps est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui seroit de le prendre, sans indiquer la raison de ce changement : c'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois par un reste d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout d'un coup rentrer en elle-même, se taire, baisser les

yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire, entre les deux âges, participe un peu de chacun des deux.

Sophie eſt d'une ſenſibilité trop grande pour conſerver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette ſenſibilité ſoit fort importune aux autres ; c'eſt à elle ſeule qu'elle fait du mal. Qu'on diſe un ſeul mot qui la bleſſe, elle ne boude pas, mais ſon cœur ſe gonfle ; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ſes pleurs ſon pere ou ſa mere la rappelle & diſe un ſeul mot, elle vient à l'inſtant jouer & rire en s'eſſuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ſes ſanglots.

Elle n'eſt pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop pouſſée, dégénere en mutinerie, & alors elle eſt ſujette à s'oublier. Mais laiſſez-lui le temps de revenir à elle, & ſa maniere d'effacer ſon tort lui en fera preſque un mérite. Si on la

punit, elle eſt docile & ſoumiſe, & l'on voit que ſa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais ſi franchement & de ſi bonne grace, qu'il n'eſt pas poſſible d'en garder la rancune. Elle baiſeroit la terre devant le dernier domeſtique, ſans que cet abaiſſement lui fît la moindre peine, & ſi-tôt qu'elle eſt pardonnée, ſa joie & ſes careſſes montrent de quel poids ſon cœur eſt ſoulagé. En un mot, elle ſouffre avec patience les torts des autres, & répare avec plaiſir les ſiens. Tel eſt l'aimable naturel de ſon ſexe avant que nous l'ayons gâté. La femme eſt faite pour céder à l'homme & pour ſupporter même ſon injuſtice : vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le ſentiment intérieur s'éleve, & ſe révolte en eux contre l'injuſtice; la nature ne les fit point pour la tolérer.

Sophie a de la religion, mais une re-

ligion raisonnable & simple, peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion; ou plutôt, ne connoissant de pratique essentielle que la morale, elle dévoue sa vie entiere à servir Dieu en faisant le bien. Dans toutes les instructions que ses parents lui ont données sur ce sujet, ils l'ont accoutumée à une soumission respectueuse, en lui disant toujours: „ Ma fille, ces connoissan-
„ ces ne sont pas de votre âge, votre
„ mari vous en instruira quand il sera
„ temps. " Du reste, au lieu de longs discours de piété, ils se contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple est gravé dans son cœur.

Sophie aime la vertu; cet amour est devenu sa passion dominante. Elle l'aime, parce qu'il n'y a rien de si beau que la vertu; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuse lui paroît presqu'égale aux anges; elle l'aime comme la seule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que

misere, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme déshonnête; elle l'aime enfin comme chere à son respectable pere, à sa tendre & digne mere; non contents d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être aussi de la sienne, & son premier bonheur à elle-même est l'espoir de faire le leur. Tous ses sentiments lui inspirent un enthousiasme qui lui éleve l'ame, & tient tous ses petits penchants asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste & honnête jusqu'à son dernier soupir; elle l'a juré dans le fond de son ame, & elle l'a juré dans un temps où elle sentoit déjà tout ce qu'un tel serment coûte à tenir: elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, si ses sens étoient faits pour régner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable françoise, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amusement & non le plaisir. Le seul be-

ſoin d'aimer la dévore, il vient la diſtraire ; & troubler ſon cœur dans les fêtes ; elle a perdu ſon ancienne gaieté ; les folâtres jeux ne ſont plus faits pour elle : loin de craindre l'ennui de la ſolitude, elle le cherche : elle y penſe à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférents l'importunent ; il ne lui faut pas une cour, mais un Amant ; elle aime mieux plaire à un ſeul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en ſa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain ſe change en huée.

Les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le ſont du mérite des femmes ; cela eſt de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en uſe, mais avec la modeſtie qui convient à ſa jeuneſſe, à ſon inexpérience, à ſon état ; elle ne juge que des choſes qui ſont à ſa portée, & elle n'en juge que quand cela ſert à développer

quelque maxime utile. Elle ne parle des abſents qu'avec la plus grande circonſpection, ſur-tout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les rend médiſantes & ſatyriques, eſt de parler de leur ſexe : tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elles ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſait : c'eſt un honneur qu'elle croit devoir à ſon ſexe; & pour celles dont elle ne ſait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, & cela s'entend.

Sophie a peu d'uſage du monde; mais elle eſt obligeante, attentive & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la ſert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politeſſe à elle qui ne tient point aux formules, qui n'eſt point aſſervie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par uſage, mais qui vient d'un vrai déſir de plaire, & qui plaît. Elle ne ſait

point les compliments triviaux & n'en invente point de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle eſt très obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'aviſe encore moins de tourner des phraſes. Pour une attention, pour une politeſſe établie, elle répond par une révérence ou par un ſimple, *je vous remercie* : mais ce mot dit de ſa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai ſervice elle laiſſe parler ſon cœur, & ce n'eſt pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais ſouffert que l'uſage françois l'aſſervît au joug des ſimagrées, comme d'étendre ſa main en paſſant d'une chambre à l'autre ſur un bras ſexagenaire qu'elle auroit grande envie de ſoutenir. Quand un galant muſqué lui offre cet impertinent ſervice, elle laiſſe l'officieux bras ſur l'eſcalier & s'élance en deux ſauts dans la chambre, en diſant qu'elle n'eſt pas boiteuſe. En effet, quoiqu'elle ne ſoit pas grande, elle n'a jamais voulu

de talons hauts : elle a les pieds aſſez petits pour s'en paſſer.

Non-ſeulement elle ſe tient dans le ſilence & dans le reſpect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle; elle n'acceptera jamais de place au deſſus d'eux que par obéiſſance, & reprendra la ſienne au deſſous ſi-tôt qu'elle le pourra; car elle ſait que les droits de l'âge vont avant ceux du ſexe, comme ayant pour eux le préjugé de la ſageſſe, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de ſon âge, c'eſt autre choſe; elle a beſoin d'un ton différent pour leur en impoſer, & elle ſait le prendre ſans quitter l'air modeſte qui lui convient. S'ils ſont modeſtes & réſervés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeuneſſe; leurs entretiens pleins d'innocence ſeront badins, mais décents; s'ils deviennent ſérieux, elle veut qu'ils ſoient utiles; s'ils dé-

générerent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser; car elle méprise sur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très offensant pour son sexe. Elle sait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentiments, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même, & qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colere apparente, mais avec un ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid, auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phebus lui débite ses gentillesses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le prix du bonheur de lui plaire,

elle est fille à l'interrompre en lui disant poliment : „ Monsieur , j'ai grand peur „ de savoir ces choses-là mieux que „ vous ; si nous n'avons rien de plus „ curieux à dire, je crois que nous pou- „ vons finir ici l'entretien. „ Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis se trouver à vingt pas de lui , n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables , s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon , & qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite , il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime , peut flatter son cœur altier , mais tout galant persiflage est toujours rebuté ; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talents d'un baladin.

PENSÉES MORALES.

On ne peut réfléchir ſur les mœurs, qu'on ne ſe plaiſe à ſe rappeller l'image de la ſimplicité des premiers temps. C'eſt un beau rivage paré des ſeules mains de la nature, vers lequel on tourne inceſſamment les yeux, & dont on ſe ſent éloigner à regret.



La ſeule leçon de Morale qui convienne à l'enfance & la plus importante à tout âge, eſt de ne jamais faire de mal à perſonne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'eſt ſubordonné à celui-là, eſt dangereux, faux, contradictoire. Qui eſt-ce qui ne fait pas du bien? Tout le monde en fait, le méchant comme les autres; il fait un heureux aux dépens de cent miſérables, & de là viennent toutes nos calamités. Les plus ſubli-

mes vertus ſont négatives : elles ſont auſſi les plus difficiles, parce qu'elles ſont ſans oſtentation, & au deſſus même de ce plaiſir ſi doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait néceſſairement à ſes ſemblables celui d'entre eux, s'il en eſt un, qui ne leur fait jamais de mal ! de quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractere il a beſoin pour cela ! ce n'eſt pas en raiſonnant ſur cette maxime, c'eſt en tâchant de la pratiquer, qu'on ſent combien il eſt grand & pénible d'y réuſſir.



Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la ſociété humaine le moins qu'il eſt poſſible ; car dans l'état ſocial le bien de l'un fait néceſſairement le mal de l'autre. Ce rapport eſt dans l'eſſence de la choſe & rien ne ſauroit le changer ; qu'on cherche ſur ce principe lequel eſt le meil-

ſeur de l'homme ſocial ou du ſolitaire. Un auteur illuſtre dit qu'il n'y a que le méchant qui ſoit ſeul ; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui ſoit ſeul ; ſi cette propoſition eſt moins ſententieuſe, elle eſt plus vraie & mieux raiſonnée que la précédente. Si le méchant étoit ſeul, quel mal feroit-il ? C'eſt dans la ſociété qu'il dreſſe ſes machines pour nuire aux autres.



Il faut étudier la ſociété par les hommes, & les hommes par la ſociété : ceux qui voudront traiter ſéparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles paſſions en doivent naître. On voit que c'eſt réciproquement par le progrès des paſſions que ces relations ſe multiplient & ſe reſſerrent. C'eſt moins la force des

bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendants & libres. Quiconque désire peu de choses tient à peu de gens; mais confondant toujours nos vains désirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondements de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnements.



C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchants. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, & le mal physique ne seroit rien sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible.



Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres, & l'un &

l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le désordre, & je vois dans le systême du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre ; & ce sentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni souvenir, ni prévoyance. Otez nos funestes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout est bien.

❀

S'il existoit un homme assez misérable pour n'avoir rien fait en toute sa vie, dont le souvenir le rendît content de lui-même, & bien-aise d'avoir vécu, cet homme seroit incapable de jamais se connoître, & faute de sentir quelle bonté convient à sa nature, il resteroit méchant par force & seroit éternellement malheureux.



Il n'y a point de connoiſſance morale qu'on ne puiſſe acquérir par l'expérience d'autrui ou par la ſienne. Dans le cas où cette expérience eſt dangéreuſe, au lieu de la faire ſoi-même, on tire ſa leçon de l'hiſtoire.



N'allons pas chercher dans les livres des principes & des regles que nous trouverons plus ſûrement au dedans de nous. Laiſſons là toutes ces vaines diſputes des Philoſophes ſur le bonheur & ſur la vertu ; employons à nous rendre bons & heureux le temps qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & propoſons-nous de grands exemples à ſuivre.



Celui qui a tâché de vivre de maniere à n'avoir pas beſoin de ſonger à la mort, la voit venir ſans effroi. Qui s'endort

dans le ſein d'un pere, n'eſt pas en ſouci du réveil.



On diroit aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompenſe avant le mérite, & qu'il eſt obligé de payer leur vertu d'avance. O! ſoyons bons premiérement, & puis nous ſerons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le ſalaire avant le travail. Ce n'eſt point dans la lice, diſoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux ſacrés ſont couronnés, c'eſt après qu'ils l'ont parcourue.



Le premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique.



La prix de l'ame conſiſte dans le mépris de tout ce qui peut la troubler.



Hommes ſoyez humains, c'eſt votre

premier devoir : ſoyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'eſt point étranger à l'homme. Quelle ſageſſe y a-t-il pour vous hors de l'humanité ?



L'occaſion de faire des heureux eſt plus rare qu'on ne penſe : la punition de l'avoir manquée eſt de ne la plus retrouver.



Malheur à qui ne ſait pas ſacrifier un jour de plaiſir aux devoirs de l'humanité.



Ce n'eſt pas d'argent ſeulement qu'ont beſoin les infortunés, & il n'y a que les pareſſeux de bien faire qui ne ſachent faire du bien que la bourſe à la main.



Quiconque veut être homme en effet doit ſavoir redeſcendre. L'humanité coule comme une eau pure & ſalutaire,

& va fertiliser les lieux bas, elle cherche toujours le niveau, elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne & ne donnent qu'une ombre inutile ou des éclats pour écraser leurs voisins.



Si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.



Les grandeurs du monde corrompent l'ame, l'indigence l'avilit.



Si la tristesse attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit.



On perd tout le temps qu'on peut mieux employer.



C'est un second crime de tenir un serment criminel.



Un état permanent est-il fait pour l'homme ? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre ; ne fût-ce que le plaisir de la possession, qui s'use par elle.



Les chagrins & les peines peuvent être comptés pour des avantages en ce qu'ils empêchent le cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sait pas quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux & sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même indépendant de la fortune & des événements.



Le pays des chimeres est en ce monde le seul digne d'être habité ; & tel est le néant des choses humaines, que hors l'être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.



La pure morale est si chargée de devoirs séveres, que si on la surcharge encore de formes indifférentes, c'est presque toujours aux dépens de l'essentiel. On dit que c'est le cas de la plupart des Moines, qui, soumis à mille regles inutiles, ne savent ce que c'est qu'honneur & vertu.



Nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime.



Si la véritable jouissance de l'ame est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, sans être forcé de se haïr lui-même ?



Il n'y a d'azyle sûr que celui où l'on peut échaper à la honte & au repentir.



Les mauvaiſes maximes ſont pires que les mauvaiſes actions. Les paſſions déréglées inſpirent les mauvaiſes actions ; mais les mauvaiſes maximes corrompent la raiſon même, & ne laiſſent plus de reſſource pour revenir au bien.

❀

L'amour propre eſt un inſtrument utile, mais dangereux, ſouvent il bleſſe la main qui s'en ſert, & fait rarement du bien ſans mal.

❀

L'abus du ſavoir produit l'incrédulité. Tout ſavant dédaigne le ſentiment vulgaire ; chacun en veut avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe philoſophie méne à l'eſprit fort, comme l'aveugle dévotion au fanatiſme.

❀

L'intérêt particulier nous trompe ; il n'y a que l'eſpoir du juſte qui ne trompe point.

❀

Tel eſt le ſort de l'humanité, la raiſon nous montre le but, & les paſſions nous en écartent.

❀

Tout eſt ſource de mal au-delà du néceſſaire phyſique. La nature ne nous donne que trop de beſoins; & c'eſt au moins une très haute imprudence de les multiplier ſans néceſſité, & mettre ainſi ſon ame dans une plus grande dépendance.

❀

Le premier pas vers le vice eſt de mettre du myſtere aux actions innocentes, & quiconque aime à ſe cacher, a tôt ou tard raiſon de ſe cacher. Un ſeul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres; c'eſt celui-ci: „Ne fais „ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles „que tout le monde voie & entende; „ & pour moi j'ai toujours regardé comme le plus eſtimable des hommes ce Ro-

main qui vouloit que ſa maiſon fût conſtruite de manière qu'on vît tout ce qui s'y faiſoit.

C'eſt le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le ſentiment qui la faiſoit aimer.



Il y a des objets ſi odieux qu'il n'eſt pas même permis à l'homme d'honneur de les voir. L'indignation de la vertu ne peut ſupporter le ſpectacle du vice.



Le ſage obſerve le déſordre public qu'il ne peut arrêter ; il l'obſerve & montre ſur ſon viſage attriſté la douleur qu'il lui cauſe ; mais quant aux déſordres particuliers, il s'y oppoſe ou détourne les yeux de peur qu'ils ne s'autoriſent de ſa préſence.



Les illuſions de l'orgueil ſont la ſour-

ce de nos plus grands maux : mais la contemplation de la misere humaine rend le sage toujours modéré. Il se tient à sa place, il ne s'agite point pour en sortir, il n'use point inutilement ses forces pour jouir de ce qu'il ne peut conserver, & les employant toutes à bien posséder ce qu'il a, il est en effet plus puissant & plus riche de tout ce qu'il désire de moins que nous. Etre mortel & périssable, irai-je me former des nœuds éternels sur cette terre, où tout change, où tout passe, & dont je disparoîtrai demain ?



Travailler est un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou foible, tout citoyen oisif est un fripon.



L'homme & le citoyen, quel qu'il soit, n'a d'autre bien à mettre dans la société que lui-même, tous ses autres

biens y ſont malgré lui ; & quand un homme eſt riche, ou il ne jouit pas de ſa richeſſe, ou le public en jouit auſſi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il ſe prive ; & dans le ſecond, il ne leur donne rien. Ainſi la dette ſociale lui reſte toute entiere, tant qu'il ne paye que de ſon bien.



La patience eſt amere ; mais ſon fruit eſt doux.



Il faut une ame ſaine pour ſentir les charmes de la retraite.



Une ame ſaine peut donner du goût à des occupations communes, comme la ſanté du corps fait trouver bon les aliments les plus ſimples.



Quand le cœur s'ouvre aux paſſions, il s'ouvre à l'ennui de la vie.

❀

L'eſprit s'étrécit à meſure que l'ame ſe corrompt.

❀

Quand l'imagination eſt une fois ſalie, tout devient pour elle un ſujet de ſcandale. Quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous ſes ſoins pour le conſerver.

❀

Ce ſont nos paſſions qui nous irritent contre celles des autres; c'eſt notre intérêt qui nous fait haïr les méchants; s'ils ne nous faiſoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchants, nous fait oublier celui qu'ils ſe font à eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aiſément leurs vices, ſi nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous ſentons l'offenſe, & nous ne voyons pas le châ-

timent; les avantages ſont apparents, la peine eſt intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ſes vices n'eſt pas moins tourmenté que s'il n'eût point réuſſi : l'objet eſt changé, l'inquiétude eſt la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux : mais pour le voir il n'en faut pas avoir un ſemblable.



Les paſſions que nous partageons nous ſéduiſent; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent, & par une inconſéquence qui nous vient d'elles; nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'averſion & l'illuſion ſont inévitables, quand on eſt forcé de ſouffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit ſi l'on étoit à ſa place.



PENSÉES DIVERSES.

LES plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir.

S'abstenir pour jouir, c'est l'épicuréisme de la raison.

Jamais les cœurs sensibles n'aimerent les plaisirs bruyants, vain & stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, & qui croient qu'étourdir la vie c'est en jouir.

La variété des désirs vient de celle des connoissances, & les premiers plaisirs qu'on connoît sont long-temps les seuls qu'on recherche.



La suprême jouissance est dans le contentement de soi-même.



Les vrais amuſements ſont ceux qu'on partage avec le peuple; ceux qu'on veut avoir à ſoi ſeul, on ne les a plus.



Le plaiſir qu'on veut avoir aux yeux des autres, eſt perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux, ni pour ſoi.



Le ridicule que l'opinion redoute ſur toute choſe, eſt toujours à côté d'elle pour la tyranniſer & pour la punir. On n'eſt jamais ridicule que par des formes déterminées; celui qui ſait varier ſes ſituations & ſes plaiſirs, efface aujourd'hui l'impreſſion d'hier; il eſt comme nul dans l'eſprit des hommes, mais il jouit; car il eſt tout entier à chaque heure & à chaque ehoſe.



Changeons de goût avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les

ſaiſons : il faut être ſoi dans tous les temps, & ne point lutter contre la nature : ces vains efforts uſent la vie, & nous empêchent d'en uſer.



On voit rarement les penſeurs ſe plaire beaucoup au jeu, qui ſuſpend cette habitude ou la tourne ſur d'arides combinaiſons ; auſſi l'un des biens, & peut-être le ſeul qu'ait produit le goût des ſciences, eſt d'amortir un peu cette paſſion ſordide : on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer.

❀

On n'eſt curieux qu'à proportion qu'on eſt inſtruit.

❀

L'ignorance n'eſt un obſtacle ni au bien ni au mal ; elle eſt ſeulement l'état naturel de l'homme.

❀

L'ignorance n'a jamais fait de mal ;

l'erreur ſeule eſt funeſte, & on ne s'égare point, parce qu'on ne ſait pas, mais parce qu'on croit ſavoir.



Naturellement l'homme ne penſe gueres. Penſer eſt un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement.



L'eſprit non plus que le corps ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choſes avant de les dépoſer dans la mémoire, ce qu'il en tire enſuite eſt à lui. Au lieu qu'en ſurchargeant la mémoire à ſon inſu, on s'expoſe à n'en jamais rien retirer qui lui ſoit propre.



L'abus des livres tue la ſcience; croyant ſavoir ce qu'on a lu, on ſe croit diſpenſé de l'apprendre.



Les livres n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne ſait pas.

Rien ne conſerve mieux l'habitude de réfléchir que d'être plus content de ſoi que de ſa fortune.

Un ſot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'eſt jamais qu'après la ſottiſe.

Il n'y a qu'un géometre & un ſot qui puiſſent parler ſans figure.

C'eſt peu de choſe d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur uſage n'eſt pas ſi important qu'on croit ; mais l'étude des langues méne à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le latin pour ſavoir le françois, il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les regles de l'art de parler.



Il n'y a point de vrai progrès de rai-

ſon dans l'eſpece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un coté, on le perd de l'autre, que tous les eſprits partent toujours du même point, & que le temps qu'on emploie à ſavoir ce que d'autres ont penſé, étant perdu pour apprendre à penſer ſoi-même, on a plus de lumieres acquiſes & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont comme nos bras exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes.



C'eſt une choſe bien commode que la critique; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour ſe défendre.

Il y a peu de phraſes qu'on ne puiſſe rendre abſurdes en les iſolant. Cette manœuvre a toujours été le talent des critiques ſubalternes ou envieux.

Il y a une gentilleſſe de ſtyle, qui, n'étant

n'étant point naturelle ne vient d'elle-même à perſonne, & marque la prétention de celui qui s'en ſert.

❀

Tout obſervateur qui ſe pique d'eſprit eſt ſuſpect. Sans y ſonger il peut ſacrifier la vérité des choſes à l'éclat des penſées, & faire jouer ſa phraſe aux dépens de la juſtice.

❀

Il y a un certain uniſſon d'ames qui s'apperçoit au premier inſtant & qui produit bientôt la familiarité.

❀

Le penſer mâle des ames fortes leur donne un idiome particulier; & les ames communes n'ont pas la grammaire de cette langue.

❀

La véritable politeſſe conſiſte à marquer de la bienveillance aux hommes.



Le plus lent à promettre eſt toujours le plus fidele à tenir.



C'eſt un excellent moyen de bien voir les conſéquences des choſes que de ſentir vivement tous les riſques qu'elles nous font courir.



Quelquefois le myſtere a ſu tendre ſon voile au ſein de la turbulente joie & du fracas des feſtins.



Plus le corps eſt foible, plus il commande; plus il eſt fort, plus il obéit. Toutes les paſſions ſenſuelles logent dans des corps efféminés; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les ſatisfaire.



La gourmandiſe eſt le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe.

L'ingratitude seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien; c'est un sentiment si naturel ! l'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme; mais l'intérêt y est : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai sur le prix ; mais si vous feignez de donner, pour vendre à votre mot, vous usez de fraude. C'est d'être gratuits qui les rend inestimables.



Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; en voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laissant libre.



On peut résister à tout hors à la bienveillance, & il n'y a pas de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la sienne.

Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font, diſent une grande abſurdité! qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien; car le langage du cœur, qui touche & perſuade, y manque.



Les cœurs qu'échauffent un feu céleſte trouvent dans leurs propres ſentiments une ſorte de jouiſſance pure & délicieuſe indépendante de la fortune & du reſte de l'univers.



Il n'eſt pas dans le cœur humain de ſe mettre à la place des gens qui ſont plus heureux que nous, mais ſeulement de ceux qui ſont plus à plaindre.



On ne plaint jamais dans autrui que des maux dont on ne ſe croit pas exempt ſoi-même.



Les conſolations indiſcrettes ne ſont

qu'aigrir les violentes afflictions.



C'eſt ſur-tout la continuité des maux qui rend leur poids inſupportable, & l'ame réſiſte bien plus aiſément aux vives douleurs qu'à la triſteſſe prolongée.



Un cœur malade ne peut gueres écouter la raiſon que par l'organe du ſentiment.

Quand l'amour s'eſt inſinué trop avant dans la ſubſtance de l'ame, il eſt bien difficile de l'en chaſſer; il en renforce & pénetre tous les traits comme une eau forte & corroſive.



Le jargon fleuri de la galanterie eſt beaucoup plus éloigné du ſentiment que le ton le plus ſimple qu'on puiſſe prendre.

Louer quelqu'un en face, à moins

que ce ne ſoit ſa maîtreſſe, qu'eſt-ce faire autre choſe, ſinon le taxer de vanité ?



Tout eſt plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme; c'eſt-à-dire, à découvrir quelqu'un qui ſoit encore plus poltron qu'eux & aux dépens duquel ils puiſſent ſe faire valoir.



L'opinion reine du monde n'eſt point ſoumiſe au pouvoir des Rois; ils ſont eux-mêmes ſes premiers eſclaves.



Pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres.



Rien ne rend plus inſenſible à la raillerie que d'être au deſſus de l'opinion.

❀

On ne s'ennuye jamais de ſon état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les ſauvages ſont les moins curieux; tout leur eſt indifférent: ils ne jouiſſent pas des choſes, mais d'eux; ils paſſent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuyent jamais.

❀

L'homme du monde eſt tout entier dans ſon maſque. N'étant preſque jamais en lui-même, il y eſt toujours étranger & mal à ſon aiſe, quand il eſt forcé d'y rentrer. Ce qu'il eſt n'eſt rien, ce qu'il paroît eſt tout pour lui.

❀

L'honnête homme du monde n'eſt point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choſes.

❀

C'eſt dans les appartements dorés qu'un écolier va prendre les airs du

monde ; mais le ſage en apprend les myſteres dans la chaumiere du pauvre.



Une des choſes qui rendent les prédications le plus inutiles, eſt qu'on les fait indifféremment à tout le monde, ſans diſcernement & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même ſermon convienne à tant d'auditeurs ſi diverſement diſpoſés, ſi différents d'eſprits, d'humeurs, d'âges, de ſexes, d'états & d'opinions ? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable; & toutes nos affections ont ſi peu de conſtance, qu'il n'y a peut-être pas deux moments dans la vie de chaque homme, où le même diſcours fît ſur lui la même impreſſion.

Les récompenſes ſont prodiguées au bel eſprit, & la vertu reſte ſans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucun pour les belles actions.



Les anciens politiques parloient ſans ceſſe de mœurs & de vertus ; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent.



La liberté n'eſt dans aucune forme de gouvernement, elle eſt dans le cœur de l'homme libre, il la porte par-tout avec lui, l'homme vil porte par-tout la ſervitude.



Etre pauvre ſans être libre; c'eſt le pire état où l'homme puiſſe tomber.



Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche.



Il n'y a point d'aſſociation plus commune que celle du faſte & de la lézine.

Par-tout où l'on ſubſtitue l'utile à

l'agréable, l'agréable y gagne preſque toujours.

❀

Quiconque jouit de la ſanté & ne manque pas du néceſſaire, s'il arrache de ſon cœur les biens de l'opinion eſt aſſez riche : c'eſt *l'aurea mediocritas* d'Horace.

❀

Jamais homme ſans défauts eut-il de grandes vertus ?

❀

Dans le nord les hommes conſomment beaucoup ſur un ſol ingrat ; dans le midi ils conſomment peu ſur un ſol fertile. De là naît une différence qui rend les uns laborieux, & les autres contemplatifs. La ſociété nous offre en même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le ſol ingrat & les autres le pays fertile.

❀

Je n'ai jamais vu d'homme ayant de

la fierté dans l'ame en montrer dans son maintien. Cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines.



Le meilleur mariage expose à des hazards ; & comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orâge, un cœur timide & chaste ne voit point sans quelque allarme le prochain changement de son état.

Une bonne mere s'amuse pour amuser ses enfants, comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.



Il y a de la peine & non du goût à troubler l'ordre de la nature, à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret dans sa malédiction, & qui, n'ayant ni qualité, ni sa-

veur, ne peuvent ni nourrir l'eſtomac, ni flatter le palais. Rien n'eſt plus inſipide que les primeurs; ce n'eſt qu'à grands frais que tel riche de Paris avec ſes fourneaux & ſes ſerres chaudes vient à bout de n'avoir ſur ſa table que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des cériſes quand il gêle, & des melons ambrés au cœur de l'hyver, avec quel plaiſir les goûterois-je, quand mon palais n'a beſoin d'être humecté ni rafraîchi? Dans les ardeurs de la canicule le lourd maron me ſeroit-il fort agréable? Le préférerois-je ſortant de la poële, à la groſeille, à la fraiſe, & aux fruits déſaltérants qui me ſont offerts ſur la terre ſans tant de ſoins? Couvrir ſa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & ſans odeur, c'eſt moins parer l'hyver que déparer le printemps; c'eſt s'ôter le plaiſir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans

un ſaiſiſſement de joie; mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la nature vit encore !



Combien d'illuſtres portes ont des ſuiſſes ou portiers qui n'entendent que par geſtes, & dont les oreilles ſont dans leurs mains ?



La Comédie doit repréſenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle eſt faite, afin qu'il s'y corrige de ſes vices & de ſes défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de ſon viſage.

Le ſpectacle du monde, diſoit Pythagore, reſſemble à celui des jeux olympiques. Les uns tiennent boutique, & ne ſongent qu'à leur profit; les autres y payent de leur perſonne, & cherchent la gloire; d'autres ſe contentent de voir les jeux, & ceux-là ne ſont pas les pires.



Les Orientaux, bien que très voluptueux, sont tous logés & meublés simplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours.



La chasse endurcit le cœur aussi bien que le corps; elle accoutume au sang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie est très juste: les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les sentiments tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chasseur sont si diversement affectés, que sur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux azyles du premier, ne sont pour l'autre que des viandis, des

forts, des remiſes : où l'un n'entend que roſſignols, que ramages ; l'autre ſe figure les cors, & les cris des chiens ; l'un n'imagine que dryades & nymphes, l'autre piqueurs, meutes & chevaux.

❀

L'abus de la toilette n'eſt pas ce qu'on penſe, il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui paſſe ſix heures à ſa toilette, n'ignore point qu'elle n'en ſort pas mieux miſe que celle qui n'y paſſe qu'une demi-heure ; mais c'eſt autant de pris ſur l'aſſommante longueur du temps, & il vaut mieux s'amuſer de ſoi que de s'ennuyer de tout.

❀

La langue françoiſe eſt, dit-on, la plus chaſte des langues ; je la crois, moi, la plus obſcene : car il me ſemble que la chaſteté d'une langue ne conſiſte pas à éviter avec ſoin les tours déshon-

nêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y pense; & il n'y a point de langue où il soit plus difficile de parler purement en tout sens que la françoise. Le lecteur toujours plus habile à trouver des sens obscenes, que l'auteur à les écarter, se scandalise & s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur souillure? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses; & ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement.



Consultez le goût des femmes dans les choses physiques, & qui tiennent au jugement des sens; celui des hommes dans les choses morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent être, elles se borneront aux choses de leur compétence, & jugeront toujours bien;

mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres, & à en faire à toute force, elles ne se connoissent plus à rien. Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages, sont toujours sûrs d'être mal conseillés; les galants qui les consultent sur leurs parures sont toujours ridiculement mis.

❀

La meilleure maniere d'apprendre à bien juger, est celle qui tend le plus à simplifier nos expériences, & à pouvoir même nous en passer sans tomber dans l'erreur. D'où il suit qu'après avoir longtemps vérifié les rapports des sens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque sens par lui-même, sans avoir besoin de recourir à un autre sens; alors chaque sensation deviendra pour nous une idée, & cette idée sera toujours conforme à la vérité.



On croit que la physionomie n'est qu'un simple développement des traits déjà marqués par la nature. Pour moi je penserois qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former & prendre de la physionomie par l'impression fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain, & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laisser des impressions durables. Voilà comment je conçois que la physionomie annonce le caractere, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses, qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.



Pour vivre dans le monde il faut savoir traiter avec les hommes, il faut

connoître les inſtruments qui donnent priſe ſur eux ; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la ſociété civile, & prévoir ſi juſte les événements, qu'on ſoit rarement trompé dans ſes entrepriſes, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réuſſir.



L'attrait de l'habitude vient de la pareſſe naturelle à l'homme, & cette pareſſe augmente en s'y livrant : on fait plus aiſément ce qu'on a déjà fait, la route étant frayée devient plus facile à ſuivre. Auſſi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude eſt très grand ſur les vieillards & ſur les gens indolents, très petit ſur la jeuneſſe & ſur les gens vifs. Ce régime n'eſt bon qu'aux ames foibles, & les affoiblit davantage de jour en jour. La ſeule habitude utile aux enfants eſt de s'aſſervir ſans peine à la néceſſité des choſes, & la ſeule habitude

utile aux hommes, eſt de s'aſſervir ſans peine à la raiſon. Toute autre habitude eſt un vice.



L'exiſtence des êtres finis eſt ſi pauvre & ſi bornée, que quand nous ne voyons que ce qui eſt, nous ne ſommes jamais émus. Ce ſont les chimeres qui ornent les objets réels, & ſi l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le ſtérile plaiſir qu'on y prend ſe borne à l'organe, & laiſſe toujours le cœur froid.

FIN.

TABLE
DES ARTICLES.

TABLE DES ARTICLES.

Fin de la Table.

